

SUMO

From Rite to Sport

by P. L. Cuyler



困久畫

今夏吉

横綱

去儀

之圖



SUMO

From Rite to Sport

Introduction

Au printemps 1854, le commodore Matthew C. Perry de la Marine des Etats-Unis parvint à signer un traité de commerce et d'amitié avec le shogunat du Japon, entrouvrant ainsi une porte sur un pays exotique jusque là demeuré résolument fermé au monde occidental, depuis deux siècles et demi d'isolement volontaire. Après la signature des concessions, un échange mutuel et raffiné de cadeaux eut lieu : la maison du traité dans le port de Yokohama fut emplie de délicates pièces de mobilier laqué, de soies et de riches broderies, de porcelaines, d'éventails et de boîtes à pipes. L'interprète japonais traduisit la longue liste des cadeaux en néerlandais, et un membre de l'équipage de Perry se chargea de retranscrire le tout en anglais. Alors que le commodore s'apprêtait à repartir, les officiels japonais lui signalèrent qu'il restait encore un article destiné au Président des Etats-Unis qui n'avait pas encore été présenté, et ils le conduisirent sur la plage, où plusieurs centaines d'immenses sacs de riz étaient entassés, prêts à être chargés à bord des bateaux américains.

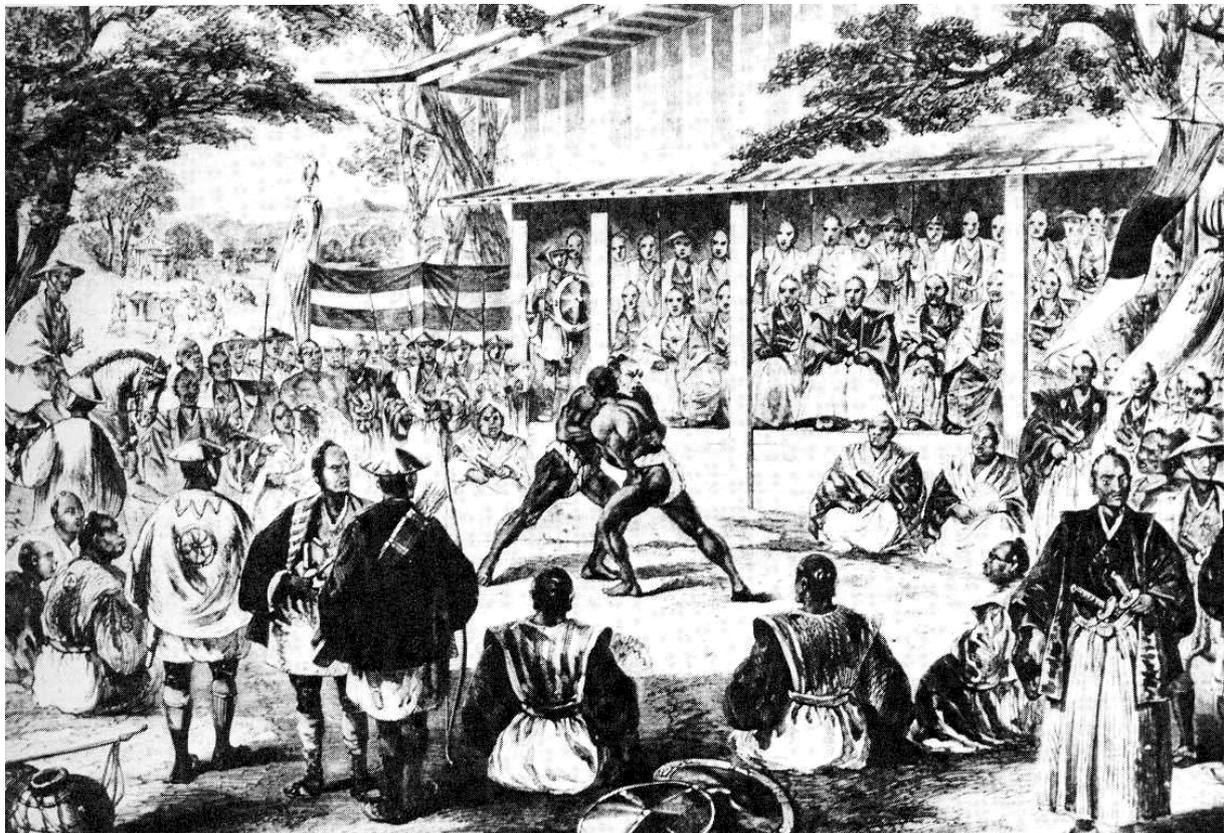
« Alors que je contemplais ces preuves concrètes de la générosité japonaise », note Francis L. Hawkes, chroniqueur officiel des expéditions de Perry, dans son rapport à destination du Congrès américain, rédigé deux ans plus tard, « l'attention de tout le monde fut soudainement attirée par une masse de corps d'hommes monstrueux, qui déambulaient sur la plage comme une horde d'éléphants. C'était des lutteurs professionnels, qui faisaient partie de la suite des princes, qui les gardaient à leurs côtés pour leur amusement personnel ou pour divertir les foules. Ils devaient être environ vingt-cinq, et étaient d'une stature absolument gigantesque et d'un poids énorme. Leur costume était réduit à sa plus simple expression - une simple bande de tissu passée autour de la taille, rehaussée de franges et portant les armoiries des princes auxquels chacun appartenait – et il montrait leurs gigantesques mensurations boursouflées de graisse et de muscles ».

Les princes – appelés *daimyo*, ou seigneurs provinciaux – qui accompagnent les lutteurs leur font alors déplacer les sacs de soixante kilos de riz à un endroit plus proche du navire en guise de première démonstration de la force des lutteurs. Les officiels japonais proposent alors au commodore et ses suivants de se retirer vers la maison du traité, où ils vont avoir l'occasion de voir les lutteurs exhiber leurs prouesses professionnelles. Les invités constatent alors qu'une aire circulaire d'environ quatre mètres de diamètre vient d'être établie devant l'immeuble, et des divans de teinture rouge déposés à l'attention des plénipotentiaires japonais, de leurs suivants et des Américains. Les orchestres des navires, invités à descendre, agrémenteront le spectacle de quelques morceaux entraînants.

Aussitôt que les spectateurs se sont assis sur leurs sièges, les lutteurs à demi-nus entrent tour à tour dans le cercle, et l'ensemble, divisé entre deux parties opposées, se met à piétiner lourdement le sol d'avant en arrière, se regardant l'un l'autre d'un air méchant, mais sans engager aucun combat, leur but étant tout juste de démontrer leurs aptitudes, et de donner aux spectateurs, de fait, l'occasion de comparer leurs mérites respectifs, et de prendre leurs paris. Ils se retirent bien vite derrière des sortes de cloisons placées là pour l'occasion, où tous, à l'exception de deux d'entre eux, sont à nouveau rhabillés en uniformes complets et reprennent leurs positions sur des sièges à l'avant des spectateurs.



Estampe montrant de solides sumotori amenant les balles de riz offertes par le shogun aux maigres Américains qui accompagnent l'amiral Perry au Japon en 1853.



Croquis intitulé Les Gladiateurs Japonais, publié par S. Palmer dans le Illustrated Times en 1858.

Les deux lutteurs qui ont été séparés du reste de la troupe, se présentent alors l'un face à l'autre sur un signal donné par les annonceurs assis sur les côtés opposés. Ils font leur entrée l'un après l'autre, depuis l'arrière des cloisons, d'un pas lent et posé, tels d'énormes bêtes, vers le centre du cercle. Ils s'alignent l'un en face de l'autre, à quelques pas de distance. Ils s'accroupissent un moment, s'envoyant de féroces regards, comme si chacun d'eux cherchait l'occasion de prendre par surprise son adversaire. Pour le spectateur qui contemple alors ces monstres gavés, dont les natures animales ont été si patiemment et brillamment entretenues, et les regarde se défier chacun avec une férocité brutale, prêts à démontrer les cruels instincts d'un naturel sauvage, il est aisé de perdre toute conscience de leur qualité d'êtres humains, et de se convaincre qu'il a devant lui deux bêtes sauvages assoiffées du sang de leur adversaire. Ils sont, de fait, deux taureaux furieux, dont ils n'ont pas seulement acquis la nature, mais tout aussi bien l'apparence et les gestes.

Alors qu'ils continuent à se regarder l'un l'autre ils martèlent le sol d'un pas lourd, piaffant d'impatience apparente puis, inclinant leurs corps immenses, ils ramassent des poignées de terre qu'ils jettent derrière leur dos d'un geste nerveux ou qu'ils frottent entre leurs paumes géantes ou sous leurs solides épaules. Ils s'accroupissent alors en position basse, conservant leur regard planté dans celui de l'adversaire, observant chacun de ses gestes jusqu'à ce que, à un instant précis, ils ne finissent par soulever et entrechoquer leurs masses, corps contre corps, dans un choc à assommer un bœuf. L'équilibre de leurs carrures monstrueuses est à peine troublé par le choc, dont l'effet est à peine visible dans le tremblement des chairs qui dégoulinent de leurs corps. Au moment où ils se sont rejoints, ils ont lancé leurs bras musculeux l'un contre l'autre, et sont désormais entrelacés dans une lutte acharnée, chacun employant son énorme puissance pour tâcher de projeter son adversaire. Leurs énormes muscles gonflent pour ressembler à ceux d'Hercules sculpturaux, leurs visages bouffis se gonflent sous les afflux d'un sang qui semble prêt à jaillir de leur peau rougie, leurs corps immenses tremblent sous l'effort alors que la lutte se poursuit. Finalement, l'un des deux adversaires finit par tomber lourdement à terre, de tout son gigantesque poids et, déclaré vaincu, on l'aide à se remettre debout avant de le conduire hors du cercle. L'écœurante démonstration ne prend pas fin avant que chacun des vingt-cinq n'aient, tour à tour et par paires, fait étalage de leurs qualités de sauvagerie et de leur puissance extrême...

Le commandant Mac Cauley du Powhatan décrit les combats ainsi dans son journal : « *C'est une démonstration de puissance très frustrante, il y a bien eu une ou deux chutes, mais qui après tout auraient fait éclater de rire tous les lutteurs que j'ai connus jusqu'ici* ».

Aux yeux d'un navigateur américain du milieu du XIX^{ème} siècle, habitué aux rencontres dépourvues de règles et souvent sanglantes que l'on appelle alors des combats de lutte publics, durant lesquels il n'y a pas de limites et qui voient s'affronter deux adversaires

furieux et injurieux se battant dans la poussière jusqu'à ce que l'un des deux ne concède finalement la défaite, la lutte japonaise peut sembler plus que frustrante. De fait, bien que riche en traditions et symboles, le sumo est sans aucun doute parmi les plus simples et les plus maniérés des sports de combat. Un combat est remporté à l'aide d'un ensemble de projections et de prises répertoriées permettant d'expulser un adversaire d'un cercle d'environ quatre mètres cinquante de diamètre, ou en lui faisant toucher le sol dans ou en dehors du cercle avec l'une quelconque des parties de son corps. Les lutteurs, parmi lesquels les champions font en moyenne quelques 150 kilos, ne portent qu'une bande de tissu qui leur enserre la taille et passe entre leurs jambes jusque dans leur dos, et sert d'unique possibilité de prise à l'adversaire. Il est formellement interdit d'employer les poings fermés, de frapper, de tirer les cheveux ou de toucher en dehors de la ceinture. Les combats sont violents mais brefs. La plupart s'achèvent dans les secondes qui suivent la charge : les deux corps immenses se rencontrent dans un choc violent au centre du cercle en une démonstration très singulière d'énergie et de concentration, puis se donnent des claques ou se poussent l'un l'autre jusqu'à ce que, en moins d'une minute – et généralement en moins de dix secondes – le combat soit terminé. Le sumo est extrêmement simple et précis.

Le sumo, toutefois, est bien plus qu'un simple sport. C'est un rituel d'une dignité intemporelle et d'un formalisme classique. C'est un instantané du passé, de l'histoire du Japon. Les interactions fréquentes avec les croyances de la religion shinto et les pratiques des premiers siècles de l'ère chrétienne ont laissé leurs marques profondes et indélébiles dans ce sport. On peut voir partout les traces de cet héritage : dans les atours du cercle, dans la pure corde de coton blanc tressée portée par les grands champions, et dans les plus petits et subtils gestes effectués par les lutteurs alors qu'ils préparent leur combat.

Il n'est de meilleure illustration des liens du sumo avec la religion shinto que le *dohyo matsuri*, ou cérémonie du cercle, qui prend place dans l'aire de combat au matin du jour précédant l'ouverture d'un tournoi. A cette fin, trois arbitres revêtus de robes blanches entonnent le rituel séculaire censé consacrer le cercle de combat et en appeler à l'intervention des dieux afin que ceux-ci protègent les lutteurs des blessures au cours des combats à venir. Le tout est effectué devant une assemblée très formelle de juges et autres lutteurs retraités, l'ensemble des officiels de l'organisation qui contrôle le sumo professionnel. Assis devant des bâtons de bois agrémentés de feuilles de papier plié et fichés au centre du cercle (les *gohei*, qui symbolisent les dieux de la création et les divinités des quatre saisons), les arbitres chantent d'une voix haut-perchée, dans le style irréel et maniéré des prêtres shinto : « *Tencho chikyu fu-u junji* [Vie éternelle au paradis, longue vie à la terre, que les vents et les pluies accompagnent les saisons] ». Quatre des bâtons sont alors placés aux quatre coins de l'aire de combat, des offrandes de bonne augure – des noix, des châtaignes séchées, du varech et de la seiche – sont bénies et enterrées au centre du cercle dans un pot de terre cuite, et une offrande de sel et de sake est effectuée. L'austère rituel s'achève avec l'entrée de trois groupes d'assistants vêtus de manteaux happi, porteurs de grands tambours laqués suspendus à des perches, qui défilent alors trois fois autour du cercle. L'un des tambours est monté un peu plus tard sur une plate-forme juchée sur un échafaudage de bambou, de plus de quinze mètres de hauteur, juste à l'extérieur du stade de combats, et on en joue pour annoncer le début et la fin de chaque journée lors des tournois. Puis les assistants s'en vont dans les rues suivant des directions fixées à l'avance pour inviter les magasins, restaurants, et chacune des confréries de sumo à battre le tambour, et annoncent le programme des lutteurs de haut rang du lendemain. Cette coutume est vieille de plus de deux cent cinquante ans : au cours de la période Edo (1603-1868), il n'existait pas d'arène de combats permanente et couverte, et les tournois étaient fréquemment reportés ou interrompus au milieu en raison des contingences

météorologiques. Des assistants porteurs de *fure taiko*, les tambours d'annonce, étaient donc envoyés dans les quartiers marchands ou de loisirs si des combats devaient se tenir le lendemain. Les parades quotidiennes des assistants deviennent caduques après la construction du premier stade permanent du sumo à Tokyo en 1909, et aujourd'hui elles n'ont plus lieu que la veille de l'ouverture de chaque tournoi.

La forme actuelle du sumo est d'évolution relativement récente, puisque la plupart des cérémonies traditionnelles telles qu'elles sont effectuées aujourd'hui – *dohyo matsuri* compris – ne remontent pas à plus loin que la fin du XVII^{ème} siècle, bien qu'une forme ritualisée du sumo ait existé depuis bien plus d'un millénaire. Le sumo a subi des mutations périodiques dans ses règles, costumes, et même dans son nom alors qu'il s'adaptait aux tempêtes des politiques et vicissitudes culturelles depuis les origines préhistoriques de divination shinto. La forme primale de lutte se nomme le *chikara kurabe*, ou test de force, alors qu'au début des temps féodaux, on l'appelle *sumai*, une technique martiale visant à faire venir un ennemi à terre pour le faire prisonnier ou le décapiter. Au cours de la période Edo, le sumo sert à dégager des profits pour reconstruire des temples ou des sanctuaires, ou encore de combats de rue pour des samurai sans emploi qui se battent pour les pièces que leur lancent les spectateurs sur un cercle de fortune.

Finalement, les éléments séculaires et religieux sont réunis pour constituer *l'ozumo*, ou grand sumo, tel qu'on le connaît aujourd'hui. C'est la constante interaction entre des héritages sacrés et profanes – l'observance de rituels combinée au spectacle incroyable de géants de plus de cent cinquante kilos qui s'entrechoquent – qui fait de cette forme de lutte autochtone le sport national du Japon.

Histoire, rites, traditions.

Origines

Influences asiatiques

Le sumo, comme bien d'autres aspects de la culture japonaise, trouve les origines de ses traditions sur le continent asiatique. Les îles japonaises forment un arc au nord-est de celui-ci, et sont proches des terres à leurs extrémités nord et sud-ouest. Alors que les tribus Ainu, que l'on ne trouve aujourd'hui qu'en nombre réduit sur l'île septentrionale d'Hokkaido et l'île de Sakhaline, semblent être d'origine indo-européenne et ont apparemment atteint le Japon à partir des Kouriles ou de la Sibérie Orientale, les Japonais sont en fait une race mongoloïde mâtinée de sang de Chine méridionale et d'Indonésie.

La lutte japonaise des origines peut sans doute avoir intégré des éléments d'origine mongole ou coréenne. Le Japon a des liens culturels avec la Corée depuis l'époque antique ; l'influence coréenne est particulièrement marquée du VI^{ème} au VIII^{ème} siècle, comme peuvent en attester les fouilles de tombeaux à Takamatsukusa, dans la préfecture de Nara. Les murs de ces mausolées du début du VIII^{ème} siècle sont décorés de fresques qui rappellent des peintures retrouvées dans le bassin T'ung-kou, le long du fleuve Yalu, en Corée du Nord, près de l'ancienne capitale du Koguryo, qui est le premier et plus important des états à se développer en Corée lorsque les colonies de la dynastie chinoise des Han entament leur déclin dans les derniers siècles avant J.C. Il est peuplé pour l'essentiel de tribus tungusiques ayant migré vers le sud depuis la Mandchourie centrale vers les montagnes de l'extrême nord de la Corée. Au V^{ème} siècle, le Koguryo s'est étendu pour englober deux bons tiers de la péninsule coréenne et une partie de la Mandchourie.

Nombre des tombes de la région de T'ung-kou contiennent des fresques très animées avec des personnages, l'une des rares survivances des coutumes des premières classes nobiliaires coréennes. Parmi elles, on trouve le « Tombeau des Lutteurs », daté du VI^{ème} siècle, dans laquelle des scènes de lutteurs combattant pour le plaisir de nobles invités peuvent être aperçues sur deux des murs. Les personnages ne sont vêtus que de ceintures de tissu. Sur l'un des murs les lutteurs étendent leurs bras alors qu'ils bondissent l'un sur l'autre pour combattre ; sur l'autre, ils sont représentés au corps à corps tandis qu'un personnage qui officie les regarde. Ces deux représentations sont des techniques de lutte de type mongol, et toutes deux sont étonnamment semblables aux premières descriptions du sumo.

Alors que l'on ne peut qu'émettre des hypothèses sur les influences originelles coréennes, les influences chinoises sont mieux établies à partir de vieilles descriptions de lutte chinoise dans des documents historiques. Les archives sur la lutte en Chine remontent à la dynastie Chou (1030-221 av. J.C.). Jusqu'au X^{ème} siècle, la lutte est communément connue sous le terme de *chiao-ti* ou *chiao-li*, et est calligraphiée à l'aide de caractères qui signifient force et cornes. Le *chiao-ti* se rapporte à l'origine à une variante brutale de confrontations rituelles tenues lors de fêtes rurales, au cours desquelles des hommes, portant des coiffures à cornes, s'encornent l'un l'autre, à l'instar d'un jeu proche de la danse, appelé *ch'ih yu-hsi*, répandu au cours de l'ère Han (202 av J.C. – 220 ap. J.C.). A ce moment, les prises et projections sophistiquées

remplacent les techniques d'encornage du chiao-ti, et la lutte commence à être pratiquée, de même que l'archerie et la conduite des chars, dans le cadre de l'entraînement militaire officiel des gardes impériaux.

Ce qui n'est à l'origine qu'un entraînement typiquement militaire devient rapidement un spectacle de cour apprécié. Selon le *Shih Chi* (Livre d'Histoire, I^{er} siècle av. J.C.), le deuxième empereur Ch'in s'amuse régulièrement en tenant des tournois de chiao-ti et des spectacles musicaux en son palais de Kan Chuan. Le fondateur de la dynastie des Han, Liu Pang, tente bien de mettre un frein à ces démonstrations vulgaires, mais son successeur, Han Wu Ti, adore ces performances et les ressuscite, les transformant en des spectacles complets avec des danseurs, des musiciens, et des combats entre de jeunes hommes. Le chiao-li est ajouté à la liste officielle des spectacles par Ts'ao Ts'ao, dernier des dirigeants Han, et au VI^{ème} siècle ces combats sont désormais des événements mensuels à la Cour.

Le chiao-li est également un spectacle très important au sein du peuple. La lutte est toujours présente lors des fêtes rurales, et les tournois commencent à devenir populaires dans la capitale. Le *Han Shu* (Histoire de la Dynastie Han, I^{er} siècle) rapporte l'existence d'un tournoi dans la capitale, tenu à l'été de l'an 107 av. J.C., dans lequel « *on pratique le chiao-ti, que tout le monde dans un rayon de 500 kilomètres est venu voir* ». Les choses en arrivent à un point tel que « *au cours de l'été 104 av. J.C. le peuple de la capitale contemple du chiao-ti à Shang Ming, dans les murs du P'ing Lo* ». Le poète Chang Heng assiste à ce spectacle, et le rapporte ainsi : « *Je contemple la puissante arène, et médite sur la merveilleuse performance du chiao-ti* ».

Sous la dynastie Sui (590-618), le chiao-ti est fixé en fonction du calendrier lunaire au quinzième jour du premier mois (dernier jour des festivités du Nouvel An), mais il est devenu une affaire si compliquée qu'une pétition est présentée à l'empereur Yang Ti pour mettre fin à cette pratique extravagante. Yang Ti, toutefois, adore lui-même tellement ce sport qu'il lui arrive d'aller incognito voir des combats de lutte populaire dans la capitale. Des tournois de lutte sont également donnés au quinzième jour du septième mois, tant à la cour que lors de festivals populaires. Sous la dynastie des T'ang (618-906), les empereurs tiennent de somptueux banquets au cours desquels du chiao-ti, de la musique et de la danse sont prodigués pour l'amusement des convives. Une chronique de la période T'ang rapporte que « *après divers spectacles et numéros, les officiers de la garde de gauche et de droite battent le tambour, et de solides hommes nus s'alignent et se lancent dans une épreuve de force pour décider du vainqueur* ». A partir des débuts de la période T'ang, la lutte est également appelée *hsiang-pu*, ou bagarre mutuelle. Au cours de la dynastie Sung (960-1279), elle prend le nom de *p'ai-chang*, et plus tard *shuai-chiao*. Ce dernier terme est le vocable employé pour désigner les techniques modernes de la lutte chinoise.

Dès le début de la dynastie Han, un grand nombre de lutteurs professionnels commencent à participer à des combats de lutte populaire, et les lutteurs particulièrement puissants sont sélectionnés pour apparaître aux festivités de la cour, après lesquelles ils sont bien souvent retenus au sein de la suite impériale. Les lutteurs de chiao-li professionnels, soldats appartenant aux armées de la dynastie T'ang, font des démonstrations dans la capitale comme en province. Les noms et exploits de lutteurs célèbres sont répertoriés dans les chroniques nationales et dans des anthologies de poésie. Le T'ang Yü Lin, une chronique de la dynastie des T'ang, rapporte : « *Quand Li Hsiang était le gouverneur militaire de la province de Ta Liang, il entendit que les gardes-côtes de l'armée avaient ramené quatre gars solides répondant aux noms de Fu Ch'ang-leng, Shen Wan-shih, Fung Wu-ch'ien et Ch'ien Tsu-t'ao,*

qui étaient tous doués en boxe et en lutte. Il décida de tenir pour eux un festin le lendemain sur le terrain de jeux. A cet effet, il avait fait griller des tendons de vaches si vieilles que ces morceaux ressemblaient à des cors d'éléphants, puis il fit asseoir les quatre lutteurs sur l'herbe devant d'énormes plats de cette nourriture. Wan-shih et deux des autres virent que les grillades étaient plus que fermes et n'osèrent pas y toucher. Wu-Ch'ien seul plissa les yeux, ouvrit la bouche et, prenant les grillades à pleines mains, dévora la viande à la manière d'un tigre. Le gouverneur Hsiang vit ceci et nota 'toi, tu es vraiment le plus fort'. Il demanda aux quatre hommes de lutter, et Wu-ch'ien en sortit vainqueur ».

Les empereurs de la dynastie Sung, comme leurs prédécesseurs, poursuivent la tradition de combats de lutte tenus entre des hommes choisis au sein de la garde impériale. Quelques cent vingt hommes restent en réserve au sein des jardins du palais impérial, se tenant prêts au cas où les empereurs désireraient les voir combattre. Ils combattent également lors d'importants festivals de la cour et sont classés en fonction de leurs performances. Des prix d'or, d'argent, de broderies et autres tissus fins sont bien souvent accordés. Le poète Yang Wan-li écrit un « *Poème sur le Chaio-ti* » pour décrire ses sentiments après avoir assisté à l'un des combats impériaux :

*Ce spectacle magnifique dans l'arène, d'hommes confrontant leurs talents
Tout ceci éveille un sourire dans l'assistance divine
Quand le chiaio-ti s'achève, la fête est finie
Ils vont en file hors du palais et reviennent, porteurs de fleurs.*

Les premiers rituels du sumo de cour dans la capitale japonaise sont sans doute influencés dès le VIII^{ème} siècle par les précédents établis avec les tournois de lutte chinois. L'influence de la culture chinoise perce au Japon depuis des siècles par l'entremise de la Corée, mais avec l'adoption du système calligraphique chinois au V^{ème} siècle et du bouddhisme un siècle plus tard, les phénomènes d'assimilation et d'imitation culturelle commencent à s'accélérer. La communication directe s'ouvre avec l'empire des Sui au début du VII^{ème} siècle, et les émissaires et lettrés envoyés vers la Chine reviennent avec des ouvrages et des connaissances de première main des usages de la Cour chinoise. La lecture des anthologies et histoires classique chinoise et l'observation des rituels et de l'étiquette chinoise deviennent une préoccupation majeure de la cour japonaise.

Premières archives

Bien que le sumo tire quelques-unes de ses racines du continent asiatique, il n'a cependant jamais renié ses origines. Dans l'ancienne région de Yamato, les fouilles d'anciens tumuli ont permis de mettre au jour des *haniwa* (figurines d'argile) de lutteurs et des plats de cérémonie de style coréen décorés de figurines de lutteurs. Il existe des preuves probantes que le sumo fait partie du rituel shinto au moins dès la période des Tumulus (250-552).

Le shinto, ou Voie des Dieux, est un ensemble assez souple de croyances shamaniques plus qu'une religion organisée ou homogène. Son essence réside dans une vénération de la nature, et il s'occupe essentiellement de pureté rituelle et de divination liée à la croissance et à la récolte des moissons. Le terme *kami*, généralement traduit par dieu ou divinité, signifie littéralement quelque chose de supérieur et sert aussi bien pour les animaux que pour les objets inanimés. Les grands arbres, des rochers aux formes originales, les plants de riz, le vent, les montagnes et des personnes d'une grande puissance peuvent aussi être kami. Les ancêtres décédés, connus aussi comme kami, sont honorés. La vénération des ancêtres prend une importance plus forte sous l'influence de la doctrine confucianiste chinoise, tandis que la

domination de l'état des Yamato aboutit à la suprématie idéologique de la divinité du clan Yamato, la déesse du soleil Amaterasu.

En dépit de l'existence d'œuvres d'art antique dépeignant la lutte, les archives écrites sur le sumo ne font leur apparition que bien plus tard. Des histoires se rapportant au sumo sont chroniquées dans des documents historiques de la cour impériale datant du début du VIII^{ème} siècle, avant d'être transférés à Nara. L'un d'entre eux, que l'on trouve dans le *Kojiki* (Livre des Usages Anciens, 712), un ouvrage qui relate largement la mythologie liée au clan Yamato, décrit le combat de lutte entre Takemikazuchi no Kami, une divinité, et Takeminakata no Kami, fils du gouverneur des Izumo sur la côte de la Mer du Japon. Le résultat de ce combat est réputé avoir établi la suprématie de la race « divine » des Yamato. La dynastie Izumo est remplacée par la dynastie des Yamato autour du IV^{ème} siècle, mais le véritable pouvoir du clan impérial est toujours suffisamment fragile au moment de la rédaction du *Kojiki* pour justifier un traitement très attentif afin d'établir de manière indiscutable la légitimité de la dynastie des Yamato. Le choix de la lutte comme moyen d'établir quelque chose d'aussi important pour leur position que l'héritage de la nation confirme que dans le Japon antique la lutte est communément vue comme un moyen de déterminer la volonté des dieux.

Des mentions anciennes de lutte apparaissent également dans le *Nihongi* (Chroniques du Japon, 720). Le premier vocable japonais pour la lutte, *chikara kurabe*, est reporté dans le *Nihongi* à l'aide des caractères chinois employés pour *chiao-li*, *chiao-ti* et *hsiang-pu*, suivant l'endroit où ils apparaissent. Il ne fait aucun doute que les archives des tournois de lutte impériaux minutieux du continent ont été déjà compulsées par des lettrés japonais avant que ces lignes ne soient écrites. Dans le *Nihongi*, en outre, lutte et sumo sont liés au shinto et aux premières divinités japonaises. La tradition primitive de la cour de tenir des spectacles rituels de sumo au septième jour du septième mois est expliquée dans le *Nihongi* par une légende décrivant comment deux lutteurs champions, Nomi no Sukune d'Izumo et Taima no Kehaya de Yamato, sont convoqués à la cour des Yamato pour apparaître devant le mythique empereur Suinin en ce jour de la septième année de ce règne (23 av. J.C. ?).

Selon ce récit, Sukune brise alors les côtes et les reins de Kehaya d'une frappe violente, le tuant, les terres de Kehaya étant alors données à Sukune qui restera à Yamato au service de l'empereur. Des temples honorant Sukune comme Kehaya peuvent toujours être vus, dispersés dans tout le Japon. Il n'y a pas d'autre mention de Kehaya dans les récits antiques, bien que Sukune soit cité à un autre endroit dans le *Nihongi* comme le fondateur du clan Hajibe d'Izumo. Le clan est connu pour produire les accessoires rituels employés à la cour et enfouis dans les sites des tombes royales. Selon la légende, c'est sur une suggestion de Sukune que des figurines finiront par remplacer des assistants de chair et de sang à l'intérieur des tombes des membres de la famille impériale.

Le sumo est mentionné dans un certain nombre d'archives primitives comme étant associé au septième jour du septième mois, date choisie pour les tournois de sumo de la cour au VIII^{ème} et au début du IX^{ème} siècle. Selon les légendes chinoises – ou tout au moins l'un des nombreux mythes attribués à cette époque – c'est lors de cette nuit que les deux 'amoureux des étoiles', Kengyu (Altaïr) et Shokujo (Véga), qui ont été mortels mais ont été bannis dans les cieux par une divinité jalouse, traversent le ciel sur un pont fait d'ailes de pies pour un rendez-vous galant annuel. Le concept du festival, connu sous le nom de Tanabata au Japon, arrive du continent vers le milieu du VIII^{ème} siècle et devient une activité régulière à la cour durant le IX^{ème}.



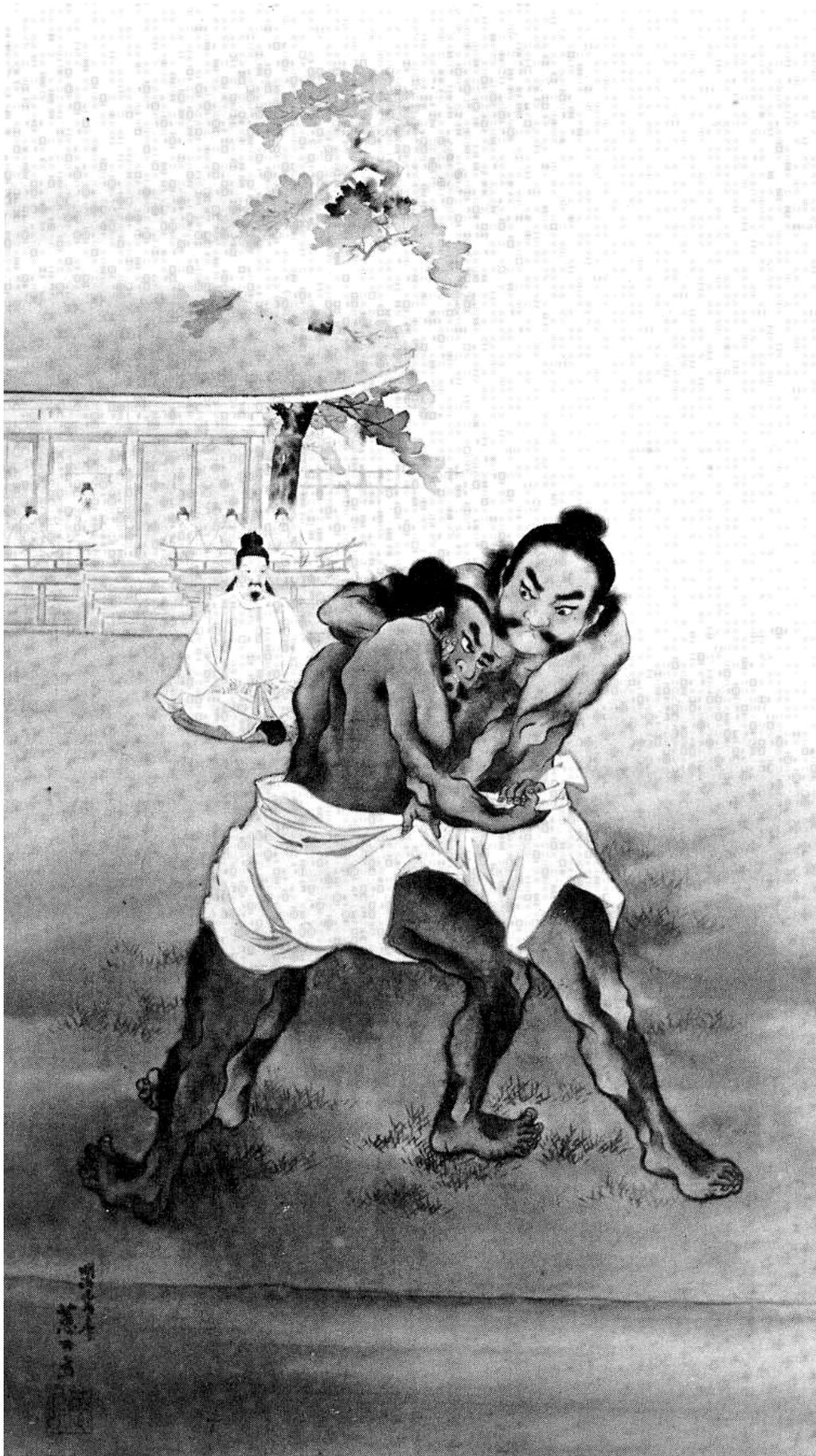
Figurines de bois représentant des sumotori, appelées les Englishiki Dolls. Elles ont plus d'un millier d'années

Il semble qu'avant cette époque le septième jour du septième mois relevait déjà d'un festival complètement différent et d'origine purement agricole. Dans des traditions paysannes plus récentes, cette date, qui coïncide avec le premier quartier de la nouvelle lune, est employée pour le nettoyage des tombes en préparation du festival des morts – Urabon'e ou, plus communément, Obon – huit jours plus tard. C'est un jour réservé à la purification des corps, et le bain collectif y est alors pratique courante. Un vieil adage étrange met en garde contre le fait de se baigner dans la rivière au Tanabata, de la manière suivante : « Attention, ou vous serez défié au sumo par le *kappa* [l'esprit de l'eau] et mis à terre ! ».

Le calendrier des festivités de la cour impériale est au moins en partie issu des cérémonies agricoles originelles. Le bouddhisme est officiellement adopté par la cour des Yamato en 552, mais au crépuscule du VII^{ème} siècle l'influence du clergé bouddhiste a pris une telle importance que la cour tente d'inverser la tendance en donnant un nouveau souffle à l'observance des rites shinto. Une pratique shinto locale combinée au protocole chinois commence à devenir le fonctionnement de toute cérémonie officielle, et les rites traditionnels sont remis en vigueur ou nouvellement mis en place, alors que les principaux sanctuaires impériaux gagnent rapidement de l'importance. C'est à cette période que le sumo semble être adopté par la cour impériale comme un rituel annuel. Chose assez significative, les cérémonies de sumo des cours Nara et Heian, à l'instar des compétitions de tir à l'arc des fêtes du Nouvel An et celles de tir à l'arc équestre, disputées le cinquième mois, sont connues sous le vocable de *sechie*, un terme archaïque qui peut se traduire par un repas pris en l'honneur des divinités.

En 734, l'aristocratie Nara commence officiellement à imiter les festivals de lutte de la dynastie des Sui en organisant ses propres cérémonies de grande ampleur, connues sous le terme de *sumai no sechi*, ou cérémonies de sumo de cour, et toute trace des motivations religieuses originelles de ces spectacles est mise de côté, la cour suivant consciencieusement l'exemple des Chinois.

Jusqu'au début du IX^{ème} siècle, les cérémonies de sumo de cour se tiennent annuellement au septième jour du septième mois. Lorsque le festival de Tanabata voit sa date de célébration



Représentation de Nomi no Sukune battant Taima no Kehaya devant l'empereur Suinin.

fixée par la cour au septième jour, un édit impérial de l'an 824 déplace alors la compétition de lutte au seizième jour. Il est plus tard brièvement déplacé au huitième jour, puis au quinzième. Les codes cérémoniels du début du X^{ème} siècle spécifient finalement que le sumo se tiendra annuellement aux 25^{ème} et 26^{ème} jours du septième mois, date à laquelle il demeurera jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle. L'observation des rituels shinto perd rapidement de son aura à mesure que les tournois se mettent à imiter les coutumes compliquées des cérémonies de lutte chinoise, et le sumo enregistre le premier pas vers sa transformation en ce fascinant spectacle que nous connaissons de nos jours.

Traditions rurales et rituels

Aucune documentation véritable sur les pratiques traditionnelles du monde rural japonais n'est établie avant le XX^{ème} siècle, quand il devient soudainement prégnant que les cultures villageoises sont sur le point d'être anéanties sous les coups de boutoir de l'occidentalisation. Les quelques traditions villageoises encore existantes et les études effectuées par les chercheurs au début de ce siècle, à partir des preuves archéologiques et des légendes primitives retrouvées dans les documents historiques du VIII^{ème} siècle, donnent du poids à la théorie selon laquelle le sumo était pratiqué à cette époque au sein des rituels shinto de la fertilité et de rites de divination dédiés aux esprits anciens.

Le sumo pratiqué en tant que rituel religieux durant une festivité est connu sous le terme de *shinji-zumo*, ou sumo d'action de grâce. Les premières célébrations étaient presque toujours fixées en fonction du calendrier agricole et donc liées à la production de riz. *Matsuri*, le terme pour festivité, signifie en fait servir ou divertir des êtres supérieurs, en l'occurrence les divinités. Il est tout à fait naturel alors que les villages en appellent aux esprits des mânes pour assurer la protection des récoltes en pleine croissance. Le sumo et les autres compétitions rituelles – la course de chevaux (*keiba*), le tir à la corde (*tsuna-biki*) ou le cerf-volant (*tako age*), qui font tous partie de ce genre de festivités – sont considérés comme des sortes de divertissements divins ou des rituels de divination destinés à gagner la bénédiction des esprits pour la récolte à venir.

De nos jours, un certain nombre de ces rituels d'action de grâce sont toujours pratiqués. Au cours d'un festival de lutte qui se tient tous les ans au mois de septembre dans le sanctuaire d'Hakui, préfecture d'Isakawa, les lutteurs des districts voisins de Kaga et d'Etchu sont surnommés « ceux du haut de la montagne », les lutteurs des districts de Noto et de Sado « ceux du bas de la montagne ». Les combats de lutte se déroulent entre ces deux groupes, la région victorieuse étant censée s'assurer les meilleures récoltes. Le 24 octobre se tient un festival similaire au sanctuaire de Mikami Somoku, préfecture de Shiga, et qui fait partie des cérémonies de la moisson. Le terme *somoku*, qui fait partie du nom même du sanctuaire, est ici écrit avec les caractères du mot *sumo*, mais est un mot généralement associé aux récoltes de riz. Ces deux festivals remontent sans doute aussi loin que les rituels de divination, lorsque les représentants de différents villages ou groupes claniques s'affrontaient pour recueillir la bénédiction des dieux.

D'autres types de sumo semblent prendre également leur origine dans un but rituel plus que compétitif. Le choix d'un *toya*, un officiel d'un sanctuaire local responsable pendant un an des services shinto de la localité, est souvent effectué par l'entremise d'un combat. En ressortir vainqueur est considéré comme l'approbation des divinités, et en ce sens les combats sont assez proches des festivals divinatoires. Très souvent, toutefois, le *toya-zumo* est plus une danse hautement ritualisée qu'un véritable combat de lutte. A l'occasion d'un festival qui se tient en octobre au sanctuaire de Kasuga, dans le district Kamo de Kyoto, les deux *toya* de

l'année suivante pratiquent le sumo en présence des toya actuels, une bande de coton blanchi passée sur leurs corps nus. C'est moins une démonstration de puissance qu'un simple rituel au cours duquel ils joignent leurs mains et les agitent quelque peu. Après avoir répété ce déroulement à quatre reprises, chacun changeant de position, les deux personnages se voient offrir des hallebardes décorées de papier cérémoniel plié, et le rituel prend fin. Un autre exemple de toya-zumo peut être aperçu au sanctuaire Tenno, dans le district Yanaka de Kyoto, dans le cadre du festival des Chrysanthèmes, le 9 septembre.

Une autre coutume très largement en usage est le *konaki-zumo*, ou sumo des bébés pleureurs. Le sumo de bébés faisait partie des rituels de sanctuaires et des tournois de lutte sous la cour des Heian, et on peut encore le voir aujourd'hui à travers tout le pays. Mais il semble que cette tradition soit d'une toute autre origine. En accord avec le proverbe japonais qui veut que « un enfant qui pleure sera bien portant [naku ko wa sodatsu] », ce sumo est une compétition au cours de laquelle deux enfants présentés face à face se fixent, le premier qui se met à pleurer étant déclaré vainqueur et assuré par là de bons présages. Parfois une petite bande de tissu est passée autour de l'enfant, comme par exemple au sanctuaire Ujigami Kitare, dans le port de Takeda, préfecture d'Oita. Le sanctuaire Kunitsu, district Kasagi de Kyoto, voit les enfants portés par le toya, le premier qui se met à pleurer étant déclaré perdant. Ce type d'activité se tient généralement durant les mois d'hiver, après la fin des rites de bénédiction des récoltes. Parfois un cercle est construit devant le sanctuaire, et les enfants nés au cours de l'année écoulée y sont amenés et mis dans des postures de sumo.

Une tradition du sanctuaire Momiyama de Kanuma, préfecture de Tochigi, veut que durant les années de conflits de la période féodale, le père samurai d'un enfant décédé juste après sa naissance vint y effectuer des suppliques aux divinités. Miraculeusement, après deux journées entières de prières, le garçon se remit à respirer. On raconte qu'à la suite de cela le sanctuaire fut connu sous le nom de sanctuaire d'Ikkiko (sanctuaire de l'enfant vivant). Les festivités se déroulent ici au neuvième jour du neuvième mois dans l'ancien calendrier, une date qui en règle générale tombe au mois de novembre. Un cercle est érigé devant le sanctuaire, et de jeunes garçons de moins d'un an sont assis là pour contempler un spectacle de marionnettes figurant des lutteurs de sumo. Le premier enfant à pleurer est déclaré vainqueur.

Dans d'autres régions du pays, les spectacles de marionnettes de sumo sont organisés. Au sein des sanctuaires de Koyonomiya et de Koyho, dans le complexe de sanctuaires de Jisa Hachiman, à Nakatsu dans la préfecture d'Oita, des poupées lutteurs font partie des rituels des cérémonies bouddhistes d'Hojo, fin octobre.

De tous les rituels d'action de grâce actuellement en vigueur dans les sanctuaires et temples du pays, le *karatsu-zumo*, ou sumo du corbeau, du sanctuaire de Kamo à Kyoto, est peut-être le plus réputé. Ce rituel, qui est la survivance de traditions très anciennes, est aussi connu sous le terme de *choyo shinji*, car il se produisait dans le passé le jour du Choyo Matsuri (Double-Soleil ou Festival des Chrysanthèmes) au mois de septembre. Le rite est ainsi composé qu'il imite à dessein les gestes du *karatsu*, le corbeau, et se réfère sans aucun doute possible au légendaire *yata-garasu*, un oiseau magique de la mythologie chinoise dont on dit qu'il avait trois jambes et habitait le soleil. L'origine exacte de ce rituel est obscure. Le sanctuaire de Kamo lui-même est dédié à la divinité Takemikazuchi, l'une des divinités tutélaires de la région de Kyoto. On dit qu'il fut envoyé en Izumo par la déesse du soleil pour s'emparer des terres du Japon au profit de ses descendants – tâche accomplie par un combat de lutte face au fils d'Okuninushi, le gouverneur d'Izumo.

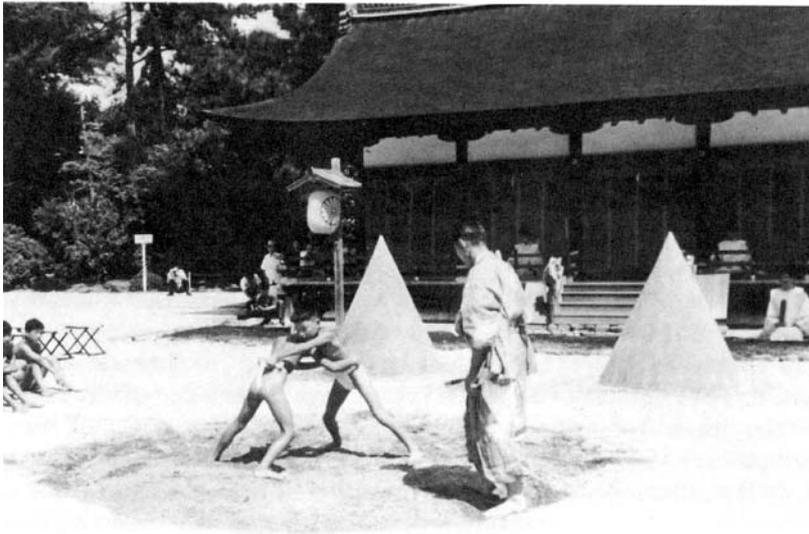
Les festivités du sanctuaire de Kamo commencent dans la soirée du 8 septembre, avec de jeunes garçons choisis pour participer au kodomo-zumo – le sumo des enfants, qui suit la « cérémonie du croassement du corbeau » - et qui se rassemblent au sanctuaire pour des combats d'entraînement. Les cabrioles des enfants sont ce qui amène la plupart des spectateurs au sanctuaire. Toutefois, cette tradition ne remonte sans doute pas beaucoup plus loin que la fin de la période Edo, quand le sumo des enfants est pratiqué au Château d'Edo en la présence du shogun Inenari. La coutume s'étend alors dans tout le pays, et les enfants commencent alors à devenir une partie intégrante des spectacles de sumo rituel tenus dans les sanctuaires locaux. C'est sans doute à peu près à cette période que le sumo des enfants est ajouté au programme du festival automnal du sanctuaire de Kamo. Si tel est le cas, alors le sumo du corbeau qui précède les combats de sumo des enfants, bien qu'il remporte un moindre succès populaire, doit être considéré comme le clou du spectacle.

Le sumo du corbeau suit le déroulement général d'un sumo purement rituel avec sa nette distinction entre l'aspect purement divin et le côté séculier. La cérémonie se déroule dans une cour au sud du temple proprement dit. Un prêtre du sanctuaire et un officiant laïc se tiennent dans le corridor qui longe l'avant du bâtiment, assis sur la gauche et la droite des marches en haut des escaliers qui mènent au sanctuaire. Deux larges cercles sont tracés dans la terre devant le bâtiment par d'autres officiels, qui en font alors le tour jusqu'à se rencontrer. Ils se tournent alors face au sanctuaire, et chacun d'eux lit alors tour à tour une liste des noms des garçons qui vont s'affronter plus tard, puis montent pour placer la liste entre les deux officiels assis. Deux autres personnages, dénommés *tonedai* (un rang que l'on retrouve en particulier au sein de sanctuaires importants tels que Kamo et Ise), s'approchent de la cour depuis le sud, porteurs de ballots circulaires en paille de riz. Ils s'agenouillent au sol aux extrémités de l'un des cercles, puis se font face et, en trois séries de trois bonds chacun, sautillent tels des corbeaux vers un grand monticule de terre conique érigé au centre du cercle. Plaçant les ballots devant les monticules, ils reviennent ensuite en sautillant à leur place d'origine. Ils répètent cette procédure encore deux fois, porteurs d'un arc et de flèches, puis d'un petit sabre de cérémonie et d'un éventail, posant ces objets contre les monticules de terre. Lors du dernier voyage, ils s'asseyent sur les ballots de paille, face à face. S'inclinant une fois, chacun prend un éventail qu'il ouvre. Puis, tour à tour, ils procèdent au rituel de « l'imitation de la lamentation du corbeau [*karasu naki no gi*] ». L'officiel situé sur la gauche (vu depuis le siège des officiels du balcon), qui représente le prêtre du sanctuaire, entonne un « kaa — » ; l'officiel de droite, qui représente l'autorité séculière, répond d'un « koo — ». Après avoir répété le rituel par trois fois, ils rassemblent les ballots, arcs, flèches, épées et éventails et reviennent d'une série de trois bonds vers l'endroit où le rituel a commencé, puis s'inclinent et se retirent.

Ensuite, des arbitres en habits de cérémonie s'avancent et mènent autour des monticules de terre les jeunes garçons sélectionnés pour effectuer les combats de sumo. L'arbitre représentant le prêtre du temple est suivi des jeunes lutteurs, et ils effectuent trois fois le tour du monticule de gauche, dans le sens des aiguilles d'une montre, avant de s'asseoir au sud, en face du bâtiment. L'arbitre représentant l'autorité séculière, mène alors son groupe trois fois dans le sens inverse, autour du monticule de droite, après quoi ils s'asseyent également. Dix combats de sumo ont alors lieu entre les enfants, ce qui met enfin un terme à la cérémonie.

Un aspect important du rituel est l'accomplissement du tour des monticules, le représentant de l'autorité ecclésiastique figurant le corbeau mâle et celui de l'autorité séculière le corbeau femelle. Ce rituel est remarquablement similaire au rituel du cercle attribué au dieu Izanagi et à la déesse Izanami dans les premiers chapitres du *Kojiki*. Dans ce mythe de la création, Izanagi

tourne autour du « pilier divin » à partir de la gauche, et Izanami de la droite, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent, s'émerveillent chacun de l'autre, et donnent naissance aux îles du Japon. Le symbolisme phallique a toujours pris une part importante dans la culture japonaise. La croyance commune veut que les divinités pouvaient être invoquées du haut de piliers ou d'arbres, tandis que faire le tour d'un pilier semble avoir été une cérémonie antique pour préparer une union matrimoniale. Bien des rituels d'action de grâce du sumo sont associés avec des mouvements circulaires vers la gauche ou la droite, et il est possible que le sumo rituel ait été associé à l'origine aux premières cérémonies de fertilité.



Sumo des enfants, qui suit le sumo du corbeau au sanctuaire Kamo de Kyoto.

Au sanctuaire Oyamazumi sur l'île d'Omishima, située dans la Mer du Japon au large de la côte nord-ouest de Shikoku, il existe une variante du sumo rituel appelée hitori-zumo, ou sumo de l'homme seul. Le sanctuaire Oyamazumi est la maison-mère d'un certain nombre de sanctuaires de Shikoku, bien qu'il soit lui-même situé sur l'une des îles périphériques. Le rituel sumo du sanctuaire, qui se déroule lors du cinquième jour du cinquième mois et au neuvième jour du neuvième mois, est associé aux fêtes de l'ensemencement du riz. Le festival se décompose en deux parties : un rituel lié au riz et le sumo de l'homme seul. Des documents datant de 1364 font mention de ces deux cérémonies, attestant de leur ancienneté. Toutefois, le sanctuaire Oyamazumi était sous la protection d'aristocrates et de guerriers aux temps reculés, et il est probable que les rites qu'il contribue à préserver soient bien plus anciens que ce que peuvent indiquer ces documents du XIV^{ème} siècle.

Le sumo de l'homme seul prend place sur un cercle construit devant l'enceinte sacrée du sanctuaire, qui est aussi le lieu où ont lieu les cérémonies relatives au riz. Le sumo symbolise un combat entre l'esprit de la plante du riz, ce dernier étant d'avance vainqueur. Le lutteur, qui est choisi parmi les résidents de la région, frappe tout d'abord ses pieds au sol, rince sa bouche avec de l'eau, et répand du sel dans le cercle (tous rituels de purification employés dans le sumo professionnel depuis la fin du XVII^{ème} siècle) avant de s'accroupir dans sa position de départ. Il se lève alors et fait trois fois le tour du cercle vers la gauche, tendu comme s'il combattait un adversaire invisible. Finalement ses jambes sont « saisies » par la divinité, et il est projeté à terre. Ce combat est suivi par deux autres. Au cours du second, l'homme agrippe, attaque et gagne, mais en fin de compte, l'humain est à nouveau à terre et perd face à l'esprit.

De nos jours, le sumo de l'homme seul est également pratiqué au sanctuaire de Sumida Hachiman, à Hashimoto, préfecture de Wakayama. Le sumo de l'homme seul était tellement réputé lors de la période Edo qu'il était parodié par les mendiants dans les quartiers d'amusements et près des zones où la lutte professionnelle se tenait dans la capitale. Le sanctuaire Oyamazumi est dédié à l'esprit de la montagne, et il est intéressant de noter que dans un village de Kishu, la tradition veut que lorsqu'un homme perd un outil dans les montagnes, il peut le retrouver rapidement en luttant avec l'esprit de la montagne. Dans ce cas, il n'y a pas de réelle différence entre gagnant et perdant, car les esprits de la montagne sont réputés aimer le sumo, et l'on gagne leurs faveurs en luttant simplement avec eux.

Un certain faible pour le sumo est également une qualité attribuée au kappa. De nos jours le kappa est devenu un diabolin malfaisant et contrefait, recouvert d'une aura liquide au-dessus de sa tête, mais à l'origine il était l'esprit de l'eau et le messenger des divinités de l'eau. On dit que le kappa défie à la lutte tous ceux qui profanent la rivière ; au cours du combat qui s'ensuit, il fait chuter ses adversaires dans les profondeurs aquatiques. De telles histoires peuvent tout à fait découler de rituels au cours desquels des hommes « luttaient » avec les esprits des rivières et des montagnes d'une façon similaire à celle que l'on observe actuellement avec le sumo de l'homme seul au sanctuaire Oyamazumi.

Tout comme la lutte du corbeau au sanctuaire de Kamo, le sumo de l'homme seul n'est pas tant une démonstration de force qu'une sorte d'apaisement, un acte rituel de contact entre l'homme et l'esprit. On peut l'associer au *dengaku*, la danse de la plantation du riz. Les accessoires employés dans le sumo du corbeau ressemblent à s'y méprendre à ceux utilisés lors des *kagura*, les danses shinto rituelles. Le sumo se prononçait *sumai* jusqu'aux environs du X^{ème} siècle et était, de fait, bien souvent écrit avec le caractère *mai*, qui signifie danse, au lieu du caractère signifiant frappe, employé dans *hsiang-pu*, le terme alors en vigueur en chinois pour désigner la lutte. *Sumai* est peut-être une contraction de *su no mai*, ou danse sans costume, désignant une forme indigène de danse contrastant avec celle d'origine chinoise, dans laquelle des masques et des costumes sont employés.

Le sumo d'action de grâce et le courant principal de la lutte non religieuse, d'où le sumo professionnel va émerger au XVIII^{ème} siècle, se sont développés comme deux traditions distinctes depuis le VIII^{ème} siècle, si ce n'est plus tôt. La distinction entre les deux n'a jamais été totale, cependant. Les cérémonies annuelles de la cour de la période Heian trouvent leur origine dans un rituel de divination shinto, et dans les siècles suivants l'étiquette élaborée des tournois de cour finit en retour par influencer les formes du sumo dans les rituels villageois. Au cours de la fin du XII^{ème} siècle et au début du XIII^{ème} des tournois de sumo entre guerriers se tiennent devant les chefs militaires de l'époque, dans le cadre des fêtes religieuses des sanctuaires de Kamakura, la capitale militaire de l'époque. Le sumo devient un art martial à l'époque féodale, et à l'orée du XVI^{ème} siècle des guerriers samurai sans maîtres parcourent la campagne dans les régions où la guerre subsiste encore. Ils sont alors à même de vivoter en effectuant du sumo lors de fêtes locales. Des groupes professionnels de lutteurs se développent alors dans les petites villes et grands centres urbains à la fin du XVI^{ème} et au début du XVII^{ème} siècle. Lors des années 1680, les autorités centrales d'Edo restreignent la possibilité d'avoir des spectacles publics de lutte aux temples et sanctuaires. Au cours du siècle suivant, le sumo professionnel, sous le nom de *kanjin-zumo*, ou compétition de sumo de charité religieuse, adopte formellement quantité de rituels shinto – certains d'entre eux issus des traditions du sumo d'action de grâce – qui vont devenir indissociables de la forme moderne de ce sport.

Popularisation

*La fleur de calabasse
Et les roses
S'écrasent les unes sur les autres
Je me demande
Qui va gagner ?*

A la Cour Impériale

Au cours de la période Heian (794-1185) la famille impériale du Japon et la noblesse de cour, qui tirent leurs ressources de leurs immenses propriétés foncières, passent alors le plus clair de leur année dans des cérémonies et des rituels. Les édits impériaux promulgués entre le VII^{ème} et le XII^{ème} siècle semblent moins traiter des questions de gouvernance que des affaires de protocole et d'étiquette, alors que le pouvoir de la cour décline rapidement. Un contrôle quasi absolu sur l'Empereur au cours du IX^{ème} siècle par les seigneurs Fujiwara fait bientôt du souverain une simple potiche. Dans le même temps, l'autorité effective du pouvoir central sur le pays passe progressivement sous l'égide de puissants clans provinciaux. A partir du début du IX^{ème} siècle, des membres de la famille impériale sont éloignés du trône et envoyés dans les provinces, où ils donnent naissance à deux puissants clans guerriers, les Minamoto (Genji) et les Taira (Heike). Jusqu'au milieu du XII^{ème} siècle, la région septentrionale est ravagée par des rivalités familiales et la guerre civile ; le crime et le chaos sont latents jusque dans la capitale elle-même. Finalement, en 1185, le contrôle militaire et politique du pays tombe définitivement entre les mains des clans guerriers. Jusqu'à la toute fin, l'Empereur et sa cour passeront leurs journées à prendre part à des rencontres de poésie et à observer des cérémonials alambiqués.

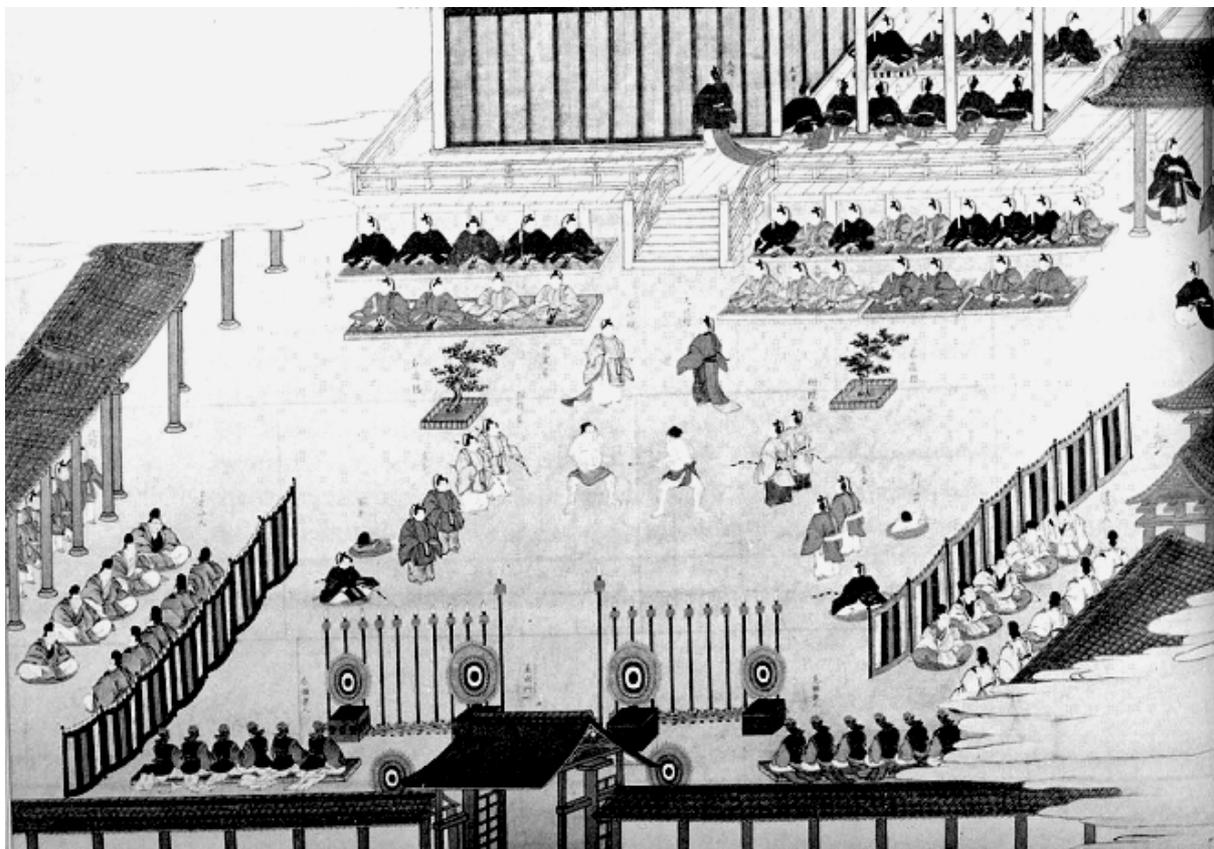


Lutteurs se préparant pour un tournoi-banquet à la cour impériale. Rouleau de la période Heian de Kose no Kimmochi.

La pratique de tenir des compétitions annuelles de lutte à la cour devient un rituel établi au début du VIII^{ème} siècle. En 719, un bureau des champions, en charge de sélectionner les lutteurs participant aux tournois de la cour, est constitué par édit impérial. Les *sumai-bito* (lutteurs) sont recrutés dans les régions provinciales sous la forme d'un tribut impérial, et des proclamations envoyées aux gouverneurs des provinces sous contrôle leur ordonnent

d'envoyer vers la capitale des hommes versés dans l'équitation, l'archerie et le sumo. Des officiels envoyés de la part des garnisons droite et gauche de la garde impériale pour recruter des hommes solides maîtrisant la lutte vont jusque dans les parties les plus reculées du Nord-Est du pays, pénétrant profondément dans les régions montagneuses. En 833, les provinces d'Echizen, Kaga, Noto, Sado, Kozuke, Shimotsuke, Kai, Sagami, Musashi, Kazusa, Shimoso et Awa – des régions qui s'étendent de l'extrémité ouest d'Honshu aux régions les plus orientales, incluant les zones de Shikoku et les îles de la côte nord-est du Japon – sont spécifiquement priées d'envoyer des lutteurs comme tribut annuel. Ces lutteurs sont censés apparaître dans la capitale un mois avant les cérémonies : ceux qui sont en retard sont mis en prison, et les gouverneurs des provinces qui les ont envoyés perdent leurs charges.

En 784, la capitale est transférée au nord de Nara à Nagaoka, en premier lieu pour échapper au pouvoir grandissant du clergé bouddhiste. Elle est encore transférée sur une courte distance neuf ans plus tard sur un lieu considéré comme étant plus favorable. La nouvelle capitale des Heian (aujourd'hui Kyoto) est construite d'après les plans de la ville chinoise de Ch'ang-an, avec de larges rues s'étendant à partir d'un schéma entrecroisé, la résidence impériale se trouvant dans des murailles rectangulaires au nord-est de la ville. La plupart des grandes cérémonies de cour, y compris le sumai, sont tenues dans les jardins de Shishinden, le principal bâtiment intérieur du palais. Le rituel de la lutte prend rapidement des proportions importantes, à mesure que l'aristocratie se met à imiter la splendeur des cérémonies des cours des Sui et des T'ang. En 821 les tournois annuels de lutte sont inscrits dans le cérémonial de la cour sous le terme de sumai no sechi, qui deviennent l'un des trois grands sechie, ou tournois-banquets, les deux autres étant l'archerie au 17^{ème} jour du premier mois et l'archerie équestre au 5^{ème} jour du cinquième mois.

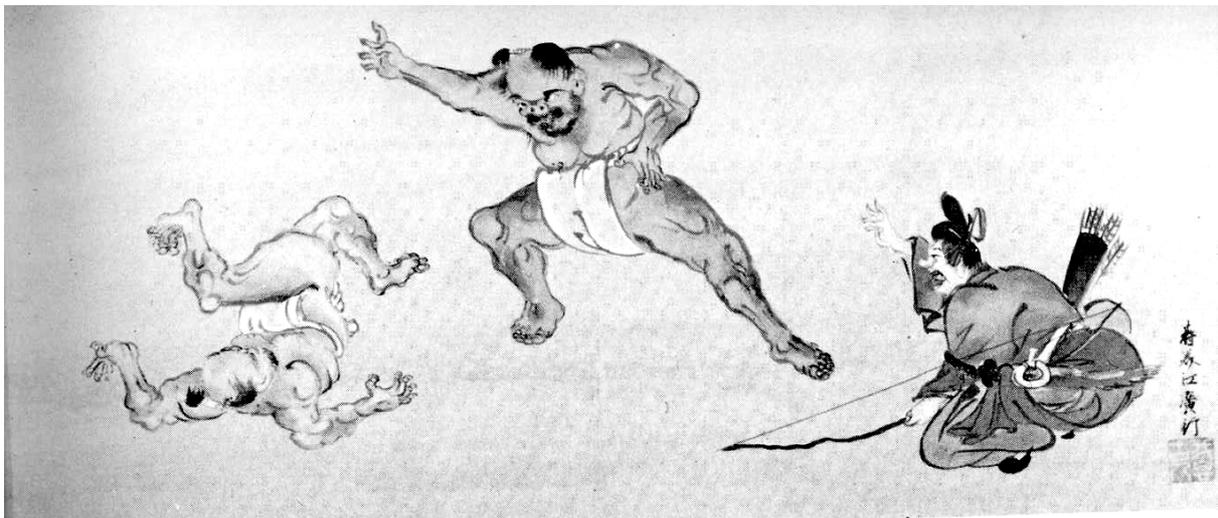


Grand rouleau de l'ère Meiji illustrant les cérémonies de tournois-banquets de la cour Heian. On peut voir les lutteurs derrière les rideaux de chaque côté de la cour. Notez les gongs et hallebardes devant les musiciens assis de chaque côté au premier plan.

Des combats sont présentés entre la « gauche » et la « droite ». Les lutteurs engagés par le bureau de la gauche de la garde impériale deviennent les *hidari-gata*, ceux de la gauche, tandis que ceux choisis par le bureau de droite deviennent les *migi-gata*, ceux de droite. Tous les officiels de la cour au-delà d'un certain rang sont divisés entre gauche et droite et répartis dans les équipes pour superviser les préparatifs de la cérémonie. La direction générale des tournois-banquets est en principe confiée à un prince impérial.

Dix jours avant le tournoi un ordre impérial est envoyé aux officiers de la garde pour commencer les combats d'entraînement. Les lutteurs sont classés, et deux jours avant la cérémonie ils sont convoqués au sein du palais pour être vus par l'empereur. La veille du tournoi-banquet, les jardins du Shinshinden sont balayés et du sable blanc est répandu dans la cour. Deux grands tambours, deux gongs et treize hallebardes sont mis en place de chaque côté des jardins pour les musiciens et les danseurs, et des tentes sont érigées sur les côtés est et ouest à l'attention des lutteurs. Des écrans et des tentures de bambou sont mis en place sur le corridor longeant le bâtiment pour l'empereur, les membres de la famille impériale, les lettrés, nobles de haut rang et chefs militaires.

Les trente quatre lutteurs font leur entrée en premier dans les jardins. Ils sont suivis par douze musiciens. Ensuite viennent l'empereur, le prince héritier et les aristocrates, tous en costumes de cérémonie. Les chefs de la garde impériale s'approchent de l'empereur et lui remettent les listes des lutteurs. Puis les arbitres, ou *tachiawase*, un carquois sur le dos et un arc à la main, font leur entrée dans la cour, suivis par le responsable de l'enregistrement des scores, le *kazusashi*, lui aussi porteur d'un arc et d'un carquois.



Lutteurs de la période Heian en *tosagi*. L'arbitre (*tachiawase*) portant un arc et un carquois, est assis à droite

Les premiers tournois s'ouvrent à l'origine avec trois combats d'enfants, connus sous le nom de *warabe-zumo*, mais il y est mis fin un peu plus tard. Les lutteurs adultes portent de larges bandes de tissu frontales appelées *tosagi*. De courtes épées sont fichées sur les côtés de leurs pagnes, et les lutteurs font leur entrée dans les jardins revêtus de hauts de kimono et de chapeaux noirs de cour. Quand ils combattent, tout leur est ôté à part le pagne et placé sur un petit coussin circulaire près de l'entrée sud du jardin. Pour distinguer les lutteurs les uns des autres, ceux de la gauche portent des roses de papier dans leurs cheveux, tandis que ceux de droite portent des fleurs de calabasse. Les fleurs artificielles du vainqueur sont parfois offertes au lutteur suivant en gage de bon présage.

Un duo d'arbitres, sélectionnés parmi les soldats impériaux, dirige tour à tour les combats. Deux lutteurs s'approchent alors de la zone située devant les escaliers principaux du bâtiment, et se font face. Lorsque l'arbitre lève les mains, les lutteurs se tournent autour en se regardant d'un air de défi, venant finalement au contact quand ils en entrevoient l'opportunité. Le gagnant est celui qui projette ou fait tomber à terre son adversaire. Une victoire peut aussi être accordée lorsqu'un lutteur arrive à tirer son adversaire dans sa propre zone d'attente. Si un combat s'éternise ou est trop indécis, les deux lutteurs sont renvoyés de la porte sud, et le tournoi se poursuit avec le combat suivant.

Après chaque combat, les musiciens de l'équipe victorieuse battent les tambours, frappent les gongs et entament une danse rituelle. A chaque nouveau combat achevé, le responsable des scores affiche les points de chaque équipe en plantant une flèche supplémentaire dans le sol, le total des flèches de chaque côté déterminant en fin de tournoi l'équipe gagnante. Les champions du premier jour sont opposés entre eux lors du deuxième jour du tournoi, puis se déroulent quelques combats informels entre des hommes non classés ou des valets de la garde impériale. Un rituel de conclusion assez court est alors effectué, tout d'abord par l'équipe de gauche puis celle de droite, après quoi le tournoi-banquet s'achève. Au moment de leur départ, les lutteurs sont invités à rejoindre les gardes dans les célébrations, par exemple assez souvent pour un tir à la corde.

Le lutteur champion de chaque côté est connu sous le nom de *hote*, son suivant immédiat comme le *sukete* ou *waki*. Ces rangs sont déterminés avant le tournoi lors des combats d'entraînement (*keiko*) effectués sous l'autorité des officiers de la garde. Tout comme les *ozeki* bien plus tard, les lutteurs champions sont en général les derniers à combattre. Les pratiques déloyales sont interdites, comme la frappe avec les poings, et au fur et à mesure des ans les techniques de projections deviennent de plus en plus élaborées.

La splendeur et la fréquence des tournois-banquets de lutte commencent à décliner à partir de la fin du X^{ème} siècle, avec la chute concomitante du pouvoir et de la richesse de la cour impériale. L'adoption du sumo par les soldats impériaux comme un art militaire est symbolisée par le transfert des cérémonies du Shinshinden au Butokuden, l'Allée des Vertus Militaires, auprès de laquelle sont situés un terrain de défilé et des enceintes pour les jeux équestres et l'archerie. Les tournois-banquets de lutte disparaissent entre 1120 et 1156, date à laquelle ils sont temporairement remis en usage par l'empereur Goshirakawa. Des tournois ont lieu en 1174 puis enfin en 1185, mais à ce moment les tournois de sumo ont perdu presque tout le prestige rattaché à la première période. Beaucoup des combats sont truqués ou se terminent par un nul, et à mesure que le pouvoir de la cour s'amenuise, il devient presque impossible de recruter des lutteurs en province.

Dans la littérature ancienne

La période Heian a produit quelques-uns des plus grands trésors de la littérature de l'histoire japonaise, y compris ce classique de la littérature mondiale qu'est *l'Histoire de Genji* (Genji monogatari). Bien des œuvres de cette époque comprennent des anecdotes sur le sumo, y jeter un regard va nous aider à mettre en valeur tout à la fois la nature et l'importance du sumo durant la période Heian.

Une histoire que l'on trouve dans le *Gempei seisuiiki* (Histoire de l'Ascension et de la Chute des Minamoto et des Taira, milieu du XIII^{ème} siècle) traite de la succession au trône au moment du retrait de l'empereur Montoku, qui règne entre 850 et 858. Suite au résultat d'une course de chevaux, il a alors déjà été décidé que le quatrième fils de l'empereur, Korehito,

succèdera au trône. Toutefois, l'empereur est insatisfait de ce résultat, et il proclame que l'issue doit en être décidée à nouveau suite à un combat de sumo entre deux lutteurs, Ki no Natora et Otomo no Yoshio. Natora, choisi pour représenter Koretaka, l'aîné des fils, est un énorme géant. Yoshio, le champion de Korehito, est petit et paraît frêle. Le combat commence, et au moment où l'on pense que Yoshio va perdre, un énorme buffle fait son apparition en réponse aux prières d'un moine bouddhiste du voisinage. Natora est d'un coup privé de toutes ses forces, et son adversaire plus faible est alors en mesure de le projeter à terre. C'est de cette manière que l'on dit que Korehito est devenu l'empereur Seiwa, qui règnera entre 858 et 876, et est l'un des ancêtres du clan des Minamoto.

Au cours du règne de l'empereur Reizei (967-969), Tada no Michinaka (un autre ancêtre du clan Minamoto), Tachibana no Shigenobu, Fujiwara no Chiharu et le moine Remmo sont impliqués dans une conspiration visant à lever une armée contre l'empereur dans les provinces orientales. Un jour, alors que Michinaka et Shigenobu s'entraînent au sumo dans le palais de Nishinomiya, Michinaka est balancé contre une fenêtre en treilles qu'il pulvérise, atterrissant à l'extérieur, où d'autres nobles peuvent le voir ainsi. Honte et colère sont alors si forts qu'il dégaine son épée et se précipite à l'intérieur du bâtiment pour tailler en pièces son adversaire. Shigenobu arrache une poutre de la balustrade pour se protéger, et Michinaka, réalisant qu'il ne pourra l'emporter, quitte le palais d'humeur vengeresse. Suite à cet incident, les deux hommes resteront en de très mauvais termes, et Michinaka finira par trahir la conspiration.



Scène du Buge sumo emaki (rouleau peint sur le sumo de guerre), début de la période Tokugawa, par Kano Sansetsu, dans laquelle Otomo no Yoshio, aidé par les prières d'un prêtre bouddhiste, défait Ki no Natora, assurant le pouvoir impérial à Korehito.

Dans l'*Ujishui monogatari* (Histoires du clan Uji, début du XIII^{ème} siècle), il y a une histoire à propos d'un étudiant qui était doté d'une grande force physique. Au cours de préparations pour un tournoi-banquet au cours du règne de Goichijo (1016-1036), un certain nombre de lutteurs sont rassemblés dans la capitale. Un jour, des lutteurs d'Oshu, ville située à la pointe septentrionale du pays, déambulent le long du chemin en face du Bureau des Etudes au sein du palais impérial, et s'approchent de l'entrée sud lorsqu'ils se trouvent soudainement nez à nez avec un groupe d'étudiants de la classe nobiliaire. Les nobles, irrités par l'incident, refusent de laisser le passage aux lutteurs. Le solide étudiant, qui se trouve être un peu plus grand que les autres, sort du groupe et enjoint les lutteurs de passer leur chemin. Les lutteurs en visite, pensant qu'il serait de mauvais ton pour eux, en tant qu'invités de la capitale, de provoquer une bagarre, tournent les talons et s'en vont. Le jour suivant, alors qu'ils s'approchent du même endroit, ils y trouvent un groupe d'étudiants encore plus conséquent qui les attend, le même grand gaillard à leur tête. Le lutteur Magami no Narimura de Mutsu,

qui est le champion de la gauche, décide de donner une leçon aux étudiants et enjoint l'un de ses compagnons, un fort et grand lutteur, de frapper le grand étudiant. Alors qu'il lève sa jambe, ce dernier bondit en arrière et, attrapant la jambe du lutteur en l'air, le renvoie dans la masse des lutteurs comme s'il était un fétu de paille. Voyant leur compagnon s'écraser « comme une grenouille », les autres lutteurs s'enfuient. L'étudiant poursuit Narimura, qui se sauve vers la porte de Sujaku et tente de sauter au-dessus du mur d'enceinte du Ministère des Cérémonies. Alors qu'il est en train de faire cela, l'étudiant attrape son pied, mais Narimura parvient à se dégager et à sauter au-delà du mur. Quand il atterrit, toutefois, il se rend compte que lorsque l'étudiant lui a attrapé la sandale de son pied, il lui a également pratiquement arraché le talon avec. Plus tard Narimura essaiera de retrouver l'étudiant, mais personne ne pourra lui indiquer de qui il s'agit.

Une autre histoire au sujet de Narimura a lieu à peu près à la même époque. Le champion de la droite est alors Umi no Tsuneyo, de la province de Tango, juste au nord de la capitale, qui bien que plus petit que Narimura, est d'une force équivalente. Leur combat est le dernier du tournoi-banquet. Alors qu'ils engagent le combat, Narimura se penche en avant et de toute sa puissance heurte sa tête dans la poitrine de Tsuneyo ; ce dernier toutefois parvient à le pousser vers le bas pour le faire tomber au sol. Narimura chute, et Tsuneyo s'écroule au-dessus de lui. Pendant un moment aucun d'entre eux ne peut se relever, la chute ayant été terrible. Narimura, qui est en dessous de Tsuneyo, doit être assisté par d'autres lutteurs car ce dernier est toujours sans connaissance. Finalement Tsuneyo revient à lui, et Narimura s'approche pour lui demander comment il va. « Fort comme un bœuf ! » lui répond l'autre. En tant que vainqueur du tournoi, Tsuneyo se voit remettre du tissu, de l'argent, de l'or, le tout formant une large pile. Il ne verra toutefois sa récompense que cette unique fois, puisque les côtes brisées par Narimura, on dit qu'il décèdera dans la province d'Harima sur le chemin du retour.



Le ministre Koremichi contemple son fils Korezane vaincre Hara-eguri, le Troueur d'Estomac. Du Honcho sumo kagami, 17^{ème} siècle

Il existe également une histoire concernant un jeune conseiller répondant au nom de Korezane, qui aime beaucoup le sumo et la course de chevaux, au point d'en négliger son travail. Son père, le ministre Korechimi, essaie alors de le persuader de mettre un terme à ses excentricités, et lui propose de défier le fameux lutteur Hara-eguri. Si Korezane l'emporte, il pourra faire comme bon lui semble, mais s'il perd, il devra arrêter définitivement le sumo. Hara-eguri (Le Troueur d'Estomac) est alors réputé pour sa technique qui le voit enfoncer sa tête dans l'estomac de son adversaire. Korezane accepte l'ultimatum de son père. Quand au cours du combat Hara-eguri baisse sa tête et se met à lui rentrer dans l'estomac de Korezane,

ce dernier, qui reste calme, se penche en avant pour atteindre le nœud du pagne de son adversaire, ramenant celui-ci de telle façon que la nuque du lutteur arrive quasiment au point de rupture. Hara-eguri, incapable de supporter la douleur, s'écroule à terre. Le père de Korezane, stupéfait, doit honorer sa promesse. Hara-eguri, lui, écrasé par la honte, fuira au loin.

Au cours du règne de l'empereur Toba (1107-1123), un lutteur de la province d'Owari du nom de Koguma no Koreto, accompagné de son fils Korenari, vient visiter le Grand Conseiller Moro no Nagazane. A cette époque, un autre lutteur, appelé Hiromitsu, est également en visite. Les trois personnes se voient servir du vin, et alors qu'ils sont un peu éméchés, Hiromitsu commence à parler un peu trop et maintient que n'importe quel lutteur suffisamment grand peu devenir champion à cette époque. Cela engendre une dispute, et Korenari et Hiromitsu finissent par décider de régler la question sur un combat de sumo. Ils commencent à lutter, et Korenari s'empare des mains de son adversaire, les immobilisant. Hiromitsu se plaint que cela ne peut compter, et ils se rendent donc dans les jardins, se déshabillent et recommencent à lutter. Korenari attrape à nouveau les mains d'Hiromitsu et les tire vers le bas, faisant chuter son adversaire tête la première. Lorsque Hiromitsu redemande encore une fois à ce que le combat soit rejoué, Korenari lui reprend les mains et le soulève pour le refaire chuter, cette fois sur le dos. Pleurant de honte, Hiromitsu se retire. Il deviendra moine plus tard.



Saiki no Uchinaga, la main emprisonnée par la puissante Takashima no Oiko, est obligé de la suivre chez elle plutôt que de continuer sa route vers le tournoi de sumo dans la capitale.

Une histoire du *Kokonchomonshu* (Histoires Ecrites et Racontées des Anciens et des Modernes, 1254) parle d'une femme très puissante qui était la disciple d'un lutteur. Sur le chemin de la capitale pour assister au tournoi-banquet, un lutteur d'Echizen répondant au nom de Saiki no Uchinaga passe sous un pont de pierre dans le village de Takashima, dans la province d'Omi. Il épie alors une splendide jeune femme portant un seau d'eau sur la tête. Le lutteur succombe alors à la tentation et tend la main pour lui toucher l'intérieur du bras. La femme laisse échapper un rire et resserre le bras contre sa cage thoracique, emprisonnant la main d'Uchinaga. Elle continue son chemin et le lutteur, incapable de retirer sa main, finit dans la cabane de la femme. Là, elle repose son seau et relâche la main d'Uchinaga. Quand elle apprend que celui-ci est en route pour le tournoi-banquet de lutte, elle hoche la tête un instant, pensive, puis note : « N'est-ce pas plutôt dangereux ? La capitale est immense, et il y aura sans nul doute un grand nombre de lutteurs magnifiques et puissants. Tu n'es pas véritablement faible, mais tu n'as pas encore le niveau d'un lutteur qui pourrait réussir dans la

capitale. Si nous nous sommes rencontrés, c'est qu'il y a une raison. S'il te reste encore du temps avant le tournoi, reste un petit peu ici avec moi, et je te rendrai plus fort ». Uchinaga restera donc encore quelques temps, et finira par devenir un puissant lutteur. La femme, Takashima no Oiko, possédait plusieurs grands champs de riz, et on disait d'elle qu'elle avait un jour bougé un énorme rocher qui aurait normalement nécessité une centaine d'hommes, afin de réparer une digue rompue. La pierre est toujours en place, dit l'histoire, et on l'appelle « la digue d'Oiko ».

Alors que la classe des guerriers s'empare des rênes du pouvoir politique en 1156 et que la lutte s'engage entre les clans Minamoto et Taira, le sumo des tournois-banquets est aboli. Mais si les tournois sont arrêtés, la tradition du sumo perdure. Ceux des lutteurs qui participaient aux tournois de la cour et ne sont pas restés dans la capitale comme soldats s'en sont retournés dans leurs provinces natales, faisant gagner la connaissance des techniques élaborées et de l'étiquette de la cour jusqu'aux coins les plus reculés du pays. La montée de la classe des guerriers dans les dernières années de l'ère Heian voit les militaires adopter le sumo comme une technique de combat. Au moment du passage du pouvoir politique de la cour impériale vers la classe des samurai, le sumo prend un tour nouveau.

Un art militaire

En 1156, suite au décès de l'empereur **retiré** Toba, un âpre conflit éclate pour le contrôle de la cour impériale. Les guerriers des puissants clans Taira et Minamoto entrent dans le conflit. Les deux violentes périodes de guerre civile qui s'ensuivent dans les quatre années suivantes laissent vaincu le clan Minamoto et voient l'empereur Goshirakawa monter sur le trône. Le véritable pouvoir passe toutefois dans les mains des Taira, et durant vingt années la cour est dominée par Taira no Kiyomori, qui est sorti vainqueur des guerres de 1156 et 1159 à la tête des guerriers Taira et Minamoto. En 1180, Minamoto no Yoritomo, le fils d'un guerrier du nom de Yoshitomo qui avait combattu aux côtés des Taira en 1156 mais était mort en conduisant une armée contre eux en 1159, rassemble les guerriers de la région orientale du Kanto et lance la révolte contre Kiyomori. Tandis que Yoshitomo s'empare du contrôle de la plaine du Kanto, son jeune frère, Yoshitsune, prend la capitale. Les guerriers Taira sont chassés vers l'ouest le long de la Mer Intérieure, jusqu'à leur anéantissement final en 1185. Quatre ans plus tard, la totalité du Japon passe sous le contrôle militaire de Yoritomo. Bien qu'en théorie il ne soit simplement qu'un grand général (shogun) agissant comme bras armé de l'empereur à Kyoto, le quartier général qu'il établit à Kamakura dans l'est du pays devient la véritable capitale du pays. Yoritomo place ses vassaux dans des postes de **protecteurs pour surveiller le gouvernement des provinces** et nomme de fidèles serviteurs comme intendants des vastes domaines qu'il a confisqués à la cour et aux clans adverses.

Toutefois, juste avant qu'elle ne puisse se mettre en place, la lignée de Yoritomo est en fait achevée, puisqu'il a éliminé son frère qu'il soupçonnait de vouloir le rivaliser et qu'il ne laisse lui-même que deux fils faibles lorsqu'il décède en 1199. Le clan Hojo, qui est de la famille de la veuve de Yoritomo, prend le contrôle du gouvernement pendant la régence et demeure dans cette position jusqu'à la chute finale du shogunat de Kamakura en 1333. Le temps finit par affaiblir les liens personnels de loyauté qui tiennent les seigneurs provinciaux entre eux, alors que les tentatives d'invasions du Japon par les Mongols en 1274 et en 1281 ravagent l'économie des domaines. Les rivalités locales éclatent quand l'empereur Godaigo se rebelle contre la domination de Kamakura. Les troupes du shogunat capturent l'empereur et l'envoient en exil, mais d'autres factions de guerriers se sont jointes à la révolte. Quand l'empereur s'échappe en 1333, **Ashikaga Takauji**, qui a été envoyé pour aller le capturer, **tourne casaque** et s'empare de la capitale au nom de Godaigo. Dans le même temps des

révoltes éclatent dans les régions orientales du pays et s'achèvent par la chute de Kamakura et la destruction des régents Hojo. Une insurrection finale de Godaigo en 1336 échoue, et l'empereur s'enfuit pour établir une seconde cour, qui durera 54 ans, à Yoshino, au sud de Nara. Takauji place un autre empereur sur le trône à Kyoto et assume le titre de shogun en 1338, mais le shogunat d'Ashikaga ne parviendra jamais à parvenir au niveau de pouvoir détenu par les premiers shogun de Kamakura. Les clans militaires locaux commencent rapidement à assurer le contrôle des domaines provinciaux. La période de Muromachi (1336-1568), ainsi nommée car les shogun Ashikaga ont établi leurs quartiers généraux dans le quartier Muromachi de Kyoto, est une période de conflits incessants durant laquelle le shogunat Ashikaga perd tout pouvoir réel sur les provinces, bien avant qu'il ne soit finalement déposé en 1573.

Durant cette période la lutte est tout d'abord considérée comme un art martial. La guerre dans le Japon féodal est conduite comme une série de rencontres individuelles entre guerriers, et sur le champ de bataille, la lutte est une qualité indispensable. Le sumo est adopté comme une doctrine de base de l'entraînement des guerriers, avec le maniement du sabre, l'archerie et les arts équestres. En tant qu'exercice préparatoire au combat mortel, le sumo devient plus complexe, et de nouvelles techniques sont élaborées. L'accent est mis sur la projection de l'adversaire au sol et sur son maintien dans cette position pour qu'il puisse être tué ou capturé. Conséquence directe de cette densification technique du sumo de guerre, le développement du ju jitsu, qui restera confondu avec celui-ci jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle.

L'emploi de tactiques de sumo sur le champ de bataille est décrit dans les récits de guerre contemporains. Le *Gempei seisuki* contient une description détaillée de la bataille ayant eu lieu à Kosubo entre les guerriers Tsuzuri Taro (un vassal de Hatakeyama Shigetada, l'un des plus fameux guerriers de la période Kamakura) et Wada Kojiro. Tsuzuri, dépeint comme un expert des techniques du sumo, jeta ses armes et lutta contre Wada, un vassal du clan Miura. Après un violent combat, Wada fut vaincu et décapité.

En parallèle à son extension comme art martial, le sumo est inclus dans les jeux militaires de la classe des samurai. Des combats de lutte connus comme no-zumo (sumo de champ) permettent aux guerriers de se détendre entre deux batailles. En 1176, quatre ans avant de prendre part aux attaques sur la capitale qui laisseront à Yoritomo le pouvoir militaire sur le pays, les guerriers d'Izu et de Sagami tiennent une cérémonie improvisée à la Passe de Kashiwa, sur la route entre Ito et Shuzenji, dans la péninsule d'Izu. Des combats de sumo sont de la fête, et le lutteur champion, Matano Goro, se défait de 21 adversaires à la suite. Il provoque ensuite en combat un guerrier du nom de Kawatsu Saburo, et se voit promptement battu. Matano refuse d'admettre sa défaite, clamant qu'il a perdu l'équilibre en glissant sur la racine d'un arbre. D'une main, Kawatsu soulève alors haut en l'air le lutteur vantard et le fait atterrir au sol. Matano est furieux et humilié par l'incident, et durant quelques instants la menace d'un bain de sang plane sur les festivités. Finalement, on calme le lutteur boudeur, mais il quitte l'assemblée d'une humeur massacante et s'arrange pour faire assassiner Kawatsu durant son voyage de retour. Ce meurtre sera le déclencheur d'une vendetta de dix-huit années menée par deux des fils de Kawatsu, Soga Juro et Soga Goro, et sera le fondement d'un ouvrage connu sous le nom de *Soga monogatari* (Histoires du Clan des Soga, début du XIV^{ème} siècle).

Les seigneurs féodaux encouragent la popularisation des jeux martiaux. Les combats de lutte, les courses de chevaux, et les compétitions d'archerie sont tenus dans les enceintes des sanctuaires au cours des festivals locaux et dans les résidences des gouverneurs de province.

L'*Azuma kagami* (Miroir de l'Orient, vers 1270), qui relate l'histoire du shogunat de Kamakura entre 1180 et 1256, liste quatorze occasions au cours desquelles les shogun successifs assistent à des tournois de sumo lors de cette période. La première a lieu en 1189, lorsque Yoritomo assiste à des combats de sumo, à de l'archerie équestre et à des courses de chevaux lors d'un festival au sanctuaire de Tsurugaoka Hachiman, à Kamakura.



*Kawatsu Saburo
reverse Matano
Goro à la Passe de
Kashiwa.*

Histoires de guerriers-lutteurs.

Les champions de sumo et les anecdotes les concernant durant la période féodale sont invariablement liées à la classe des guerriers. La littérature de cette période est constellée d'histoires de samurai errants qui effectuent des tournées dans les provinces, se vantant de leurs prouesses de lutteurs et défiant les champions locaux devant le shogun ou les suzerains daimyo provinciaux.

L'un des plus fameux guerriers-lutteurs des débuts de la période Kamakura est Hatakeyama Shigetada, un vassal du shogun Yoritomo. A cette époque, un guerrier du nom de Nagai est lui réputé pour être le plus puissant de tous les lutteurs des huit provinces orientales. Nagai voyage jusqu'à Kamakura pour demander la permission à Yoritomo de pouvoir affronter Hatakeyama, et le combat est arrangé sur-le-champ. Nagai tente de s'emparer de Hatakeyama, mais le champion de Yoritomo tient son adversaire à distance en tenant ses épaules. Ne laissant pas à Nagai l'opportunité de venir plus près, il affermit sa prise jusqu'à ce que l'autre finisse par s'écrouler au sol. Nagai a les épaules complètement broyées, il ne pourra plus jamais lutter.

L'un des plus fameux lutteurs des provinces de la Mer Intérieure au début du XVI^{ème} siècle est Wakasugi Saburo, un serviteur du clan Ouchi de la province de Nagato. Quand le chef du clan, Ouchi Yoshioki, se rend un jour à Kyoto, il emmène avec lui Wakasugi. Là, un seul lutteur, un homme au service de la famille Yamane, est réputé pouvoir lui tenir tête, et le shogun d'Ashikaga Yoshitane ordonne alors aux deux lutteurs de se combattre. Le champion d'Ouchi l'emporte, mais les spectateurs, supporters du lutteur local, se plaignent alors de ce que le combat a été arrangé, mettant Wakasugi dans une rage folle. Levant son adversaire bien au-dessus de sa tête, il le lance alors au sol dans un énorme cri. L'infortuné lutteur, qui crache son sang, meurt dans l'instant.

Un jour, un lutteur du nom de Sorihashi, issu de la province de Chikuzen, arrive au château du seigneur Terazawa, gouverneur de la province de Karatsu. Les fantassins de Terazawa et les jeunes samurai du seigneur ne peuvent rivaliser avec lui, et donc Terazawa finit par demander

à l'un de ses plus grands guerriers, Toyama Rokubei, de l'affronter. Les deux se font face dans la cour. Sorihashi se penche, puis se rue sur son adversaire, mais le guerrier parvient à se saisir du nœud du pagne du lutteur et le soulève du sol d'une seule main. Il fait alors tourner Sorihashi en l'air plusieurs fois avant de le jeter à terre dans un cri retentissant. Le lutteur reste étendu à terre, inconscient. A son réveil, il constate que son bras gauche est broyé, les os réduits en bouillie. Il restera infirme pour le restant de ses jours.



Démonstration de sumo devant le shogun Yoritomo à Kamakura en 1189.

Chosokabe Motochika (1539-1599), le puissant daimyo de la province de Tosa, est un passionné de sumo. Il est réputé rassembler des lutteurs pour un tournoi annuel juste avant le jour des impôts, au huitième mois. Le lutteur Genzo d'Izumo, alors qu'il errait à travers les provinces, pratiquant son sumo, apprend que Motochika adore la lutte et décide de visiter Tosa. Sitôt est-il arrivé qu'il est convoqué à un festin donné en son honneur par le seigneur, Motochika. Après que Genzo s'est retiré dans ses quartiers voisins de Maehama, Motochika et ses serviteurs échangent des regards incrédules au sujet de la taille de Genzo, qui en effet mesure presque deux mètres dix. Le daimyo demande à ses vassaux un volontaire pour affronter Genzo, pour qu'il ait au moins un adversaire à sa mesure. Un guerrier nommé Hisaman Hyogo s'avance alors pour relever le défi. Au seigneur qui lui demande comment il compte procéder face au visiteur, Hyogo répond : « Un lutteur d'une puissance telle que Genzo se base énormément sur cette puissance et n'a que peu d'attention pour les techniques subtiles. Quand il ouvrira ses bras pour me saisir, je me glisserai à l'intérieur de sa garde et le prendrai par la ceinture. Si je peux parvenir à avoir une prise, je ne peux échouer ». Le combat arrive alors, Motochika et sa famille font partie du public. Hyogo terrasse le grand Genzo ainsi qu'il l'avait prévu, et le seigneur est si heureux qu'il remet une épée au jeune guerrier. Genzo, également, se voit remettre cinq piles de tissu et un tas de pièces. Le jour suivant, une cérémonie est donnée en l'honneur de Hyogo, au cours de laquelle le champion se voit remettre une citation de Motochika stipulant que son action a été un grand honneur pour la province tout entière et que, bien que le sumo semble en cette période une activité bien légère, on doit, de fait, le compter parmi les autres arts martiaux.

Le siècle qui s'étend de 1467 à 1568 est une période de guerres constantes entre les seigneuries féodales. A mesure que les daimyo belligérants gagnent du pouvoir, les shogun d'Ashikaga et beaucoup des grandes familles perdent de leur autorité et disparaissent. En 1568 un daimyo de rang inférieur du nom d'Oda Nobunaga s'empare de la capitale Kyoto au

nom du dernier shogun Ashikaga. Au cours des quatorze années qui suivent, Nobunaga étend progressivement son autorité sur la majeure partie du Japon, avant d'être finalement tué en 1582. Toyotomi Hideyoshi, l'un des gardes appointés pour la protection de son héritier, gagne le soutien des anciens alliés de Nobunaga, et arrivé en 1590, Hideyoshi parvient à unifier le Japon tout entier pour la première fois depuis des siècles. Ni Nobunaga, ni Hideyoshi n'oseront prendre le vieux titre de shogun après la destitution du dernier gouverneur Ashikaga en 1573. Tous deux se contentent à la place de tirer leur autorité de l'empereur destitué de Kyoto comme régents d'un trône impotent.

La passion d'Oda Nobunaga pour la lutte est de notoriété publique. Il patronne nombre d'importants tournois de sumo entre 1570 et 1580 pour démontrer l'étendue de sa richesse et de sa puissance. A une occasion, il va encore plus loin, ordonnant une démonstration de sumo dans l'enceinte du palais impérial à Kyoto. La première mention d'un tournoi sous le mécénat de Nobunaga indique qu'il avait assisté à des combats de sumo alors qu'il se reposait au temple Joraku-ji dans la province d'Omi en 1570. Selon le *Nobunaga koki* (Chroniques de Nobunaga) : « Nobunaga décide alors de rester là quelques temps, et en guise de détente, il ordonne à des lutteurs de sumo de tout le pays de venir se produire. Tous sont des experts, et chacun prend part au tournoi, espérant en retirer de la gloire. Ils montrent de toute leur puissance des techniques telles que le *kamo no irikubi* [le cou courbé de l'oie], le *mizuguruma* [la roue de l'eau], le *sori* [flexion], et *nage* [projection]. Chaque technique est brillamment exécutée, et Nobunaga est fasciné et s'enthousiasme lui-même énormément ». Nobunaga organisera de grands tournois de sumo dans son château d'Azuchi à deux reprises en 1578 et une fois en 1580. On rapporte que lors d'un des deux tournois de 1578, plus de 1500 lutteurs sont convoqués pour y participer.



l'assemblée de droite, tandis que Hideyoshi est le personnage plus petit que l'on voit en haut à gauche.

Hideyoshi, connu pour son comportement parfois excentrique, appelle un jour les deux plus grands lutteurs de l'époque, Irie Okuranosuke et Toku Inosuke, à un combat de sumo.

Les deux lutteurs sont penchés l'un vers l'autre, se regardant sans faillir, « semblables aux sculptures des deux rois gardiens de Bouddha ». Hideyoshi arrêtera le combat avant qu'un vainqueur ait pu en être déterminé, simplement heureux d'avoir pu assister à une démonstration de leur puissance. On dit que les autres daimyo dans l'assistance seront profondément impressionnés par le geste de leur seigneur.

Hideyoshi confie la régence à son neveu Hidetsugu en 1591, même s'il tient encore fermement les rênes du pouvoir de sa position de conseiller. Hidetsugu est célèbre pour conserver dans sa suite plus d'une centaine de lutteurs. A une occasion, il convoque des lutteurs des régions limitrophes de Kyoto pour un tournoi nocturne improvisé où, sous la lumière de centaines de candélabres, lui et ses seigneurs féodaux constituent le public. Les lutteurs du régent sont assis du côté est du théâtre improvisé, en face de 300 lutteurs invités.

Un spectacle

La stratégie militaire change de manière drastique au cours de la dernière partie du XVI^{ème} siècle. Les marchands portugais atteignent le Japon en 1543 et apportent avec eux les avancées de la technologie militaire occidentale, et dans les années 1570, des corps de fusiliers sont déployés dans les batailles au Japon. Le nouveau style de guerre de masse contribue à un rapide déclin du combat d'homme à homme entre guerriers.

Pour contrer l'arrivée des nouveaux canons et fusils, les riches seigneurs féodaux construisent d'énormes châteaux. De grandes armées permanentes se rassemblent au pied de ces forteresses, et les villes se développent pour pouvoir subvenir à leurs besoins. Alors que Kyoto était précédemment l'unique métropole et centre culturel du pays tout entier, les villes-forteresses, Edo, Himeji, Fushimi, Sendai, Nagoya et d'autres villes sous contrôle des daimyo commencent à émerger comme grands centres urbains dès la fin du XVI^{ème} siècle.

Alors que s'étend au début du XVI^{ème} siècle le chômage des fantassins qui errent dans tout le pays en testant leur valeur, la fin de ce siècle voit un nombre toujours plus important de guerriers-lutteurs être forcés de trouver leur subsistance en voyageant de province en province, défiant en combat les champions locaux. Avec les tournois patronnés par Oda Nobunaga et Toyotomi Hidetsugu qui stimulent l'apparition d'un sumo comme spectacle populaire dans les villes-forteresses émergentes, de grands lutteurs – anciens guerriers ou non – se produisent non seulement devant les seigneurs provinciaux, mais également lors des festivités des sanctuaires dans les centres urbains. Les combats qui se déroulent dans les murs des sanctuaires et temples devant des publics de guerriers et de paysans sont bientôt connus sous le nom de *kanjin sumo*, ou combats de sumo de charité.

Kanjin, terme d'origine bouddhiste, fait en général référence à certains types de campagnes de levée de fonds pour les institutions religieuses. Les donations sont censées participer au développement du mérite spirituel personnel. Quand il est nécessaire de trouver des fonds pour la construction ou la réparation des bâtiments des sanctuaires, de ponts ou de routes, il est d'usage d'avoir une forme de spectacle donnée à cette occasion. Les droits d'entrée sont rassemblés puis donnés pour faire avancer la cause en question. Le terme *kanjin* est donné à de tels spectacles, qui incluent le *kanjin sarugaku* (l'ancêtre du théâtre No), le *kanjin dengaku* (la danse rituelle shinto) et le *kanjin-zumo*. Le sumo rituel, tout comme les formes de danse rituelle *dengaku*, a toujours été effectué dans les sanctuaires, et il est donc naturel que de tels

spectacles soient donnés en ces lieux pour rassembler des fonds. D'ici au milieu de la période Muromachi, les spectacles de sumo de charité sont si bien enracinés que le shogunat tente de lever une taxe spéciale, connue sous le nom de *sumai sen*, sur ces combats.



Sumo de charité au sanctuaire Kanto de Kyoto. L'arène est occultée par des tentures, tandis que le son du tambour joué depuis l'estrade de bambou est employé pour appeler les spectateurs.

Dans les premiers temps du sumo de donations, des groupes de lutteurs, appelés les *kanjin-gata* (côté du kanjin) ou *moto kata* (côté originel), sont organisés par des temples ou sanctuaires avec des volontaires faisant partie de l'assistance. Cette façon de procéder est connue comme le *tobi iri*, ou entrée volante. L'aire de combat est délimitée par un cercle formé par les lutteurs et des spectateurs assis au sol ; les challengers se lèvent de tout le tour pour venir lutter avec un champion se trouvant au centre. Bien souvent, un lutteur affronte toute une succession de lutteurs jusqu'à ce qu'il soit lui-même remplacé par un nouveau champion. Un lutteur gagne alors son combat en mettant son adversaire à terre ou en le poussant dans le public.

Les anecdotes amusantes du début du XVI^{ème} siècle incluent du sumo de charité, puisque celui-ci se développe pour procurer des spectacles à grande échelle d'ici à la fin du siècle. Le *Kiyushoran* (Brèves sur les Spectacles, compilé en 1818), raconte :

Peu après la construction par Hideyoshi du château de Fushimi à Kyoto en 1594, des lutteurs de sumo réputés font leur arrivée des provinces pour participer à du sumo de charité à Uchi no Nanahonmatsu. Parmi ces lutteurs, on retrouve Tateishi, Fushiishi, Araime, Soriashi, Korukume, Oikaze et d'autres – en tout quelque trente lutteurs. Les lutteurs invités viennent non seulement des cinq provinces locales entourant Kyoto mais aussi de régions éloignées. Comme on pouvait s'y attendre de la part des organisateurs du sumo,

les lutteurs de côté kanjin remportent tous leurs combats. On entend certains lutteurs invités murmurer « c'est une honte, mais qui peut rivaliser avec eux ? », alors qu'ils discutent entre eux des chances de chacun.

Au dernier jour du tournoi de sumo, le lutteur Tateishi, champion de l'équipe hôte, s'avance pour lutter. L'arbitre en appelle alors à l'assemblée : « Est-ce que ce spectacle est à ce point dépourvu de talents ? Si quelqu'un est volontaire, qu'il s'avance et donne son nom ». Mais personne ne bouge.

A cet instant, venant du coin proche de l'entrée, une voix s'élève : « Attendez, il y a quelqu'un ici qui se porte volontaire ». L'arbitre répond : « Qu'il en soit ainsi, avancez-vous immédiatement ». Alors que les spectateurs se demandent qui peut bien être cet homme héroïque, c'est une jeune nonne d'une vingtaine d'années qui s'avance.

« Quelle personne extraordinaire ! » s'exclame l'arbitre. La femme répond : « Je suis là. Je viens de la région de Kumano et regarde ces jeunes lutteurs depuis quelques temps ». Tateishi, le lutteur, éclate de rire. « Tu es bien faiblarde ! Tiens, je pourrais en affronter dix ou vingt comme toi, sans problèmes. Comment peux-tu oser si effrontément essayer de lutter contre moi ? ». La nonne insiste toutefois pour lutter face au champion Tateishi, et avec personne d'autre.

Les nobles comme les spectateurs ordinaires commencent à trouver l'incident particulièrement intéressant, et tous enjoignent Tateishi de lutter face à elle. La nonne enlève alors sa robe, révélant une paire de pantalons dans le style de Nagasaki. L'arbitre donne le coup d'envoi du combat, et Tateishi se lève, étend largement ses bras et se campe fermement. La nonne s'avance doucement et commence à le repousser en arrière. Le public est ravi, et commence à applaudir. Tateishi est mortifié. Il se ramasse alors et commence à lutter pour de bon, se saisissant du bras gauche de la femme. Celle-ci attrape alors sa cuisse par-dessous et le projète adroitement au sol.

Les spectateurs éclatent alors d'un rire incontrôlable. Trois autres lutteurs défieront la nonne, qui les vaincra tous tour à tour, employant des techniques si vives que personne ne sera capable de dire ce qu'elle fait.

Plus tard, à une autre compétition de charité, la même nonne participe à nouveau. Elle apparaît également à Daigo et à Osaka et, à quelque endroit que ce soit où de grands combats se produisent, elle y participe. Les spectateurs venus de partout la considèrent comme extraordinaire et la craignent, et la rumeur veut qu'elle soit un phénomène de son époque.

Hideyoshi meurt en 1598, ne laissant qu'un enfant comme héritier de la lignée des Toyotomi, puisque Hidetsugu est déjà mort. Le plus puissant des adversaires pour le contrôle du pays est alors Tokugawa Ieyasu. En 1600, Ieyasu anéantit une coalition de seigneurs féodaux de l'ouest du pays qui ont résisté à son autorité, et trois ans plus tard il prend le titre de shogun, établissant une lignée de dirigeants qui continueront à gouverner le pays jusqu'en 1868.

C'est le développement typique du sumo de charité durant les deux siècles et demi de paix sous la férule des shogun Tokugawa qui va donner au sumo son aspect si reconnaissable qui fait son identité d'aujourd'hui.

Les debuts du sumo professionnel

Les débuts de la période Edo

En 1615, Ieyasu, qui s'est vu conférer l'ancien titre de shogun par la cour de Kyoto en 1603, rase la citadelle d'Osaka et détruit la dernière poche de résistance à son pouvoir. La même année, il reconstruit le palais de Kyoto pour démontrer son soutien à l'empereur, dont son pouvoir dépend en théorie, mais qu'il domine en fait aussi nettement que ses vassaux féodaux. Il établit un système de strict contrôle sur les daimyo et leurs domaines privés, basé sur des rétrocessions stratégiques aux familles alliées des Tokugawa et aux vassaux de tout le pays. Mais la principale idée derrière les actions sociales et politiques de Tokugawa est la stabilité, au travers de l'institutionnalisation et de la préservation du statu quo. Ieyasu édite de sévères lois pour régenter la vie des classes guerrières. Toyotomi Hideyoshi avait décrété un gel des statuts sociaux en 1590, interdisant toute mobilité entre les classes et bannissant le port d'arme par les paysans. Ieyasu proroge les prescriptions d'Hideyoshi sur la mobilité sociale comme sur la séparation des classes. Conséquence de tout cela, les samurai sont alors considérés comme étant d'un statut bien plus élevé que celui des citoyens, et les contacts entre des membres des deux classes sont sévèrement réglementés.

A la fin du XVI^{ème} siècle, Hideyoshi avait mis en place un système d'otages, imposant aux femmes et enfants des daimyo de résider de façon permanente dans sa capitale de manière à assurer la fidélité indéfectible des seigneurs provinciaux ; en 1635 Ieyasu rend ce système obligatoire. Des otages sont envoyés dans la nouvelle capitale d'Edo, où une vaste citadelle est achevée en 1606. En outre, la plupart des daimyo sont tenus de passer une année sur deux en résidence dans la nouvelle capitale militaire. Les seigneurs y font bâtir de vastes résidences et transfèrent de façon définitive une bonne partie de leurs vassaux à Edo, où toute une plèbe de marchands et de serviteurs se crée immédiatement pour se mettre à leur service. A la fin du XVIII^{ème} siècle, Edo, qui n'était qu'un village deux siècles plus tôt, est devenu une métropole d'une population avoisinant le million d'habitants.

En parallèle à la paix et la stabilité ininterrompue du pays, et à la procession constante des daimyo sur les grand-routes du pays, on assiste à un développement de l'activité commerciale du pays. Bien qu'Edo elle-même reste grandement dominée par sa population de guerriers durant plus d'un siècle après l'établissement du règne des Tokugawa, dans les centres urbains de l'ouest du pays, à Osaka et Kyoto, une nouvelle culture marchande fait son apparition au milieu du XVI^{ème} siècle. Des quartiers des plaisirs s'épanouissent dans ces cités à la croissance rapide, avec leurs théâtres, restaurants, établissements de bains et maisons closes, symboles d'une culture qui pour la première fois dans l'histoire du Japon n'est pas basée sur les goûts esthétiques de la société d'élite des nobles et des guerriers, mais plutôt comme une participation de la masse au monde des plaisirs. Des efforts répétés sont engagés par les autorités pour restreindre l'activité des quartiers chauds, essentiellement en raison des heurts inévitables qui se produisent entre les samurai et la classe des marchands, mais cette culture urbaine poursuit son développement. A la fin du XVIII^{ème} siècle, le centre de cette nouvelle culture s'est déplacé d'Osaka vers Edo, qui devient alors non seulement le centre politique mais aussi la capitale culturelle du pays.

Les premières années du pouvoir des Tokugawa sont marquées par le nombre important de samurai ayant perdu leurs seigneurs, morts ou destitués, durant le chaos politique des années précédentes. Ces *ronin*, ou samurai sans maîtres, se voient interdire de par la loi de rejoindre

les rangs des classes inférieures, mais en raison de la paix durable il leur est difficile de se trouver de nouveaux maîtres parmi les seigneurs daimyo ou les **hatamoto (petits seigneurs)**. Le sumo demeure l'une des rares possibilités légales d'activité de cette période. Les daimyo continue de recruter des lutteurs samurai pour faire partie de leurs geisha-gumi, leurs hommes spécialisés dans les arts martiaux, et les élèvent au rang de vassaux, avec les appointements afférents. Au cours des premières années de la période Edo, les seigneurs alliés des Tokugawa de Kishu, les Maeda de Saga, les Ikeda de Tottori, les Matsudaira de Fukui, les Sakai d'Himeij, et les Hosokawa de Kumamoto sont parmi les daimyo qui abritent une importante suite de lutteurs faisant partie de leurs guerriers.



Détail d'un rouleau dépeignant le Tsuji-zumo no zu (sumo de rue), des sumotori itinérants montrant leurs talents. Fin XVI^{ème} siècle

A l'autre extrémité de l'échelle, des guerriers sans emploi pratiquent bien souvent un informel *tsuji-zumo*, ou combat de lutte des rues, dans les quartiers chauds des villes de garnisons, se battant pour des pièces jetées par des spectateurs. Des ronin sumotori semi-professionnels finissent également par se rassembler en groupes de lutteurs et organisent des tournois de sumo de charité dans les sanctuaires et les temples, en province comme dans les centres urbains en plein développement.

L'allusion la plus ancienne au sumo de charité à Edo est une brève mention dans un ouvrage datant de 1643 et intitulé *Azuma monogatari* (Histoires des Provinces Orientales). Dans une description du quartier Nihombashi d'Edo, l'auteur mentionne : « Me promenant à travers Temmamachi et arrivant sur Inugimachi, j'entends par hasard des ballades chantées et le son des samisen, des flûtes, biwa, koto et de tambours grands et petits. Quand je m'enquiers de ce qui se passe, mes voisins me répondent que ce sont des spectacles de théâtre kabuki du grand Murayama Sakan de Satsuma, du théâtre de marionnettes et du sumo de charité. On peut également assister à bien d'autres spectacles... ». A cette époque le sumo de charité est commun dans le quartier homosexuel, où il existe comme spectacle aux côtés du théâtre. On peut imaginer que durant les trente dernières années, quand les temples et sanctuaires ont été érigés en masse dans la toute nouvelle capitale, le sumo de charité s'est alors développé dans les quartiers des plaisirs pour dégager des fonds.

L'Edo du début du XVII^{ème} siècle est une ville sans pitié. Les samurai de la suite des seigneurs, les ronin sans emploi, et les bandits de la classe paysanne se pavanent côte à côte dans les rues de la cité. Il est par conséquent inévitable que le sumo à Edo finisse par engendrer querelles et disputes sanglantes. A l'inverse de Kyoto, où des compétitions de sumo

de charité bien encadrées sur les domaines des temples sont déjà une tradition bien établie, les compétitions de sumo à Edo sont très violentes. Le plus alarmant pour les autorités sont les combats de rue improvisés qui se déroulent dans les quartiers chauds. Des guerriers désœuvrés et des citadins brutaux se heurtent violemment dans ces combats de rue pour de petites sommes d'argent jetées par les spectateurs qui se rassemblent autour de ces combats improvisés. Les échauffourées entre de violents samurai sans maîtres et des roturiers sont incessants ; Il n'est pas rare qu'elles se finissent par des luttes à l'arme blanche et par la mort prématurée d'un combattant ou d'un spectateur.

Le désordre public qui découle des spectacles de lutte devient suffisamment sérieux pour contraindre les autorités d'Edo à prendre des mesures. En 1648, le magistrat de la ville promulgue les interdits suivants, qui sont placardés sur des panneaux de bois à tous les coins de rue à travers la ville :

- Le sumo de rue est interdit.
- Le sumo de charité ne sera plus organisé
- Les lutteurs qui sont invités à se produire dans les résidences de leurs supérieurs ne revêtiront plus des pagnes de soie, mais uniquement de coton.

Toutefois, même dans les mois suivant ces interdits du sumo en public, les autorités d'Edo autorisent finalement un spectacle de six jours de sumo de charité pour les cérémonies officielles d'ouverture du temple de Sanjusangendo dans le quartier d'Asakusa, dans la partie orientale de la ville. Après un long débat sur la validité de la pétition présentée par les autorités du temple, les magistrats de la ville édictent une autorisation pour l'événement, à la condition que les donations soient faites pour le spectacle lui-même et qu'il n'y ait pas de participation de membres de l'assistance.

Trois ans plus tard, la découverte d'une conspiration avortée d'un groupe de samurai sans maîtres, qui visaient le renversement du gouvernement des Tokugawa, entraîne la proclamation d'un certain nombre d'édits à Edo. L'un des interdits bannit l'usage de *shikona*, ou noms de lutteurs. L'interdit n'est pas au départ dirigé contre les lutteurs ou autres pratiquants des arts martiaux, dont la plupart ont adopté par tradition des noms professionnels depuis les premiers temps de l'époque Muromachi, mais vise les « chevaliers-errants » et vagabonds de la ville, qui ont tendance à adopter des noms fantasques. En outre, les lois concernant les activités des quartiers chauds sont durcies, et il est procédé à un examen attentif de tous les samurai sans maîtres de la capitale. Des ordres officiels à l'attention des daimyo conseillent des mesures économiques drastiques, et des extravagances telles que des représentations privées de kabuki ou de sumo sont vertement critiquées. En raison de la censure des autorités Tokugawa, l'usage du recrutement de lutteurs pour faire partie de la suite des daimyo cesse presque immédiatement et totalement pour les trente années qui suivent.

Les quartiers chauds d'Edo continuent à attirer des foules de vagabonds et de samurai sans activité et, en dépit de l'interdiction totale des combats de sumo rétribués, des matches illégaux dans les rues ou les enceintes de sanctuaires permettent encore aux samurai de vivoter de leur profession de lutteur. Une fois de plus, en raison du nombre croissant d'incidents sanglants qui accompagnent les violations de la loi sur le sumo, des édits sont promulgués en 1661 pour interdire les combats de lutte. Ces édits, alors qu'ils autorisent les spectacles de théâtre No, Kabuki et Bunraku dans certaines zones de la capitale, interdisent totalement tous les types de sumo dans l'enceinte de la ville.

La reconnaissance officielle.

Durant plus de vingt années le sumo est en pleine stagnation, alors même que les autres formes de spectacle de la période Edo s'épanouissent et gagnent du terrain dans les principales cités. Des illustrations parcellaires et des preuves documentées, tout comme des édits périodiques concernant le sumo, attestent toutefois de l'existence continue de combats illégaux. Pour se défendre, les lutteurs professionnels et les samurai sans maîtres commencent à s'unir en coalitions informelles pour solliciter des autorités l'autorisation de pratiquer leur lutte. Finalement, en 1684, le samurai sans maître Ikazuchi Gondaiyu reçoit la permission du responsable des sanctuaires d'Edo de tenir un tournoi de sumo de charité de huit jours, dans l'enceinte du sanctuaire de Fukagawa, dans la partie orientale de la ville. Après nombre d'échecs, Gondaiyu inclut dans sa requête finale – et acceptée – au magistrat, des innovations détaillées censées pallier les désagréments que présentaient les précédents tournois de sumo. L'une d'elles est la définition d'un périmètre de lutte délimité par des balles terre.

Jusqu'à la seconde partie du XVII^{ème} siècle il n'existait pas d'aire fixe pour les combats. Au lieu de cela, les lutteurs et spectateurs formaient un cercle (*hito kataya*) autour de l'aire de combat. Les plus anciennes illustrations d'une aire définie proviennent d'une peinture des années 1660 ou du début des années 1670, représentant un combat de sumo dans le quartier Shijo-gawara de Kyoto, dans laquelle quatre piliers sont montés et une corde passée entre eux, délimitant l'aire de combat.



Première illustration connue d'un dohyo constitué de balles de riz reposant sur le sol. Dessin qui proviendrait du temple Kofuku-ji de Nara.

Le cercle (*dohyo*) lui-même date de la fin des années 1660. la première illustration d'un dohyo apparaît dans un dessin de l'Ecole de Tosa effectué entre 1673 et 1681 ; le terme « dohyo » est employé pour désigner la *sumoba* (la zone dans laquelle la lutte est pratiquée) dès la fin du XVII^{ème} siècle. Etant donné que c'est de l'argile – *tsuchi* ou *do* – qui, tassée et enserrée dans des bottes de paille de riz – *tawara* ou *hyo* – est placée sur le sol pour délimiter l'aire de combat, la zone elle-même est bientôt appelée dohyo, ou « argile et ballots de paille ». Au début les ballots, chacun d'eux contenant environ cent kilos de terre, sont placés tels quels sur le sol pour délimiter un carré ou une aire circulaire, et un lutteur poussé par son adversaire trébuche sur eux et tombe à la renverse. Sur les côtés est et ouest du dohyo, un ballot est souvent enlevé pour faciliter l'entrée et la sortie et permettre aux eaux de pluie de s'écouler. Les dohyo de forme carrée agrémentés de quatre piliers dans les coins sont populaires fin XVII^{ème} siècle à Edo, Osaka et Kyoto. Dans la région de Nambu, district d'Oshu, des toits

carrés sont posés sur les piliers, et au milieu du XVIII^{ème} siècle, le dohyo avec toit est en usage dans la plupart des centres urbains. Les ballots de paille voient leur taille réduite progressivement et leur taille est standardisée, et dans les années 1720 on commence à les enterrer à moitié dans le sol.



Détail d'une illustration montrant un dohyo carré de style Nambu, sans toit. Fin XVII^{ème}.

La requête de Gondaiyu comprend également la définition de prises et projections spécifiques employées dans les tournois. depuis le milieu de la période Muromachi, les techniques de sumo sont en général connues sous le terme de *shijuhatte*, i.e. les quarante-huit mains : le terme ne se réfère en fait pas à un nombre spécifique mais est plutôt un euphémisme pour « beaucoup ». Toutefois, alors que le nombre des techniques connues du sumo s'était enflé des quelques cent couramment employées au cours de la période Muromachi à plus de 250 à la fin du XVII^{ème} siècle, les *kimarite* – ou mains définies – officiels sont arbitrairement fixés à 48 dans les années 1680. Les techniques héritées du passé sont regroupées en quatre catégories fondamentales : les *nage*, ou projection ; les *kake*, ou croche-pieds ; les *sori*, ou flexions ; les *hineri*, ou bascules. Pour chacune d'entre elles, douze des prises les plus communément employées sont retenues, pour arriver à un total de 48. Plus tard, d'autres groupes – écrasement, esquives, prises spéciales – sont inventés pour rassembler les techniques restantes.

Les édits interdisant le sumo de rue continuent à être régulièrement promulgués durant tout le XVIII^{ème} siècle, mais désormais le sumo de charité officiel est exclu de l'interdit. Les organisateurs (*kanjin moto*) des tournois de charité sont contraints d'obtenir les documents d'autorisation adéquats de la part du responsable des sanctuaires, et des officiels représentant ce magistrat assistent aux tournois pour superviser les combats. Des placards portant la mention *gomen o komuru* (permission accordée) qui montrent que le tournoi a reçu un aval officiel, sont montés à l'entrée des aires de combat. Afin de recevoir les soutiens nécessaires, Gondaiyu se mue en organisateur de tournois de charité, et devient l'intermédiaire entre les groupes de lutteurs et les autorités : la permission accordée à Gondaiyu en 1684 contient le titre de *toshiyori* (ancien), que les organisateurs de tournois finiront par adopter. *Toshiyori* est un terme qui est en usage au cours de la période Edo pour désigner les hommes d'état dans les gouvernements de province ou de la capitale, aussi bien qu'aux leaders de petits groupes de citoyens. Les *toshiyori* du sumo qui font leur apparition encadrent des groupes de lutteurs professionnels, organisent et dirigent les tournois et sont responsables de leur bon déroulement.

Il est clair que la systématisation du sumo d'Edo est déjà en route quand Gondaiyu et ses quatorze lutteurs se produisent au sanctuaire de Fukagawa Hachiman. Bien qu'un système

d'autorisations officielles soit établi dans la ville en 1684, entre cette année et 1757 les seuls documents restant relatifs au sumo à Edo sont trois programmes sur bois datés de 1724, 1729 et 1750.

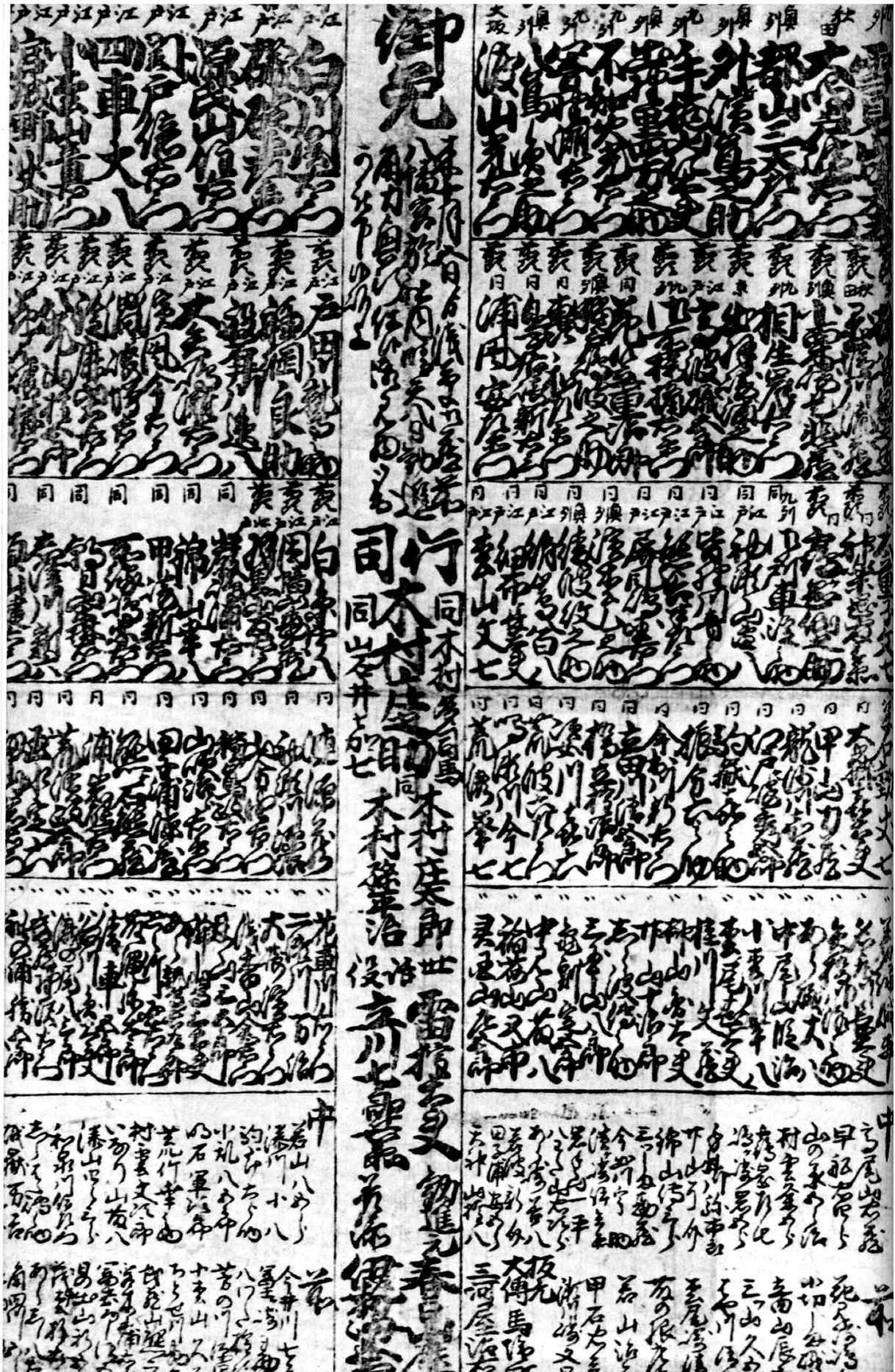
C'est toutefois à Osaka et Kyoto, et non à Edo, que le popularisation du sumo de charité commence à porter ses fruits. Le centre de la culture des plaisirs demeure dans les cités marchandes de l'ouest jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle, et le sumo n'y fait pas exception. Les archives de grands tournois à Kyoto à la fin du XVI^{ème} siècle attestent de son développement précoce dans cette cité. Vers la fin de l'ère de Genroku (1688-1704), une période d'abondance et de décadence qui voit le premier développement majeur de la culture urbaine, des tournois sont organisés régulièrement à la fois à Kyoto et Osaka. La hiérarchie des rangs d'*ozeki*, *sekiwake* et *komusubi* est établie, et le *banzuke* (programme) listant les noms et rangs des lutteurs est conçu.



Estampe de la fin de période Edo. On reconnaît toutes les étapes classiques du tournoi.

Au cours de la période Muromachi, les lutteurs les mieux classés étaient connus sous le nom de *seki*, ou barrières ; le terme *sekimori* (défenseur de la barrière) était courant depuis le X^{ème} siècle et était souvent employé pour désigner un homme d'une grande force. Arrivé au XVII^{ème} siècle, si un lutteur se défait de tous ses adversaires, cet exploit est connu comme *seki o toru*, ou enlever la barrière, et par conséquent *sekitori* désigne bientôt un lutteur champion. A la fin des années 1660, le lutteur le plus haut classé est connu comme l'*ozeki* (grand seki), et son suivant immédiat comme le *sekiwake* (servant du seki). Le combat final d'un tournoi est connu depuis la période Heian comme le *musubi*, ou combat de conclusion, et l'on pense qu'étant donné que les lutteurs classés troisièmes participent souvent à ce combat, on les appelle *komusubi*, ou petit musubi, lorsqu'ils parviennent à ce rang.

Le plus vieil exemple d'un programme remonte à un tournoi de charité de sept jours tenu au sanctuaire d'Okazaki Tenno à Kyoto en 1699. Deux placards de bois furent affichés sur les lieux du tournoi, l'un listant les noms des arbitres et lutteurs du côté est, l'autre ceux du côté ouest. A l'origine ces tableaux sont dénommés *mokuroku*, mais à partir du tout début du XVIII^{ème} siècle le terme *banzuke* se généralise pour désigner les listes de rangs affichés pour



Le premier banzuke de style vertical, imprimé sur bois en 1757

les tournois et aux carrefours des quartiers chauds pour faire de la publicité sur ces événements et attirer les spectateurs. En 1717 des programmes commencent à être imprimés à l'aide de blocs de bois pressés sur du papier de riz : deux feuilles distinctes sont publiées, une pour chaque équipe. Ce programme de deux pages, se lisant horizontalement de la droite vers la gauche, seront en usage à Osaka et Kyoto jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

L'enthousiasme des seigneurs provinciaux à patronner des lutteurs avait été bridé pendant trois décennies par les interdits répétés envers le sumo, mais avec l'émergence du sumo professionnel durant l'ère Genroku, la pratique en est ravivée. Durant la deuxième partie de l'ère Edo, les seigneurs de Kishu, Izumo, Sanuki, Awa, Harima, Sendai, Tsugaru, Nambu, Shonai, Kumamoto, Satsuma et Tosa se taillent tous une réputation de recruteurs de lutteurs. Le terme *rikishi*, ou puissant samurai, commence à être employé pour désigner les lutteurs vers la fin du XVII^{ème} siècle, et *kakae rikishi* (rikishi affilié) définit un lutteur faisant partie comme vassal de la suite d'un seigneur. Des lutteurs affiliés sont élevés au statut de samurai et reçoivent l'autorisation de porter deux sabres, alors que les lutteurs qui ne sont pas sous la protection d'un daimyo ne peuvent en porter qu'une lorsqu'ils sont en voyage ou lors de cérémonies ; normalement ces hommes ne portent que deux courtes dagues. Beaucoup des daimyo engagent des hommes pour repérer des lutteurs potentiels au sein de leurs domaines et prendre en charge leur entraînement.

Tandis que les tournois de sumo de charité s'organisent avec une régularité toujours plus grande dans les quartiers homosexuels d'Horie à Osaka et dans le district Shijo-gawa de Kyoto, au cours des premières décennies du XVIII^{ème} siècle, des lutteurs entretenus par les daimyo provinciaux sont invités par les « anciens » du sumo de ces deux villes pour prendre part à des combats. La division entre équipes de l'ouest et de l'est n'est valable que pour un tournoi, et se base à peu près sur leur origine géographique. Une année, les lutteurs de Sendai et d'Osaka constituent l'équipe de l'est, les champions de l'ouest venant de Kyushu ; l'année suivante peut tout à fait voir les lutteurs d'Osaka et de Sanuki à l'est, et Nambu et Akita à l'ouest. Puisque l'ordre des lutteurs est changé chaque année, ceux-ci commencent à monter en groupes sur l'anneau afin d'être présentés aux foules avant le commencement des combats, et une cérémonie d'entrée (*dohyo iri*) se développe pour permettre aux spectateurs de se faire une idée des aptitudes de chacun des lutteurs. Les combattants frappent violemment le sol de la jambe – c'est la *shiko*, ou jambe puissante – et claquent leurs mains pour montrer la force de leurs bras. Pour les combats, les lutteurs revêtent des tabliers de cérémonie leur descendant jusqu'aux genoux, portant les armoiries familiales de leurs seigneurs, et souvent avec des franges et cordelettes de soie chamarrées autour de la taille, les daimyo rivalisant entre eux pour faire l'étalage de la richesse de leurs domaines au travers des *kesho mawashi* de leurs lutteurs, les tabliers de cérémonie (vers la fin du siècle, les lutteurs perdant parfois l'équilibre sur les longues franges de leurs tabliers, l'usage de ceux-ci sera limité à la cérémonie d'entrée). Les tournois commencent à se tenir régulièrement deux fois par an à partir des années 1740, et les champions les plus populaires reviennent année après année pour défendre leurs rangs. Bien souvent, toute l'assemblée des lutteurs voyage de Kyoto à Osaka pour y offrir la fin d'un tournoi. Ils font également le voyage d'Edo, et dans les quelques programmes de sumo de charité qui soient encore disponibles, on peut constater que les rangs les plus élevés sont dominés par des lutteurs d'Osaka.

Les débuts de l'organisation.

Le sumo à Edo ne sera pas organisé sur une grande échelle avant le milieu du XVIII^{ème} siècle. Les banzuke imprimés sont établis à Kyoto et Osaka dès 1717, mais il faut attendre quarante années de plus pour en trouver la trace à Edo. Quand ils y apparaissent, toutefois, ils sont

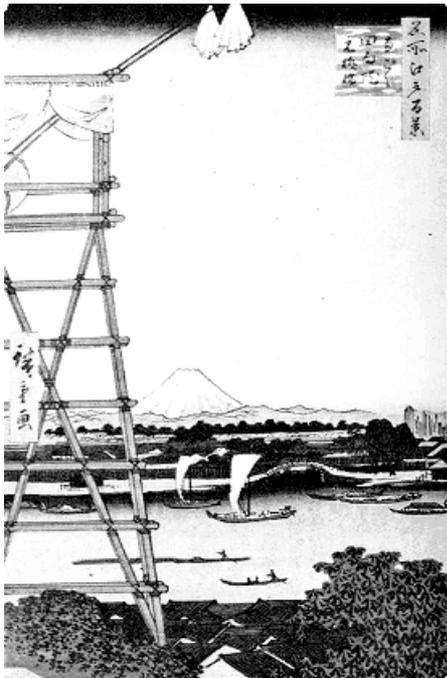
alors d'une forme radicalement différente de ceux en deux pages horizontales employés dans les deux cités de l'ouest. Le désir de se démarquer de l'influence du sumo d'Osaka pousse les Anciens du sumo d'Edo à créer un banzuke d'une page de format vertical pour un tournoi de huit jours tenu au sanctuaire d'Asakusa Kuramae Hachiman, en 1757. Le nouveau banzuke liste tous les noms des lutteurs sur une seule feuille, avec les lutteurs de l'est sur la droite et ceux de l'ouest sur la gauche de la feuille. Avantage évident de cette nouveauté, elle rend immédiatement visible les différences de statut des lutteurs. Le premier banzuke comporte sept lignes, mais en 1761 un format à cinq lignes est adopté. Pour faire rentrer tous les noms sur un format réduit, l'impression se fait progressivement plus petite à mesure que les rangs descendent sur la feuille. Un banzuke à six lignes est brièvement expérimenté en 1769, mais les Anciens reviennent au format initial au tournoi suivant, format qui est toujours en cours à ce jour. Les lutteurs listés sur la première ligne sont les *sanyaku*, les trois plus hauts rangs (*ozeki*, *sekiwake* et *komusubi*). Ceux parmi les *maegashira* ayant le statut le plus élevé (maegashira se rapportant généralement à tous les lutteurs situés en-dessous des plus hauts grades) sont connus collectivement sous l'appellation de *makuuchi*, un terme dont on dit qu'il trouve son origine dans la coutume d'avoir les lutteurs des rangs les plus élevés assis derrière un rideau (*maku*) près de l'aire de combat. Les lutteurs situés en dessous du rang de maegashira sont bientôt connus comme les *makushita* (en dessous du rideau), bien qu'ils tirent également cette appellation de leur position sur le banzuke. Ceux dont les noms se trouvent sur la deuxième ligne du programme deviennent les *nidanme* (deuxième ligne), ceux se trouvant sur la troisième ligne les *sandanme* (troisième ligne). En raison de la superstition qui frappe le mot *shi*, qui signifie à la fois quatre et mort, les lutteurs qui se trouvent sur la quatrième ligne du programme finissent par être connus sous le nom de *jonidan*, écrit à l'origine avec le caractère *jo*, qui signifie au-dessus, et se rapportant à la seconde ligne depuis le bas. La dernière ligne est connue comme celle des *jonokuchi*, ou entrée vers les *jo*. Les lutteurs de ce rang, ayant le statut le moins élevé de tous ceux inscrits sur le banzuke, voient leur patronyme écrit en caractères extrêmement fins.



Estampe sur le sumo donné à l'Eko-in de Ryogoku. Milieu de la période Edo

A partir de 1757 les tournois commencent à se tenir régulièrement aux troisième et dixième mois du calendrier lunaire. En 1761, le sumo à Edo prend le nom de *kanjin-ozumo*, ou grand sumo de charité. Les spectacles, connus comme les *basho* de printemps et d'hiver, se déroulent sur huit ou dix jours « clairs » - ces tournois en plein air ne peuvent s'achever avant que ce nombre de jours sans pluie se soit produit – dans des structures temporaires ouvertes

érigées sur le sol des temples ou sanctuaires : les sites de la fin de la période Edo seront souvent à même d'accueillir près de 3000 personnes. La zone de lutte est enclose par de hautes palissades de bois sur lesquelles sont disposées deux rangées de balcons que l'on atteint à l'aide d'échelles de bambou. De grandes portes d'entrée en bois sont érigées, et des *chaya*, ou maisons de thé, se construisent tout autour pour alimenter les foules. L'aire de combat se trouve pile au centre de la scène, une plate-forme carrée recouverte d'un toit de bois soutenu par quatre piliers. Autour d'elle, allant jusqu'aux balcons, des rangées de boxes de sièges délimités par des cordes de chanvre.



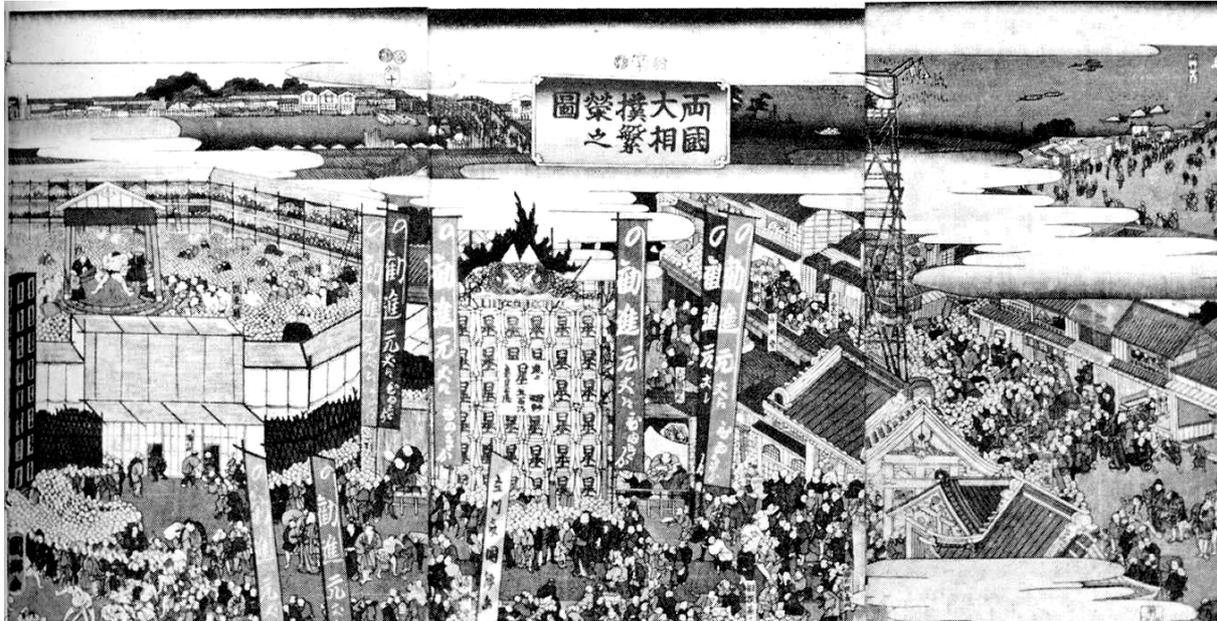
La tour et le tambour à l'Eko-in, tournée vers la rivière Sumida et le Mont Fuji. Estampe de Hiroshige, XIX^{ème} siècle.

Lors de la dernière partie de la période de Muromachi, les combats de lutte étaient effectués dans les sanctuaires, dans des zones fermées par des rideaux. Tout comme dans les premiers spectacles de kabuki ou de théâtre de marionnettes, un petit échafaudage (*yagura*) est érigé devant l'entrée. Un tambour est monté au sommet de l'échafaudage, surmonté d'étendards, et est joué pour annoncer le début des festivités du sanctuaire. Quand les terres du temple de l'Eko-in commencent à être employés pour donner des tournois de sumo à la fin du XVIII^{ème} siècle, l'échafaudage se voit déplacé de son emplacement initial près des portes d'entrée. A la place, un haut échafaudage d'environ seize mètres de haut est construit aux abords du pont voisin d'Higashi Ryogoku, d'où le son du tambour battu à l'aube chaque jour peut être entendu loin en aval de la rivière Sumida. Les échafaudages qui à l'origine étaient employés pour d'autres types de spectacles, sont durant le milieu de la période Edo interdits d'emploi par les autorités Tokugawa, à l'exception des tours d'observation des faucons du shogun, des tours de guet d'incendie et des tours d'annonce des combats de sumo.

Des groupes d'hommes sont également engagés pour parader dans les rues de la ville, porteurs d'énormes tambours d'annonce. Dès les premières lueurs de l'aube, ils arpentent les rues des quartiers de Shitamachi, Fukagawa, Shinagawa, Yamanote et Asakusa pour clamer les combats de la journée.

La plupart des tournois se déroulent dans les grands temples des quartiers peu peuplés de l'est d'Edo. Entre 1757 et 1780, la majorité des tournois de huit jours se tiennent au sanctuaire de Fukagawa Hachiman. Les tournois de dix jours se déroulent à partir de 1780, et entre cette

époque et le début du XX^{ème} siècle, la plupart seront organisés au temple d'Eko-in à Ryogoku. L'Eko-in a été construit après un incendie dévastateur qui a détruit près de la moitié de la ville et tué plus de 100000 personnes en 1657 ; le site du temple a été choisi pour servir de fosse commune aux cendres des victimes de ce désastre. Pour financer le temple, une partie de son domaine est mise de côté pour être louée comme site de spectacles. Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, la plupart des tournois s'y tiennent, et en 1833 le site est officiellement désigné comme *hombasho*, ou domicile des tournois du sumo d'Edo.



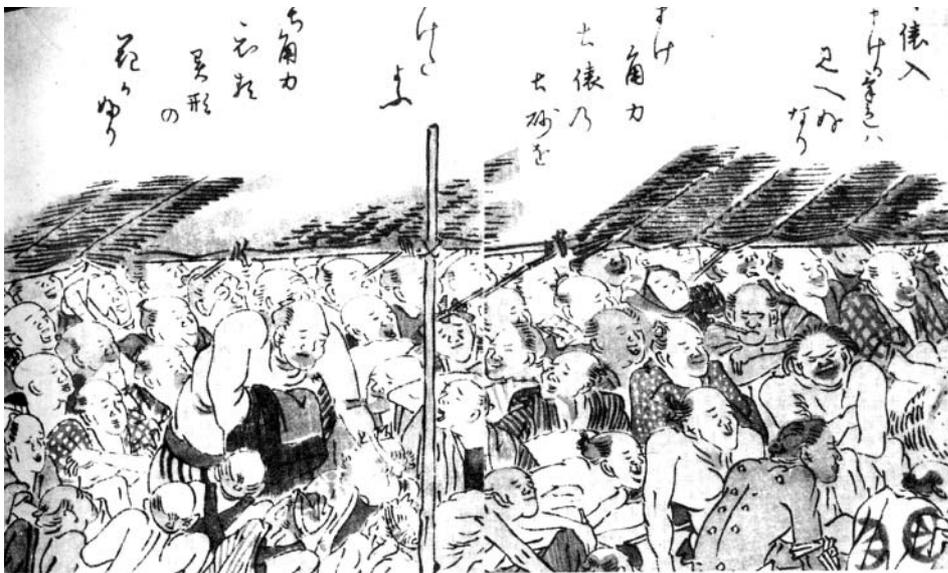
Le sumo dans l'enceinte de l'Eko-in vers 1850. Dans le coin supérieur droit on peut voir le pont de Ryogoku sur la Sumida, avec les maisons de thé à l'arrière plan et l'enceinte du sumo sur la gauche.

En 1684, les samurai sans maîtres qui officiaient comme organisateurs d'associations informelles de lutteurs à l'occasion des représentations de sumo de charité s'étaient vus conférer les titre d'Anciens (*toshiyori*) par le responsable des cultes d'Edo. Les Anciens (*totori* à Osaka et Kyoto) tiennent désormais le marché des tournois de charité, agissant en qualité d'intermédiaires avec les responsables gouvernementaux pour obtenir les autorisations pour le tournoi, structurer les lutteurs de la ville et négocier avec les seigneurs provinciaux l'apparition aux tournois des lutteurs de leurs suites. En 1719, une directive est promulguée par les autorités d'Edo, spécifiant que seuls les lutteurs et organisateurs « professionnels » peuvent prendre part aux tournois de charité. Alors que les premiers Anciens étaient bien souvent des samurai au chômage, après 1719 la quasi-totalité d'entre eux viennent des rangs des lutteurs s'étant retirés de la compétition. Dans les années 1720, il y a dix Anciens à Edo. Dans les années 1780, ils sont trente, nombre qui atteint 38 à la fin du siècle. Les Anciens détiennent leur titre jusqu'à leur mort ou leur retraite du monde du sumo. Les deux plus importants sont le responsable de l'organisation des tournois de charité et son adjoint. Des organismes similaires se développent à Osaka, Kyoto et Nagoya au cours du début du XVIII^{ème} siècle.

Les tâches des Anciens ne se limitent pas à l'organisation de tournois et aux contacts avec les organisations du sumo des autres villes, mais incluent l'entraînement des lutteurs novices. Bien des champions retirés deviennent Anciens et fondent leur *heya*, ou équipes de sumo, avec des disciples de leurs quartiers d'Edo. Il devient d'usage pour un Ancien de transmettre son nom professionnel à un lutteur prometteur, qui héritera alors à la fois de l'équipe et de la

position de son maître en tant qu'Ancien. Presque toutes les *sumo-beya* d'Edo sont fondées entre 1751 et 1781.

La montée de la suprématie de l'association de sumo d'Edo (*sumo kaisho*) sur les autres groupes d'Osaka, Kyoto ou de province, au milieu du XVIII^{ème} siècle, est l'un des principaux facteurs menant à la grande popularité du sumo d'Edo dans les années 1780. Au cours de cette période Edo devient la capitale culturelle du pays, et à mesure que le sumo se développe, le monde du sumo à Edo se régleme de plus en plus. Le strict monopole dont bénéficient les Anciens à Edo implique que tout lutteur venant du reste du pays est invariablement classé dans les derniers rangs quand des tournois d'ampleur sont organisés. Conséquence, les lutteurs qui font partie des suites des daimyo commencent à intégrer les heya des Anciens d'Edo, et même ceux qui étaient déjà des élèves de maîtres d'Osaka ou Kyoto émigrent vers Edo pour rejoindre la heya d'un maître local. Au début des années 1770, l'organisation du sumo de charité d'Edo domine complètement le sumo à travers le pays tout entier.



Lutteurs et spectateurs massés autour du dohyo durant un tournoi.

Des *gyoji* – ou arbitres – professionnels, qui fondent leurs propres heya et tiennent des positions d'Anciens, font leur apparition pour la première fois à la fin du XVII^{ème} siècle. Le terme *gyoji* (qui s'écrit à l'aide des caractères choses et fonctionnement) date de l'époque Heian, quand l'arbitrage était effectué par le *tachiawase*. Même à cette époque, toutefois, il existait une fonction dénommée *gyoji*, allouée à un courtisan du sixième rang, à qui l'on confiait la prise en charge de diverses charges relatives aux cérémonies du sumo de cour. Les tâches des premiers *gyoji* étaient effectuées par les *sumo bugyo*, ou magistrats du sumo, pour les combats effectués sous les premiers shogun Kamakura au tournant du XII^{ème} siècle. Ces hommes faisaient également fonction d'arbitres. Au début de la période Muromachi le terme *gyoji* est adopté par les samurai qui font fonction de juges temporaires pour les combats de lutte entre guerriers. En 1570 deux *gyoji* officiels, les guerriers Kise Taro Dayu et Kise Zoshun'an, sont désignés par Oda Nobunaga pour diriger ses grands tournois de sumo.

Quand le sumo est limité par les autorités d'Edo aux spectacles dans les enceintes de sanctuaires en 1684, les tournois de charité professionnels commencent à adopter les rituels de purification shinto qui étaient en usage dans les tournois de sumo d'action de grâce. Le dohyo commence à être considéré comme un champ de bataille sacré, et l'on accorde une très grande importance à la préparation spirituelle de l'arène et des lutteurs pour les combats. Le sel, qui était en usage dans les anciennes pratiques du sumo en tant que substance

purificatrice, est jeté sur le dohyo par les lutteurs, qui en avalent également une pincée, pour chasser les mauvais esprits. La cérémonie d'entrée sur le dohyo, dont les premières illustrations datent des débuts du XVIII^{ème} siècle, adopte les rituels shinto du claquement des mains pour attirer l'attention des divinités et du battement de pieds pour chasser les esprits malins ; dans le même temps, ces actes donnent l'occasion aux spectateurs de jauger de la puissance des lutteurs juste avant les combats.

A mesure que le sumo prend à son compte des éléments de la tradition shinto, les arbitres, en tant que contrôleurs des combats, assument le rôle de prêtres shinto de substitution. La licence officielle permettant d'assumer leurs fonctions prend de l'importance, et le droit de délivrer de tels permis finit par être contrôlé par les familles Gojo et Yoshida. Même avant la période Edo il était de tradition que les seigneurs provinciaux et les chefs militaires qui avaient dans leur suite des pratiquants d'arts martiaux désignent des responsables pour l'entraînement de ceux-ci. Le gros des responsables dans le sumo des premiers temps est alors issu de la famille noble des Gojo, de Kyoto, qui revendique descendre du légendaire Nomi no Sukune, et émerge durant la dernière partie de la période Muromachi. Les Gojo, une branche de la famille Sugawara, fondée à la fin de la période Kamakura, excellent dans la littérature, et l'origine de leurs liens avec le sumo est assez trouble. Comme mécènes nobles du monde du sumo, les Gojo deviennent un symbole de l'autorité, et ceux qui veulent devenir des officiels du sumo cherchent alors leur soutien pour gagner leur reconnaissance. Parmi ces aspirant au monde du sumo se trouve le fondateur de la famille Yoshida, qui deviendra la plus importante lignée héréditaire d'officiels du sumo.

Le nom de Yoshida Oikaze apparaît comme arbitre dans le plus ancien banzuke, en 1699 à Kyoto. Sous l'autorité des riches seigneurs Hosokawa de Kumamoto, Yoshida Oikaze accumule progressivement pouvoir et influence sur les autres lignées d'arbitres, et au début du XVIII^{ème} siècle les Yoshida dominent sans conteste le monde des arbitres. En 1726 l'arbitre Kimura Shonosuke recherche une reconnaissance officielle de la part des Yoshida pour ses fonctions, suivi en 1729 par Shikimori Godaiyu. Tous deux fondent alors des lignées héréditaires qui deviendront les références à Edo. Une liste d'arbitres entérinés comme disciples de la famille Yoshida autour de 1770 inclut Kimura et Shikimori à Edo, Iwai Sauma à Kyoto, Shakushi Ichigaku à Osaka, Hattori Shikiemon à Higo et Suminoe Shikikuro à Nagasaki. Seule la famille Nagase reste totalement indépendante des Yoshida, mais ils n'auront jamais aucune influence en dehors de leur fief d'Oshu.

Le rôle des arbitres commence à subir des mutations dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle. A mesure que les spectacles de sumo se rationalisent, le *shikiri*, la position adoptée par les lutteurs au début d'un combat, évolue, et les arbitres commencent à employer leur *gumbai uchiwa* (éventail de guerre) pour signaler le départ d'un combat. La robe traditionnelle des samurai est adoptée comme costume officiel des *gyoji*.

Les hérauts (*yobidashi*) ne sont pas clairement différenciés du rang des arbitres. Jusqu'environ les années 1750, les officiels qui annoncent les combats et provinces d'origine des lutteurs tandis qu'ils gravissent le dohyo sont appelés *mae gyoji*, ou premiers arbitres. Plus tard, les noms de *fure* ou *nanori*, tous deux signifiant annonceurs, sont communément employés pour désigner ces personnes. Ils sont également connus comme *tsubaki gyoji*, ou arbitres accroupis, parce qu'ils précèdent les lutteurs avant leur entrée sur le dohyo et s'accroupissent au centre pour annoncer les noms des combattants. Le terme de *yobidashi* (déclamer) n'apparaît qu'à la fin du siècle.

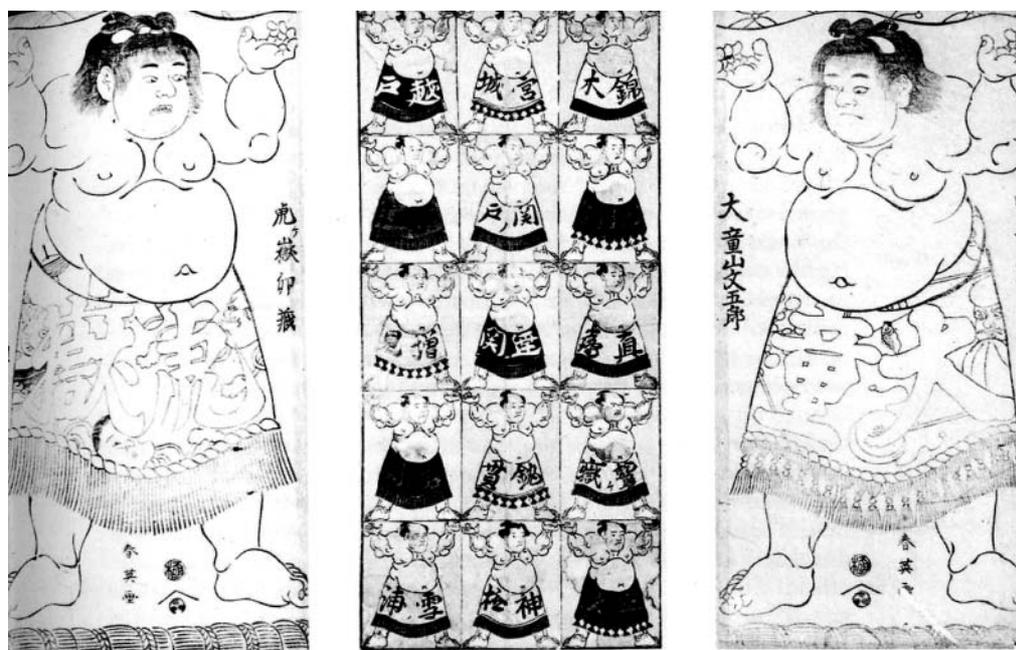
A l'origine, les tâches des arbitres incluent la décision concernant le combat, mais à mesure que le sumo gagne sa popularité et que l'importance du résultat devient croissante pour les divers daimyo qui soutiennent les lutteurs champions, les plaintes concernant le bien-fondé des décisions deviennent de plus en plus fréquentes. Dans de telles occasions, l'arbitre se réunit avec les Anciens, qui observent les combats depuis les places les plus proches du dohyo. A partir environ de 1780, quatre anciens commencent à s'asseoir sur la plate-forme elle-même, dos aux piliers. Connus formellement sous le terme de *naka aratame*, ou décideurs au milieu, les juges sont plus connus sous le vocable de *shihom-bashira*, ou les quatre piliers.

Les tournois bisannuels d'Edo gagnant en popularité, les samurai stationnés en permanence dans les résidences des daimyo commencent à représenter leurs seigneurs lors des combats de sumo de charité pour rendre compte des performances des lutteurs inféodés et repérer parmi les rangs inférieurs les champions potentiels. Les lutteurs prometteurs sont invités à se rendre dans la résidence d'un daimyo à Edo comme *odeiri rikishi*, ou lutteurs invités. Comme preuve de leur relation quelque peu nébuleuse avec les seigneurs, ils se voient remettre une chemise d'apparat aux armoiries de la famille du domaine et sont présentés lors des tournois comme des vassaux de leur seigneur, mais en dehors de cela, la relation est purement formelle. Si les résultats d'un lutteur sont suffisamment bons toutefois, il possède une chance de se voir attribuer le statut de samurai et un salaire de la part du daimyo. A la fin de la période Edo, un lutteur de haut rang soutenu par un daimyo peut recevoir une solde d'environ vingt *koku* – le *koku* représentant environ 180 kilos, soit la ration annuelle de riz d'une personne – tandis que les lutteurs situés en dessous des rangs *makuuchi* ne reçoivent que cinq *koku*. De généreuses indemnités de voyage sont allouées aux lutteurs durant leurs tournées en province, et des récompenses financières supplémentaires sont attribuées aux lutteurs qui participent aux tournois d'Edo.

Les lutteurs sans mécène dépendent très largement des salaires qu'ils obtiennent à chaque tournoi. Les revenus dégagés par les tournois d'Edo sont contrôlés par l'organisateur et son assistant. Tout profit restant après le paiement des dépenses et des salaires des Anciens et lutteurs reste entre les mains de ces deux personnes, qui versent de grosses sommes aux maîtres des *heya*, charge à ces derniers de redistribuer à leurs disciples. Les lutteurs sont aussi soutenus par les Anciens dans leur alimentation pendant la durée de chaque tournoi, et parfois des spectateurs lancent sur le dohyo de coûteuses broderies pour féliciter le vainqueur d'un combat.

Tous ceux des lutteurs qui participent aux tournois d'Edo rejoignent la *heya* d'un des Anciens d'Edo, mais ceux qui font partie de la suite d'un daimyo doivent être officiellement « empruntés » aux seigneurs provinciaux pour pouvoir apparaître sur le dohyo. Pour demeurer en bons termes avec les divers daimyo, les Anciens doivent déployer des trésors d'ingéniosité dans la rédaction des *banzuke*, car un seigneur insatisfait du classement de ses lutteurs ou du choix des adversaires peut tout simplement ôter à ses lutteurs la permission de combattre. Les samurai représentant les daimyo s'asseyent près du dohyo pour regarder les combats, et si le moindre doute subsiste sur le verdict rendu, le devoir de ces guerriers est de protester contre celle-ci. Quand la plainte est suffisamment justifiée – et le seigneur suffisamment puissant – des négociations entre le samurai et les Anciens peuvent se poursuivre longtemps après la fin du tournoi. De tels incidents se produisent de plus en plus fréquemment vers la fin de la période Edo. Pour éviter de futiles confrontations, bien des combats impliquant des lutteurs vassaux finissent par un verdict nul, ou par un ajournement de la décision.

Les années 1780 voient des famines et des épidémies de grande ampleur ravager les provinces, ainsi qu'une grande corruption et un déclin constant des finances du gouvernement central. Pour la classe marchande, toutefois, c'est une période de prospérité sans interruption. Les réfugiés qui fuient les désastres des campagnes affluent à Edo, où les femmes indigentes sont bien souvent contraintes d'entrer dans l'une des innombrables maisons closes qui s'ouvrent dans les quartiers chauds. A la même époque, la culture urbaine s'épanouit pleinement, et le kabuki connaît un renouveau majeur. Les valeurs de la classe marchande commencent à se retrouver dans la littérature et les arts, à mesure que sortent de plus en plus d'ouvrages traitant non sans humour de la vie quotidienne de la populace, alors que l'art des peintures sur bois *ukiyo-e* est perfectionnée par de grands artistes qui brossent les portraits des acteurs connus ou des courtisanes des quartiers homosexuels. Durant les dernières décennies du XVIII^{ème} siècle, les lutteurs champions rejoignent acteurs et prostituées dans la galerie des héros populaires de la classe marchande. Des incidents impliquant des lutteurs deviennent un incident grivois que l'on peut trouver tout à la fois dans la poésie comique et dans un certain type d'ouvrages largement diffusés, connus sous le nom de *kiyoboshi* – les couvertures jaunes. Des estampes dépeignant les faits et gestes des champions favoris d'Edo sont largement diffusées, et même les poupées sumo ou les jeux de cartes aux motifs sumo sont très populaires.



Cartes à jouer sumo. Environs de 1784.

Bien que les champions commencent à se succéder, les Anciens du sumo d'Edo cherchent également à attirer le « demi-monde » des citadins aux goûts quelque peu dégénérés en recrutant des géants ou des enfants surdéveloppés pour participer aux cérémonies d'entrée des tournois. Ces lutteurs se voient conférer le rang d'ozeki, bien qu'ils ne montrent qu'en de très rares occasions un quelconque talent de lutteur, et qu'ils ne participent quasiment à aucun combat. Connus sous le nom de *kamban ozeki* (ozeki d'affiche), ces attractions ne sont vues que lors d'un ou deux tournois et remplacés ensuite par d'autres lutteurs équivalents.

Codification.

L'histoire de la création du grade de yokozuna est complexe. Sous le dixième shogun, Ieharu, le gouvernement central avait été dominé par l'influence corruptrice de l'homme d'état Tanuma Okitsugu. Quand Ieharu décède en 1786, Okitsugu est évincé et remplacé par Matsudaira Sadanobu, un bureaucrate qui prend les rênes du gouvernement Tokugawa comme

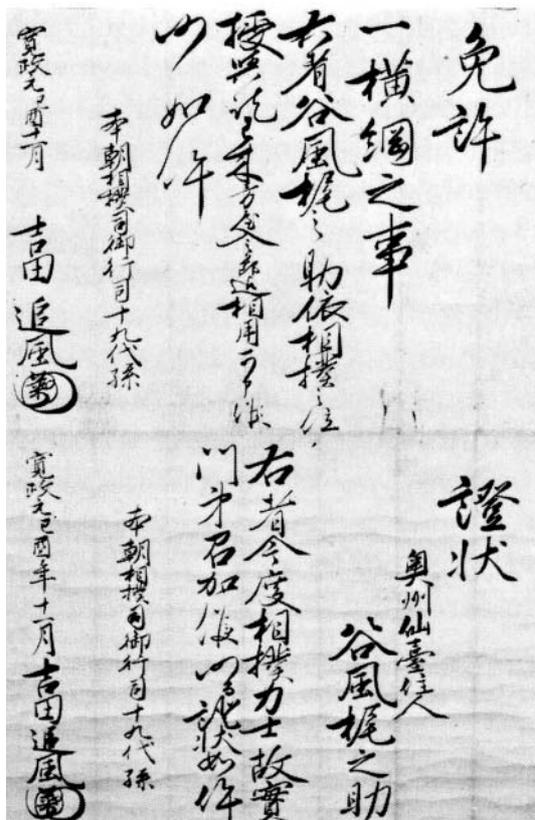
gardien du jeune shogun Ienari. Avant qu'Ienari n'ait l'âge de prendre en charge le gouvernement, Sadanobu établit un certain nombre de réformes pour tenter de mettre un frein au rapide déclin de la morale publique à Edo. Les nombreuses activités – y compris le sumo – des quartiers chauds sont attentivement surveillées. Pour prévenir un renouvellement grave des événements désastreux du milieu du XVI^{ème} siècle, les Anciens du sumo d'Edo entreprennent de rendre le sumo de charité plus respectable. En 1789, en réponse à des édits requérant des documents officiels pour la pratique de certaines activités et charges, Yoshida Oikaze, devenu un homme d'une très grande influence dans le sumo d'Edo, tente une manœuvre audacieuse en soumettant au responsable des sanctuaires d'Edo un certain nombre de documents authentifiant à la fois sa propre autorité sur le monde du sumo et l'historicité supposée de quelques-unes des traditions du sumo.

Dans l'arbre généalogique qu'il produit, Oikaze prétend descendre d'un guerrier du nom de Yoshida Ietsuru, de la province d'Echizen. La toute première famille d'arbitres, dit-il, était la ligne des Shiga no Seirin, désignés par l'empereur Shomu comme arbitres officiels de la cour Heian au début du VIII^{ème} siècle. Quand la lignée prend fin faute de descendance à la fin du XII^{ème} siècle, Ietsuru est choisi par l'empereur Gotoba pour officier en qualité d'arbitre pour le dernier des tournois-banquets. Son nom est changé en Oikaze, et il se voit attribuer un éventail de guerre pour diriger les combats. Cinq siècles plus tard, l'histoire des Oikaze se poursuit, quand le shogun Tsuneyoshi, en visite dans la province d'Higo à Kyushu, assiste à du sumo, dirigé par l'actuel Yoshida Oikaze. Le shogun est alors si impressionné par sa performance qu'il autorise l'un de ses propres vassaux à devenir un disciple de la famille Yoshida, et déclare que les licences des arbitres et lutteurs à partir de ce jour seront conférées par les seuls Yoshida.

Parmi les pratiques dont les Yoshida sont supposés assurer le contrôle, il se trouve entre autres un document sur l'origine du yokozuna, la corde de soie tressée portée autour de la taille par certains lutteurs durant la cérémonie d'avant combat. Selon Oikaze, il existait un grand lutteur du début du IX^{ème} siècle portant le nom de Hajikami, de la province d'Omi. Un jour, alors qu'il effectue des combats de sumo rituel au sanctuaire de Sumiyoshi, dans la province de Settsu, il surclasse tant ses adversaires que l'arbitre, Shiga no Seirin, s'empare de la large corde sacrée (*shimenawa*) qui se trouve devant le sanctuaire et l'enroule autour de la taille d'Hajikami, proclamant que si un seul lutteur est capable de placer sa main sur la corde, il sera déclaré vainqueur. Seirin affronte encore ses adversaires un à un, mais même là aucun d'entre eux ne peut même s'approcher de la corde.

Selon le document de Yoshida – et un autre écrit quinze ans plus tôt dans un récit sur les origines de la famille Gojo par l'arbitre Shikimori Godaiyu – il est d'usage courant bien avant le XVIII^{ème} siècle pour un ou deux des lutteurs les plus forts de leur époque de prendre part aux cérémonies de consécration précédant la construction des châteaux ou grandes résidences. Au cours du rituel, des cordes de paille sont étalées au sol, et au-dessus de ces yokozuna, ou cordes horizontales, un lutteur effectue des rites d'exorcisme, frappant fort ses pieds sur le sol pour chasser les divinités maléfiques. Pour purifier son propre corps, le lutteur porte lui-même une shimenawa, traditionnellement suspendue au fronton des sanctuaires comme symbole de l'activité divine des déesses shinto gardiennes de la fertilité. A ces occasions, une licence spéciale est accordée aux lutteurs pour témoigner de leur initiation aux secrets nécessaires à l'accomplissement du rituel. En 1773 le juge Shikimori attribue ce droit de licence à la famille Gojo de Kyoto. Mais dans son histoire de la famille Yoshida de 1789, Oikaze revendique que le secret des rituels fut transmis également à sa famille.

En fait, il était courant parmi les lutteurs, particulièrement à Osaka et Kyoto, de nouer des cordes de soie blanche et noire autour de la taille de leurs chemises d'apparat depuis la fin du XVII^{ème} siècle. Dès le milieu du XVIII^{ème} siècle, les officiels de la famille Gojo commencent à délivrer des autorisations de revêtir de tels atours à des lutteurs populaires, et c'est à cette époque que **l'histoire du rituel secret est inventée**. Il n'existe aucune référence d'une telle coutume dans aucune archive de la période Edo, à l'exception des récits des familles Gojo et Yoshida. En 1789 toutefois, Yoshida Oikaze considère le pouvoir de licence des Gojo comme une menace sur son contrôle absolu du monde du sumo ; par conséquent, en même temps que la biographie de sa famille, il ajoute une demande aux autorités d'Edo pour que soit reconnu officiellement son propre pouvoir pour délivrer ce qu'il appelle, pour la première fois, le *yokozuna menkyo*, ou licence de yokozuna.



La licence de yokozuna remise à Tanikaze par Yoshida Oikaze en 1789.

La revendication d'Oikaze est entérinée, et il est en 1789 reconnu par les autorités d'Edo comme « l'officiel du sumo de cour ». juste avant le tournoi du onzième mois de cette année, il délivre les licences de yokozuna aux champions Tanikaze Kajinosuke et Onogawa Kisaburo, et dix jours plus tard Tanikaze exécute le premier yokozuna dohyo-iri dans l'enceinte du sanctuaire de Fukagawa Hachiman. Le pouvoir de la famille Yoshida est officiellement établi, mais la famille Gojo continue d'être connue comme « la principale maison du sumo » pendant encore bien plus d'un siècle, et il devient rapidement d'usage que les licences soient établies conjointement par les deux maisons. Le terme de yokozuna, qui se référait à l'origine à la certification d'un champion pour exécuter la cérémonie d'entrée sur le dohyo, finira par désigner le lutteur lui-même. Yokozuna ne sera pas considéré comme un rang avant 1909, toutefois.

Oikaze réussit si bien à créer une histoire respectable des origines du sumo qu'en 1791 un tournoi est donné dans les jardins Fukiage de la citadelle d'Edo. Censée faire partie de la politique officielle des Tokugawa d'encouragement des arts martiaux, la démonstration est

donnée en premier lieu pour permettre au jeune shogun de 21 ans Ienari de voir un combat entre les deux grands héros du jour, Tanikaze et Onogawa. Le sumo des shogun sort alors le sumo du vulgaire monde des spectacles et lui confère un sens du rituel qui deviendra plus tard sa caractéristique majeure. Pour être dignes de l'honneur de la circonstance, les Anciens du sumo d'Edo, menés par Yoshida Oikaze, rédigent un ensemble de règles et de rituels développées durant les siècles précédents pour le sumo de charité. Conformément au grand intérêt pour l'érudition et la tradition shinto, un certain nombre de coutumes en sommeil depuis l'ère des tournois-banquets de l'ère Heian sont exhumées et remises en vigueur, et une cérémonie minutieuse de purification est mise au point pour précéder les combats. Le dohyo lui-même, considéré comme sacré depuis les premières apparitions des pratiques du sumo d'action de grâce dans le sumo professionnel à la fin du XVII^{ème} siècle, est redessiné et conçu dans un mélange de symboliques extrêmement complexes issues des préceptes du shintoïsme, bouddhisme et confucianisme. Pour expliquer la symbolique du dohyo, une source contemporaine nous dit :

Les quatre piliers du dohyo se basent sur le *I Ching* [Livre des Changements]. Le cercle intérieur est le *t'ai chi* [le royaume de l'absolu]. Les entrées sur la gauche et la droite représentent le yin et le yang. Les quatre piliers représentent les quatre saisons, et avec la terre qui se trouve au centre les cinq éléments [métal, eau, bois, feu, terre] tout comme les cinq vertus du confucianisme [charité, justice, rituel, sagesse, foi]. Le rideau qui s'étend depuis le pilier nord dans le sens des aiguilles d'une montre autour du sommet consiste de soie de trois couleurs, noir, rouge et jaune, dont le but est de purifier les cœurs des lutteurs qui entrent et sortent. Le pilier nord est appelé le *gokuin* [extrémité nord], bien que dans le sumo de charité on le nomme *yaku-bashira* [pilier du juge en chef]. Les balles de riz qui délimitent le cercle symbolisent le rituel de la moisson des cinq grains [riz, blé, orge, millet, haricot]. Bien que le *joran-zumo* [sumo vu par le shogun] et le sumo de charité soient différents dans leur statut et leur forme, ils se rejoignent sur leurs principes et suivent les concepts de l'*I Ching*...

Le tournoi de 1791 donné devant le shogun à la citadelle d'Edo n'est pas sans tensions. A cette époque – et, de fait, jusqu'au début du XX^{ème} siècle – il est fréquent que les lutteurs retardent le début d'un combat pendant un temps considérable, chacun attendant le moment opportun au plan psychologique pour attaquer son adversaire. Toutefois, de manière à pouvoir faire participer tous les lutteurs des suites de tous les daimyo lors du tournoi de 1791, de strictes limites de temps sont imposées pour les départs. Cette mesure cause confusion et émoi au sein des lutteurs, déjà nerveux à l'idée d'apparaître devant le shogun.

Le point d'orgue incontestable du tournoi est le combat opposant Onogawa et Tanikaze, derniers des 164 lutteurs à apparaître, dont l'attente du résultat met tout Edo en effervescence. Yoshida Oikaze officie pour ce combat. Juste avant qu'il ne lève son éventail pour engager les hostilités, Tanikaze charge son rival. Voyant cela, les juges demandent que le combat soit refait. La deuxième fois, Tanikaze bouge à l'instant précis où Onogawa se met en place pour le départ, et celui-ci est si surpris qu'il est repoussé de plusieurs pas vers l'arrière avant même de pouvoir lui-même commencer à pousser. Au vu de cela, Oikaze arrête le combat et pointe son éventail vers Tanikaze, donnant la défaite à Onogawa en raison de son manque de concentration et faisant de Tanikaze le vainqueur du tournoi.

Tanikaze, Onogawa et Raiden.

Tanikaze Kajinosuke, fils d'un humble fermier du nord du Japon, est incontestablement l'un des grands héros de l'histoire du sumo. Il était si fort qu'on disait de lui à son époque : « Pas de Tanikaze avant Tanikaze, plus de Tanikaze après Tanikaze ». En fait, pourtant, il y a eu un Tanikaze avant Tanikaze, un lutteur du nom de Tanikaze Kajinosuke de Takamatsu, qui dans les premières décennies du XVIII^{ème} siècle resta vaincu dans les tournois de sumo d'Osaka durant neuf années, selon la légende. Le premier Tanikaze était apparemment un grand lutteur, et quarante ou cinquante ans après, le futur Tanikaze, qui lutte sous le nom de Dategaseki, entend parler de lui et adopte son nom.



Tanikaze et Onogawa combattent au cours d'un tournoi à Tokyo. Peinture du XVIII^{ème} siècle par Shunsho

Tanikaze Kajinosuke naît sous le nom de Kinji Yoshiro en 1750 dans le village de Kasumimine (aujourd'hui Kasumine), dans le district d'Oshu. A l'âge de 19 ans, il monte à Edo pour devenir un lutteur, s'entraînant sous les ordres de l'Ancien Sekinoto Okuemon de Sendai. Au départ, il prend le nom de Hidenoyama, qu'il change plus tard pour Dategaseki Yoshiro, puis Dategaseki Moriemon, et finalement en 1776 Tanikaze Kajinosuke. En 1789 Tanikaze, en même temps que le lutteur Onogawa, se voit conférer une licence de yokozuna par Yoshida Oikaze. Deux ans plus tard, il affronte son rival Onogawa devant le shogun. On dit qu'il n'a perdu dans toute sa carrière que quatorze combats sur un total de quarante quatre tournois disputés. Sur une période de quatre ans il a enregistré une série de 62 victoires consécutives.

Tanikaze devient une légende vivante, et les nombreux exploits amusants, réels ou imaginaires, qui lui sont attribués font rapidement les choux gras des écrivains du XVIII^{ème} siècle. En 1784, année qui voit Tanikaze perdre pour la première fois face à Onogawa, il y avait un fanatique de sumo qui préférerait ce sport à toute autre chose. Le jour où Tanikaze et Onogawa doivent s'affronter, ce fan arrive très tôt pour s'assurer une bonne place. Il est un supporter d'Onogawa, et lorsque ce dernier l'emporte, poussant Tanikaze hors du cercle sans effort apparent, une immense exclamation s'empare de toute la foule. Le fan de sumo est tellement excité qu'il jette manteau, haori, ceinture sur le dohyo, quittant les lieux complètement nu. Sur le chemin du retour il rencontre un de ses amis qui, le voyant,

s'exclame : « Mon dieu, ton favori doit avoir perdu ! » (c'est à dire : « Tu as du laisser ta chemise dans les paris »). Le fan nu lui répond alors : « non, non, non, j'ai perdu mes vêtements parce qu'il a gagné ! ». Jeter ses vêtements sur le dohyo est alors un geste courant pour marquer sa gratitude, et le gagnant envoie alors généralement ses subordonnés le lendemain les revendre pour en tirer de l'argent.

Dans une feuille de choux datée de 1792, Tanikaze est mentionné sous le patronyme d'Onikaze :

Le lutteur du nom d'Onikaze, qui était réputé pour être invaincu, semait le doute :

« Non, non... on dit que même Onikaze s'est fait étendre hier »

« Contre qui a-t-il perdu ? »

« Il s'est fait étendre par Agemaki »

« Je n'ai jamais entendu parler d'un lutteur de ce nom. D'où vient-il ? »

« Eh bien... en fait, c'est juste une prostituée du Miuraya »



Tanikaze avec l'une des « Trois Beautés » d'Edo. Peinture par Shunsho, un artiste qui se spécialisait dans les portraits de courtisanes célèbres.

Une autre anecdote provient des nombreuses compilations de brèves (*zuihitsu*) de la période :

Pour une raison quelconque, Tanikaze entre un jour dans une colère noire à l'encontre d'un de ses disciples. Le prenant à part, il lui hurle aux oreilles qu'il devrait être battu à mort. Tanikaze se trouve à ce moment dans une maison close du quartier chaud. Tous les autres disciples viennent tour à tour tenter d'excuser leur infortuné camarade, mais Tanikaze refuse d'accepter une quelconque excuse et finit par dire avec colère que quiconque se mêlerait encore de cette affaire serait également battu à mort. Personne n'ose plus alors l'approcher. L'un de ses disciples, toutefois, doté d'un esprit très malin, conseille

de faire venir la jeune maîtresse de Tanikaze, qui est alors âgée de quelques 17 ans, et il lui demande de tempérer la colère de Tanikaze et de l'emmener dehors. La fille accepte et, après être rentrée dans la maison, vient prendre les mains de Tanikaze et lui demande pardon pour tous ses disciples, et de leur accorder le sien.

Tanikaze finit par répondre « Bon, bon », puis sort du bordel, en compagnie de la jeune fille, et les choses rentrent dans l'ordre.

Plus tard, les disciples concluront : « La force conjugquée de ce grand nombre de lutteurs n'atteint même pas celle de cette jeune fille ». Et tous auront été impressionnés par l'intelligence de ce disciple.

En 1800, cinq ans après le décès de Tanikaze, un autre récit du volumineux lutteur est publié :

Tanikaze dit un jour, assez triste, à sa femme : « Te rends-tu compte, vieille femme. D'être né avec un corps pareil, c'est un handicap. Je n'ai jamais vu mon propre nombril ».

Sa femme répond : « Essaie de jeter un coup d'œil. Je vais t'aider ». C'est ce qu'elle commence de faire. Tanikaze est assez gêné, mais finit par se pencher. Sa femme lui dit. « Penches-toi encore un peu, c'est plus loin ».

Tout en disant ceci, elle lui appuie sur la tête, mais Tanikaze lui répond : « Non, c'est trop gênant. Abandonnons ».

Sa femme lui répond juste : « Encore un petit peu ». Et elle continue à lui appuyer sur la tête. Tanikaze se penche alors un peu trop et chute, se retrouvant les quatre fers en l'air. Sa femme, écartant largement les bras, dit alors : « Ha, ha ! Je t'ai fait chuter ! »...

Tanikaze se retire du sumo en 1794 et rentre dans son village natal, où il contracte une mauvaise grippe l'année suivante et décède à l'âge de 45 ans. Le lutteur est à cette époque si connu que des années durant après sa mort, on dit que lorsque quelqu'un à Edo attrapait un rhume (*kaze*), on se souvenait du sort du puissant lutteur *Tanikaze* et l'on prenait peur.

La rivalité entre Tanikaze et Onogawa Kisaburo, qui commence dans les années 1780 avec la victoire surprise d'Onogawa sur le champion, fait parvenir la popularité des deux lutteurs et le sumo dans son ensemble à des sommets. Pour le public, l'opposition entre l'est et l'ouest représentée par Tanikaze et Onogawa crée invariablement une immense attente avant chaque combat. En fait, les jours où les deux lutteurs doivent se rencontrer, l'excitation aux portes d'entrée est si grande qu'à au moins une occasion des gens finissent piétinés à mort dans la bousculade qui se forme à l'attente de l'entrée dans le sanctuaire.

Onogawa naît en 1758 dans la province d'Omi, et devient à 15 ans le disciple d'Onogawa Saisuke, un Ancien d'Osaka. Le jeune lutteur, qui répond au départ au nom de Sagamigawa Kisaburo, sera plus tard adopté par son maître et changera son nom en Onogawa Kisaburo. A 21 ans il quitte Osaka pour Edo, où il est recruté par le seigneur d'Arima. Quatre ans plus tard, Onogawa renverse le champion en place, Tanikaze, et à partir de ce moment et jusqu'au retrait de ce dernier en 1794, les deux hommes restent pratiquement à égalité parfaite dans leurs confrontations directes. En 1789, ils reçoivent tous deux leur licence de yokozuna et l'autorisation d'employer la couleur impériale pourpre pour leur mawashi. A l'exception des quatre combats qu'il perd face à Tanikaze et des deux qu'il concède face à son successeur, Tanikaze ne perd à partir de ce moment plus aucun combat. A la mort de son vieux rival en

1795, le flambeau de l'opposition à Onogawa est repris par Raiden. Après deux défaites face à ce nouveau rival, Onogawa se retire à l'âge de 36 ans, retournant à Osaka pour devenir un Ancien. Il y décède en 1806.

Raiden Tame-emon succède à Tanikaze comme ozeki de l'est, et à partir de ce moment jusqu'à son propre retrait en 1810, Raiden affronte onze différents ozeki de l'ouest. Il n'est battu qu'une seule fois durant toute cette période. Raiden naît sous le nom de Seki Tarokichi dans la province de Shinshu en 1767. Son père est un métayer, apparemment impliqué dans le monde du sumo d'action de grâce. En raison de sa grande taille et de sa puissance, Raiden finit par attirer l'attention du chef de village. A l'âge de 17 ans, Raiden devient le disciple du lutteur Urakaze, qui l'a remarqué durant l'une de ses tournées en province. Après avoir quitté sa région pour aller s'entraîner à Edo, Raiden est recruté par Matsudaira Harusato, le seigneur d'Izumo, et se voit accorder une large pension en riz. C'est à cette époque qu'il choisit de s'appeler Raiden. Les deux caractères qui composent ce nom – *rai* (tonnerre) et *den* (foudre) – se retrouvent dans le caractère du mot « nuage », que l'on emploie pour écrire « Izumo », et l'on peut en déduire que ce nom lui est probablement choisi par son mécène. Au printemps 1790 Raiden accompagne son seigneur à Edo. L'année suivante il participe au tournoi de sumo à la citadelle d'Edo, devant le shogun, comme sekiwake du côté est. Les chroniques relatant cet événement notent que sa réputation est « déjà plus forte que le grondement du tonnerre ». A la mort de Tanikaze il est promu ozeki et conserve cette position quinze ans durant.



Début 19^{ème}, Raiden affronte Jinmaku

La force surhumaine de Raiden est alors telle que ses adversaires présentent une requête aux Anciens du sumo d'Edo pour lui interdire d'employer les frappes mains ouvertes – ses mains sont d'une taille exceptionnelles – et deux autres techniques assez élaborées. Il se verra jamais promu yokozuna, toutefois. Certains disent que c'est parce qu'il fut impliqué dans le meurtre d'un rival ; d'autres pensent que c'est parce que de telles licences n'étaient délivrées qu'avant un tournoi devant le shogun. Il n'y a semble-t-il aucun fondement à la première explication, toutefois, et Tanikaze et Onogawa se voient eux conférer leur licence de yokozuna 18 mois avant même que le combat shogunal de 1791 ne soit même envisagé. Il paraît plus vraisemblable que la famille Yoshida favorise alors les lutteurs qui font partie de la suite de

daimyo non issus de la famille Tokugawa, comme leurs propres seigneurs, les Hosokawa, et qu'elle ne souhaite pas s'allier publiquement avec un lutteur qui, à l'instar de Raiden, fait partie de la suite d'un des membres d'une des branches des Tokugawa. Inazuma Raigoro, qui bien plus tard fait partie de la suite du même seigneur Matsudaira d'Izumo, se voit en 1829 attribuer une licence de yokozuna par la famille Gojo, et ce n'est que deux ans plus tard que les Yoshida consentiront finalement à confirmer ce titre. Tous les autres yokozuna de la fin de la période Edo viennent sans exception de domaines non-Tokugawa.

Tout au long de sa carrière, Raiden écrit des notes détaillées, qui le montrent voyageant de long en large à travers tout le Japon, encore et encore, pour des tournées, quand il n'est pas retenu par son seigneur en son château d'Izumo, ou à Edo pour des tournois. Une tournée classique dans les régions septentrionales du pays le mène alors à Shiraiishi, Yamagata, Shibahashi, Akita, Kubota, Tsuruoka, Shirakawa, Kurohane, Utsunomiya et Sendai. Un voyage à l'ouest le voit traverser Hiroshima, Kukora, Saga, Shimabara, Berihaya et Nagasaki. Une fois, en 1802, alors qu'il se trouve à Nagasaki, il remporte un concours de beuverie face à un célèbre étudiant chinois du nom de Chen Ching-shan, qui lui offre alors des calligraphies et peintures personnelles (que l'on trouve aujourd'hui au temple d'Hodo-ji, dans le quartier Akasaka de Tokyo, où les restes de Raiden sont enterrés). Sur le chemin du retour à Shinshu, l'année suivante, il exécute une démonstration de sumo au cours d'une cérémonie de purification pour écarter la menace d'une maladie contagieuse qui frappe alors un village où il se trouvait être passé un jour. En 1804, il donne une exhibition de sumo en l'honneur du premier Tango no Sekku (Jour des Garçons, cinquième jour du cinquième mois) du jeune fils du seigneur de Marugame. A Sendai, il s'incline sur la tombe de Tanikaze, et à Yujima, il vient rembourser les dettes que son ancien maître, Urakaze, avait contractées. Même après son retrait en 1811 et sa nomination comme Ancien à Edo, Raiden continue à voyager, emmenant ses lutteurs apprentis dans des tournées provinciales, bien qu'il limite ses propres apparitions à la cérémonie d'entrée. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans, en 1816, qu'il met finalement un terme à ces vagabondages. Il décède en 1825 à Edo.

La popularité de Raiden s'est prolongée bien après sa mort. Vingt-sept ans après le décès du lutteur, une stèle est érigée en son village, avec une épitaphe composée et rédigée par le calligraphe réputé Sakuma Shozan. La vénération de Raiden est alors si importante que des gens voyagent de très loin pour voir la stèle, et en enlèvent des petits bouts à chaque fois pour les emporter comme talismans. Finalement la stèle finira par disparaître complètement. Durant l'ère Meiji (1868-1912) une autre stèle est érigée, mais le souvenir de Raiden est encore si vivace qu'elle finit par subir le même sort que sa devancière.

Le déclin de l'ère Edo.

Aucun des lutteurs qui leur succède ne peut égaler la popularité et le magnétisme des membres de la génération de Tanikaze, Onogawa et Raiden. Après le retrait de Raiden en 1811, et celui de l'ozeki Kashiwado Shugoro en 1813, les Anciens du sumo d'Edo se persuadent alors de promouvoir une fois de plus un sumo d'attractions pour attirer les foules. Des combats se tiennent encore en 1794, 1802, 1823 et 1830 devant le shogun Ienari, et en 1843 et 1849 des tournois sont donnés devant son successeur, Ieyoshi. En 1828, Onomatsu Midorinosuke, fils d'un marchand de gâteaux de pommes de terre (*konnyaku*) de la ville de Nodo, qui lutte dans un premier temps sous le nom de Koyanagi, reçoit la licence de yokozuna à l'âge de 38 ans. La même année, Inazuma Riagoro est nommé yokozuna par la famille Gojo à Kyoto, son rang étant formellement ratifié par les Yoshida deux ans après. Pendant un moment, ces deux yokozuna seront opposés l'un à l'autre devant les foules d'Edo.

A mesure que le système féodal commence visiblement à se lézarder au cours de l'ère Tempo (1833-1844), bien peu de lutteurs célèbres sortent des rangs, et le sumo, reflet d'une époque et d'une société en déliquescence, chute en terme de popularité. En 1843, un lutteur âgé de 40 ans, du nom de Shiranui Dakuemon, qui fait partie de la suite du seigneur de Kumamoto, est promu yokozuna, mais il s'avère un lutteur si médiocre qu'il est rétrogradé au rang de sekiwake au tournoi suivant. Hidenoyama Raigoro, après quatorze années de combats à Edo, devient yokozuna en 1845, et se trouve confronté à des lutteurs tels que Arauma, Koyanagi, Miyoki et Kagamigawa. Le résultat financier de ces tournois, cependant, demeure toujours aussi inquiétant.

Dans les dernières années de l'ère Edo, Unryu Hisakichi reçoit sa licence de yokozuna. Trois ans plus tard, en 1864, un autre lutteur, Shiranui Jinmaku Kyugoro, se voit également accorder ce statut. En raison du chaos et de la guerre civile qui font rage à cette époque, et qui aboutit un an plus tard à la Restauration Meiji, Jinmaku, qui est un lutteur particulièrement puissant, se retire après n'avoir participé qu'à un unique tournoi en tant que yokozuna, et part pour Osaka où il devient un Ancien. Dans le tumulte, le chaos et la confusion qui règnent à l'orée de cette nouvelle ère, le sumo est la dernière chose à laquelle les gens s'intéressent.

Sumo féminin et sumo de l'Homme Seul.

Le sumo est devenu au XVIII^{ème} siècle un spectacle si populaire qu'il commence à se voir caricaturer par des numéros excentriques. Le *Onna-zumo*, ou sumo féminin, peut être vu comme spectacle dans les maisons closes du quartier homosexuel d'Osaka durant l'ère Genroku, mais arrivé au milieu du siècle, il devient une attraction populaire. Des combats burlesques sont organisés à la fois entre des femmes et entre des aveugles à Edo autour de 1744, et dans les années 1760, des combats combinés entre aveugles et femmes font leur apparition. Un tel spectacle donné au temple d'Asuka d'Edo se voit interdire par les autorités car jugé immoral, mais ce type de « combats » perdure jusqu'à la fin de l'ère Edo. Les noms de lutteurs des femmes, qui parodient les *rikishi mei* (autre terme employé pour désigner les noms de lutteurs) des lutteurs mâles, sont bien souvent à caractère érotique : Tamanokoshi (Détenteur des Boules), Chichigahari (Gros Nénés), Harayagura (Tour de Garde des Reins), Anagafuchi (Fente Profonde), Kaigazato (Berceau des Crevettes), etc. Les annonces sont tout aussi suggestives : « Un aveugle recherche un coin sombre ! Tâtonnements mutuels, dont les femmes sont expertes, doux comme les branches de saule se balançant dans le vent, toutes les techniques seront employées ! Rien ne sera caché ! ».

Un édit de 1873 interdit les combats entre aveugles et femmes, mais les combats entre femmes continuent de se produire. Vers le milieu de l'ère Meiji le sumo féminin est présenté à l'Eko-in, mais la représentation est immédiatement interdite par les autorités. Il est décrété que les femmes ne pourront plus lutter, bien qu'il leur soit encore autorisé de lever de poids. Les lutteuses se retirent dans la préfecture de Yamagata au nord du Japon et, vêtues en haut et en bas, commencent à se produire sur les circuits provinciaux, effectuant à l'occasion des crochets dans quelques grandes villes. Lors d'une telle occasion en 1926, à Asakusa, un participant masculin est autorisé à participer, et le sumo féminin est à nouveau banni à Tokyo, cette fois-ci pour de bon.

Vers la fin de la période Edo, des mendiants effectuent des combats seuls pour quelques piécettes de la part des passants. Une description d'un de ces « combats » vers 1850 rapporte le spectacle, aperçu aux alentours du pont de Ryogoku, près de l'Eko-in, où le passage de piétons est dense.



Vers la fin de la période Edo, de massives luttes animent les quartiers des plaisirs avec un sumo féminin coloré.

Un homme d'une quarantaine d'années, grand, gros, l'allure héroïque, tient dans ses mains une serviette et un éventail. Ses vêtements sont ouverts, pendant le long de son corps, et il est pieds nus. Debout sur le bord de la route à sa place favorite, il commence à rameuter la foule d'une voix forte, son éventail grand ouvert, « A l'est, Arauma !... à l'ouest, Koyanagi ! ».

Immédiatement des hommes et des enfants commencent à se rassembler en foule autour de lui, comprenant qu'il va y avoir du sumo de l'Homme Seul. Alors qu'il commence à imiter l'arbitre, et répète les noms des lutteurs, certains spectateurs se mettent à crier le nom d'Arauma, d'autres, celui de Koyanagi. Chacun des coins se mettent à jeter des pièces tout en acclamant le nom de leur favori. L'homme monte sur son « dohyo », « buvant » de l'eau et soufflant du nez de manière comique, et mime les gestuelles caractéristiques des véritables lutteurs, faisant rire les spectateurs. Il imite alors les arbitres Kimura et Shikimori, lançant des « Hakkeyoi ! », puis mime le shikiri et se remet à boire de l'eau. L'imitation est extrêmement fidèle à la réalité.

Quand le moment propice arrive, il se lève avec un cri et commence à donner des coups dans le vide. Il agrippe, bascule sur le côté, agrippe encore, donnant réellement l'impression qu'il a un adversaire, comme s'ils étaient deux en face de la foule. Les spectateurs sont au comble de l'intensité, certains crient encore « Arauma », d'autres encouragent « Koyanagi ». Les deux sont fermement accrochés l'un à l'autre, soufflant comme s'ils étaient hors d'haleine.

Soudain, l'homme lève haut les mains, et regardant les spectateurs, leur dit : « maintenant, lancez plus de pièces. Si Arauma en a le plus, je le laisserai gagner. Si c'est Koyanagi, il sera vainqueur. Pourquoi ne lancez-vous pas d'argent ? ». Les spectateurs se mettent alors à lancer plus de pièces, criant les noms des lutteurs. Le combat ne reprend pas avant que les pièces ne cessent de tomber. Finalement, le côté qui avait reçu le plus de pièces l'emporte, l'autre encaissant une terrible défaite. Les spectateurs partent dans un immense éclat de rire. Si les deux côtés avaient enregistré le même nombre de pièces, toutefois, le combat se serait achevé par un nul.

Fin d'une ère.

Les dernières années du gouvernement des Tokugawa, de 1853 à sa chute en 1868, sont connues sous le nom de *bakumatsu*, la fin du shogunat. C'est une période qui connaît une rapide dégradation de l'autorité du gouvernement central d'Edo, et s'achève par la guerre civile qui accompagne la restauration du pouvoir impérial. Le sumo, qui partage les incertitudes de cette fin de l'ère Edo, se déroule en sourdine. Les anecdotes concernant les lutteurs de sumo sont toutefois nombreuses, et en rapport direct avec les événements de l'époque.

L'un des exploits majeurs est alors la participation d'un groupe de lutteurs de *miya-zumo* (sumo de sanctuaire shinto) dans la prise décisive de Shimonoseki durant la guerre civile de Choshu en 1865. Le domaine féodal de Choshu avait entamé la formation d'une milice composée de roturiers et de samurai, et parmi eux se trouvait une troupe de lutteurs appelés

les Rikishi Tai (Lutteurs-Soldats). A la suite de l'attaque manquée de Choshu sur Kyoto à l'été 1864, les adversaires conservateurs des factions réformistes de Choshu reviennent au pouvoir et accèdent aux exigences du shogunat. Dans cette crise, la faction réformiste parvient à rassembler environ soixante hommes des Rikishi Tai, ainsi que vingt autres hommes des troupes guerrières.

Avant même que les conservateurs de Choshu ne capitulent devant le shogunat, les jeunes samurai, aidés par les lutteurs, entament la lutte armée contre les Tokugawa, avec la bénédiction d'une poignée d'extrémistes issus des nobles de la cour, qui s'étaient enfuis à Choshu. Les Rikishi Tai et la guérilla vont alors, au cœur de la neige hivernale, avancer vers Shimonoseki et établir un succès marquant dans la guerre civile. Le succès subséquent des factions réformistes mène à un renforcement et à une unification des domaines permettant à Choshu de battre les armées des Tokugawa, qui rendent les armes en 1866. Une alliance entre Choshu et le domaine de Satsuma se conclut, qui finit par aboutir à la restauration de 1868. L'un des catalyseurs de cette restauration aura donc été l'attaque à laquelle les lutteurs ont participé, et les histoires racontées plus tard au sujet de cet événement parleront de géants soulevant des poutres de chêne, armes qui leur sont plus adaptées que des sabres qu'ils ne maîtrisent pas franchement.

Bien qu'il ait eu à souffrir sous les événements qui mènent à la chute du régime des Tokugawa, le sumo est au XIX^{ème} siècle devenu l'un des passe-temps favoris dans le Japon tout entier. Les lutteurs sont des idoles nationales, et le gouvernement reconnaît la grande importance de ce sport. Mais c'est avec l'entrée du Japon dans l'ère moderne que le sumo va finalement être reconnu comme le sport national du pays.

Le sport national du Japon

La crise de l'ère Meiji.

Au cours des premières années chaotiques de l'ère Meiji, Edo – proclamée capitale et rebaptisée Tokyo en 1868 – a des soucis bien plus pressants à traiter que le sumo. Cependant, en mars 1869, lorsque l'empereur Meiji effectue son voyage historique le long de la voie Tokaido vers la nouvelle résidence impériale de la citadelle d'Edo, les lutteurs sont choisis pour marcher en tête de la procession et porter les bannières impériales, le gouvernement montrant par là même sa reconnaissance de leur rôle capital dans la récente guerre civile. Les lutteurs de Kyoto portent ces bannières jusqu'à Shinagawa, aux portes de Tokyo, où ils les transmettent alors aux lutteurs de la nouvelle capitale. En outre, deux lutteurs de Tokyo participent au premier défilé militaire de la nouvelle Armée Japonaise en tant que porteurs de drapeaux au mois de mai de l'année suivante, tandis qu'en juin 1869, quand est entamée la construction du sanctuaire Yasukuni à Tokyo, un certain nombre de lutteurs sont employés pour transporter les lourdes grumes qui doivent être utilisées pour devenir les neuf colonnes de fondation.

Alors que les rénovations politiques de la Restauration Meiji sont mises en application, l'enthousiasme et le soutien au sumo tombent lourdement au plus bas. Durant des siècles les lutteurs avaient fait partie de la suite des seigneurs daimyo, mais avec l'abolition des domaines féodaux et la saisie des registres fonciers par l'empereur en 1869, l'autorité et les revenus héréditaires des daimyo sont balayés d'un coup, ne laissant à la plupart des seigneurs d'autre choix que de libérer sur-le-champ leurs vassaux de leur service. Les samurai se voient subitement dépourvus de solde, et les lutteurs, qui dépendaient des seigneurs pour leurs revenus, doivent trouver de nouveaux moyens de s'adapter à leur nouvelle indépendance économique à un moment où la popularité du sumo touche le fond.

La fin brutale de l'influence des daimyo est un choc pour le monde du sumo, qui déjà commence à souffrir de la censure publique. A mesure que les idées occidentales apparaissent et sont immédiatement adoptées presque sans réserve, des vagues de « civilisation » et de « Lumières » déferlent sur le Japon. Dans les cercles de l'élite, les costumes traditionnels se voient préférer la dernière mode londonienne, et les démonstrations de modernités sont mises en place avec la plus grande célérité. La tendance moderniste, de plus en plus puissante, condamne le sumo comme étant indigne de l'époque. Des projets réclamant l'abolition du sumo font leur apparition dans les journaux, et des phrases telles que « le sumo barbare doit être interdit » et « la nudité du sumo met dans l'embarras » semblent faire à ce moment l'unanimité. Fort heureusement, alors même que le sentiment dominant tendant à privilégier tout ce qui vient de l'Occident amène beaucoup de gens à réclamer l'abolition du sumo et d'autres aspects de la culture japonaise, des groupes tout aussi puissants dans les plus hauts cercles du pouvoir gouvernemental soutiennent la conservation des traditions culturelles propres au pays. Quand un édit ordonnant la coupe au bol pour tout le monde et prohibant le port du sabre est mis en application en 1871, l'intervention d'un membre du gouvernement permet la survivance du chignon des sumotori.

L'affluence aux tournois bisannuels de l'Eko-in est maigre toutefois, et son déclin se poursuit. Le yokozuna Jinmaku se retire peu après sa promotion en 1867, dans la confusion de la guerre civile. Kimenzan Tanigoro est promu yokozuna par les officiels des Yoshida en mars 1869, mais alors âgé de 43 ans, ses belles années sont déjà derrière lui. Il perd deux combats sur neuf lors de son premier tournoi comme yokozuna et se retire en 1870 sans en effectuer un autre. Sakaigawa Namiemon, encensé comme le « Tanikaze de l'ère Meiji » devient ozeki la même année et domine les tournois jusqu'à son retrait en 1881. Il se voit conférer le statut de yokozuna en 1867 par la famille Gojo de Kyoto mais ne sera jamais reconnu comme tel par les Yoshida.



Shiranui Koemon (à gauche), onzième yokozuna, et Kimenzan Tanigoro (à droite), treizième yokozuna, effectuent la cérémonie du dohyo-iri dans les années 1860.

Le principal obstacle, pour le monde du sumo, vers une récupération des crises des débuts de l'ère Meiji, est l'organisation autocratique de l'association du sumo. Celle-ci, héritée de la période Edo et comprenant une sélection de lutteurs retirés portant le titre d'Anciens, est totalement dominée par le *fudegashira*, le directeur, et le *fudewake*, son adjoint. Les promotions et rétrogradations des lutteurs reposent entièrement entre leurs mains, et bien trop souvent les rancœurs personnelles déterminent le choix des classements. Les profits dégagés vont tout d'abord dans les poches de ces deux personnages, qui en redistribuent ensuite une partie aux Anciens de rang inférieur, charge à eux de diviser entre eux-mêmes et leurs disciples. Ces derniers en fait en voient très rarement la couleur. Le système était à peine tolérable au cours de la période Edo, quand la plupart des lutteurs de haut rangs étaient financièrement soutenus par les seigneurs de province, tandis que les lutteurs moins fortunés vivaient généralement au jour le jour de revenus irréguliers et aléatoires, dont la plupart provenait d'admirateurs. Après les réformes Meiji qui coupent la majeure partie des ressources externes, il devient évident à tous excepté les Anciens que des changements radicaux sont nécessaires si le sumo veut survivre aux crises sociales de l'époque.

Réforme et Résurrection.

Finalement, un lutteur impétueux du nom de Takamiyama, agacé par le manque d'initiatives positives de la part des Anciens du sumo à Tokyo, vient à l'avant de la scène pour réclamer d'urgence une réforme dans le traitement corrompu des finances de l'association de sumo. Takamiyama a rejoint le sumo d'Edo en 1859 à l'âge de 21 ans. Sur la recommandation d'un influent prêteur sur gages, Takamiyama et un certain nombre de lutteurs sont par la suite employés par le seigneur Sakai d'Himeji aux alentours de 1865, et un an plus tard il est promu au rang de juryo. Au moment de la Restauration Meiji, Takamiyama s'implique fortement

dans un mouvement réformiste visant l'association de sumo et revendiquant un meilleur traitement des lutteurs de rangs inférieurs. L'élan de ce mouvement se brise dans le chaos qui envahit alors le Japon, et lui et les autres lutteurs de la suite du seigneur Himeji sont finalement libérés de son service par manque de liquidités pour les entretenir. Mais tous font immédiatement le vœu de maintenir leurs liens de fidélité envers leur ancien maître. En 1870 toutefois, l'un de ces lutteurs se voit approcher par l'ancien daimyo de Tosa avec une offre d'emploi rétribué à la clé, et il accepte la proposition, changeant peu après son nom en Ayasegawa. Takamiyama, fou de colère après cette trahison, attaque la résidence d'Ayasegawa, sabre en main, avec la ferme intention de lui trancher la tête. L'incident se termine pacifiquement toutefois, et finalement les Anciens de Tokyo se débrouillent pour obtenir des excuses écrites de la part d'Ayasegawa qui apaisent définitivement l'affaire. Les scores en carrière d'Ayasegawa seront excellents – il sera promu ozeki en 1872 – et lui et Takamiyama redeviendront finalement amis. Takamiyama lui-même demande finalement audience à la résidence des Himeji pour solliciter l'autorisation de quitter le service de l'ancien daimyo. Quand il se sépare du seigneur, il le fait en adoptant dès lors un nouveau nom : Takasago Uragoro, d'après Takasagonoura, une plage réputée d'Himeji.



Takasago et son groupe de lutteurs après leur retour à Tokyo à la suite de leur révolte envers la Kyokai.

En 1873, Takasago, désormais lutteur maegashira, et presque quarante autres lutteurs, ressuscitent l'ancien mouvement réformiste. Ils sont tous rassemblés à Nagoya pour un tournoi conjoint avec les villes de Tokyo et Osaka, quand les combats sont subitement reportés. Takasago saisit l'occasion pour rédiger des amendements formels à communiquer aux Anciens de Tokyo, concernant les pratiques financières occultes et la conduite arbitraire des directeurs. Les lutteurs chargés de retourner à Tokyo avec les exigences perdent cependant leur courage, et dénoncent les conspirateurs aux Anciens. Alors que le tournoi de Nagoya, précédemment retardé et prévu en décembre, s'approche, la liste officielle des classements paraît dans la ville, les noms de Takasago et des autres rebelles potentiels qui étaient demeurés à Nagoya n'en faisant pas partie. Exclus de l'association de sumo de Tokyo, ces bannis forment rapidement leur propre groupe de lutteurs et, avec l'appoint de lutteurs débauchés d'Osaka et de Kyoto, y compris le futur yokozuna Nishinoumi, le « groupe des lutteurs réformés » se produit dans les villes de l'ouest du Japon et effectue des tournées en province. En 1876 ils reviennent à Tokyo et établissent leurs quartiers généraux à Kanda, et durant une courte période on assiste à la coexistence de deux organisations professionnelles de sumo à Tokyo. Début 1878, la police de Tokyo sort une réglementation enjoignant les

lutteurs d'obtenir une licence pour pratiquer leur sport, et Takasago, en tournée avec une centaine de lutteurs à ce moment, arrive trop tard dans la capitale pour pouvoir s'enregistrer à temps. Après quelques difficiles mois de négociations, les deux organisations de Tokyo arrivent à un accord, et les combats estivaux de cette année voient Takasago faire son retour dans le principal organisme du sumo, et une série de réformes dans son fonctionnement est entreprise.

Suite à ces réformes, après chaque tournoi le directeur de l'association et son adjoint, en compagnie de deux ozeki (un du côté ouest et un du côté est), examinent les résultats des combats et déterminent en fonction de ceux-ci les augmentations et baisses de salaire postérieures au tournoi. En sus, il est décidé que les directeurs de l'association seront choisis par voie d'élections, les votes des lutteurs de rang inférieur étant délégués aux maîtres des heya. Takasago est élu directeur en 1883. Trois ans plus tard des règles sont développées, établissant strictement les relations entre les maîtres de heya et leurs lutteurs. En 1889 le terme de sumo kaisho est remplacé par le nom de Tokyo Ozumo Kyokai (Association de Sumo de Tokyo), et les responsabilités des arbitres sont clairement établies, l'autorité du jugement en dernier recours des combats étant transférée de ce dernier vers les juges. Les salaires sont également réévalués après chaque tournoi : après chaque apparition la paie d'un lutteur augmentera en fonction du nombre de combat qu'il remporte, et les salaires peuvent être augmentés cumulativement à chaque tournoi jusqu'à un plafond de 65 yen.



Des lutteurs combattent, armés de bâtons et de poutres, durant la guerre civile de 1877.

L'attitude générale vis à vis du sumo demeure néanmoins assez méprisante, bien que le soutien ostensible de responsables gouvernementaux de premier plan tels que Saigo Takamori, Ito Hirobumi et Kuroda Kiyotaka empêche les plus chauds partisans des « Lumières » de l'abolir totalement. Les lutteurs eux-mêmes ont parfaitement conscience de la nécessité d'agir pour retourner l'opinion publique. En 1876, en réponse à une suggestion de Saigo et de quelques autres responsables, un groupe de lutteurs se portent volontaires pour constituer un bataillon autonome au sein de la brigade des pompiers de l'agglomération de Tokyo. Durant les révoltes populaires de la fin des années 1870, les lutteurs sont également publiquement loués pour leur fidélité à l'empereur. Malgré tout, la situation demeure encore bien fragile pendant un certain temps. En 1882 par exemple, une plainte est déposée à la police de Tokyo contre le son des tambours d'annonce jugé trop bruyant, et le chef de la police abolit tout simplement le sumo. C'est la consternation au sein de la Kyokai, mais grâce à une requête émise par Ito Hirobumi, cette interdiction est abrogée.

La frénésie sans bornes d'occidentalisation du pays finit inévitablement par engendrer une contre-réaction populaire, visant à empêcher la disparition de la culture traditionnelle japonaise, et lorsque au début de 1884 l'empereur Meiji requiert une démonstration de sumo en sa présence pour démontrer de façon éclatante son soutien au sport, un véritable changement d'attitude commence à apparaître. Un enthousiasme pour le sumo déferle un peu partout. Avec l'apparition peu après des champions Umegatani, Odate et Nishinoumi, le sumo recouvre rapidement ses forces.

Les champions de la fin du XIX^{ème} siècle.

Umegatani Toutaro I naît en 1845 dans la préfecture de Fukuoka. Il est le fils d'un papetier. A l'âge de 17 ans, il rejoint la Minato-beya d'Osaka et prend comme nom de lutteur celui de son village natal, Umegatani. En 1870, il a atteint au sein du sumo d'Osaka le rang d'ozeki, mais il quitte durant l'hiver cette ville pour Tokyo, où il devient apprenti de l'Ancien Tamagaki. L'attitude méprisante des lutteurs de Tokyo envers leurs homologues d'Osaka fait qu'Umegatani se retrouve au bas de l'échelle, et bien que ses performances en tournoi soient excellentes, les préjugés des directeurs rendent son avancement assez lent. En 1874 Umegatani est enfin admis au sein de la division makuuchi, mais bien qu'il n'ait que peu de rivaux, il n'est pas nommé ozeki avant 1879. Il reste à ce rang encore six autres années. Finalement, tout juste avant le tournoi impérial de 1884, Umegatani est nommé yokozuna par les deux familles Gojo et Yoshida. Début 1885 toutefois, au cours de son deuxième tournoi en tant que yokozuna, il est battu lors de deux journées consécutives, et par conséquent il décide de se retirer. Il prend le nom d'Ancien de Ikazuchi Gondaiyu, pour devenir l'un des personnages les plus influents du monde du sumo pendant deux décennies. En 1915, quand son disciple préféré, Umegatani Toutaro II, se retire, Gondaiyu lui transmet son nom d'Ancien et quitte totalement le monde du sumo, bien qu'on continue encore à l'appeler Oikazuchi (le Grand Ikazuchi) jusqu'à sa mort à l'âge de 83 ans.



Odate et Tsurugiyama, tous deux promus ozeki fin 1855, combattent devant l'empereur Meiji.

Odate Hane-emon fait partie des lutteurs les plus puissants de ce début de l'ère Meiji, bien qu'il n'ait jamais été promu au rang de yokozuna. Né en 1856 dans la préfecture de Yamagata, il entre dans le sumo de Tokyo comme disciple d'Asahidake. Il rejoint le rebelle Takasago dans son groupe de réformateurs, revenant dans le sumo de Tokyo en 1878 comme

lutteur de makushita. Odate n'est qu'un komusubi quand fin 1884 il bat Umegatani, jusque là vaincu, après l'avoir en mars de la même année poussé au match nul devant l'empereur. L'année suivante, son maître Takasago promet son camarade de heya Nishinoumi au rang d'ozeki, le faisant passer devant Odate bien que les performances de ce dernier aient été meilleures. Après s'être querellé à ce sujet avec Takasago, Odate est renvoyé de la heya. Déplorant les méthodes tyranniques de Takasago, l'Ancien Isenoumi prend Odate sous son aile, et au début de 1888 le lutteur est finalement promu au rang d'ozeki. Odate a alors déjà 42 ans, et deux ans plus tard il se retire pour devenir lui-même un Ancien.

Nishinoumi Kajiro I, né dans la préfecture de Kagoshima, rejoint le sumo de Kyoto en 1875 à l'âge de 21 ans, mais s'en va rapidement pour devenir un des membres des réformistes de Takasago à Nagoya. Il fait ses débuts à Tokyo en 1882 comme lutteur de makuuchi sous l'influence de Takasago et atteint brièvement le rang d'ozeki en 1885. Nishinoumi regagne ce rang en 1890 et est promu yokozuna au tournoi suivant. Après s'être plaint que son nom allait être listé sur une excroissance du banzuke comme *haridashi* ozeki, Takasago ordonne que le mot « yokozuna » soit ajouté à côté du nom de Nishinoumi pour apaiser le champion ; c'est là la première apparition de ce terme sur un banzuke.



Les quartiers d'entraînement du côté est au début de l'ère Meiji.

Après son accession au pouvoir au sein de l'association du sumo, Takasago semble avoir mis de côté sa propre révolte passée contre l'injustice qui régnait au sein de cette structure, et il commence bientôt à abuser de sa position. Le mécontentement au sujet de sa manière d'agir injuste et de son favoritisme de plus en plus flagrant à l'égard de ses propres disciples finit par engendrer une rébellion générale contre le directeur. Les esprits s'échauffent jusqu'au point de rupture à l'été 1895. au sixième jour du tournoi tenu alors, le yokozuna Nishinoumi se voit taxer d'avoir posé le pied hors des limites, et son adversaire, le maegashira Ho-o (qui deviendra ozeki en 1897) est déclaré vainqueur. Les lutteurs du côté de Nishinoumi se plaignent, et les juges ne parviennent pas à s'entendre sur un verdict. Finalement, Takasago monte lui-même sur le dohyo. Marchant sur le côté de celui-ci, il déclare qu'il y a une empreinte de cheville seulement sur le dessus de la balle de paille et pas en dehors, et, effaçant clairement une empreinte qui se trouve dans la terre en dehors des limites de l'anneau, déclare que l'arbitre s'est trompé. Les juges sont outrés par cet acte, et la plupart d'entre eux refusent cette décision. Les discussions se poursuivent jusque tard dans la nuit, les spectateurs finissant par perdre patience avant de rentrer chez eux. Le combat est finalement déclaré nul, mais Nishinoumi refuse d'apparaître sur le dohyo le lendemain, et se retirera

après le tournoi suivant. Prenant le nom d'Izutsu, il ressuscite l'ancienne heya qui portait ce nom et entraîne ses propres champions jusqu'à son décès à l'âge de 53 ans.

En janvier de l'année suivante, Takasago essaie de placer un autre de ses disciples, Konishiki, sur le même côté que Ho-o – celui du côté ouest – afin de lui éviter toute possibilité de perdre contre Ho-o dans un combat. Outrés, les lutteurs de la heya de Ho-o protestent en ne se présentant pas pour leurs combats, plusieurs d'entre eux quittant Tokyo pour rejoindre le sumo d'Osaka. Même les lutteurs du côté est, auquel appartiennent les disciples de Takasago, prennent mal le favoritisme éhonté du directeur et rejoignent les autres pour adresser un ultimatum exigeant des réformes claires de la part des directeurs de l'association. Conséquence, les règles de l'association sont refondues en février, et Takasago se retire après avoir assumé conjointement la charge de directeur pour deux tournois supplémentaires avec l'Ancien Ikazuchi (l'ancien Umegatani I). Takasago parti, Ikazuchi prend seul la direction du monde du sumo à Tokyo.

Les lutteurs de premier plan, ayant récemment perdu le soutien des puissants mécènes daimyo, commencent à être soutenus par de riches organisations au milieu de l'ère Meiji. Deux des pionnières sont le Hinoshita Kai (Club des Champions) et le Banzai Club (Club des Dix Mille Ans). Le dernier, qui commence à offrir des tabliers décoratifs aux lutteurs invaincus, n'est au départ associé avec aucune heya en particulier. Après qu'Araiwa, ozeki de 1905 à 1909, se soit vu remis deux fois des tabliers par le groupe, le Banzai Kai devient progressivement le mécène de la Oguruma-beya. Une autre organisation, appelée le Dokan Kai (Club du Soutien), se développe pour soutenir Hitachiyama, qui devient yokozuna en 1903. Les journalistes spécialistes de sumo commencent également à apparaître. Un éphémère journal, le *Rikishi shimpo* (le bulletin des lutteurs) émerge brièvement en 1889. En 1897 le *Sumo shimpo* (bulletin du sumo) paraît pour la première fois, suivi par le *Sumo shimbun* (nouvelles du sumo) sept ans plus tard.

Hitachiyama et Umegatani II

En 1903 Hitachiyama Taniemon et Umegatani Toutaro II sont promus au rang de yokozuna. Avec la soudaine période de prospérité nationale et l'explosion de la ferveur nationaliste qui submerge le Japon après la victoire exaltante sur la Russie en 1905, la rivalité entre « Hita » et « Ume » stimule l'établissement d'un soutien populaire massif du sumo.

Hitachiyama Taniemon restera pour toujours l'un des noms les plus fameux de l'histoire du sumo moderne. Il naît en 1874, et est le fils aîné d'une famille de maîtres d'armes du nom d'Ichige, de la préfecture d'Ibaraki. La faillite de son père contraint la famille à déménager à Tokyo, où le jeune garçon entre au lycée. Un ancien disciple de son père, qui se trouve être employé au sein de l'école comme instructeur de maniement d'armes (*kendo*) remarque la force du garçon et le présente au maître de la Dewanoumi-beya, l'ancien Hitachiyama Torachiki. Fier de leur héritage de samurai, le père et le grand-père d'Hitachiyama s'opposent tout d'abord à l'idée que le jeune homme devienne un lutteur, mais en fin de compte, en 1891, il finit par intégrer la Dewanoumi-beya comme apprenti. Trois ans plus tard il hérite du nom d'Hitachiyama. En 1895 il quitte Tokyo en compagnie de l'ozeki Oikari pour se produire à Nagoya et Osaka, rejoignant la Nakamura-beya l'année suivante. Hitachiyama y demeure jusqu'en mai 1897 où il revient à Tokyo comme lutteur de makushita : moins de deux ans plus tard il est au sommet de cette division. A cette époque il pèse à peine cent vingt kilos, mais avant la fin de sa carrière il en prendra près de quarante supplémentaires. En 1901 il est promu au rang d'ozeki. Quatre ans après sa promotion au rang de yokozuna suite au tournoi d'été 1903, Hitachiyama et trois de ses disciples voyagent au Etats-Unis, où ils sont présentés

au Président, Théodore Roosevelt. Ils se rencontrent dans la salle de réception de la Maison Blanche, où l'Américain se voit montrer pour la première fois le cérémonial élaboré de l'arc japonais. Le *New York Times* raconte : « Hitachiyama se plie alors en deux dans un souffle aigu semblable au sifflement de la vapeur s'échappant d'un train. C'est une performance impressionnante pour un homme doté d'un tel embonpoint, mais un entraînement de longue haleine lui a permis de pratiquer cet exercice avec grâce, et il stupéfait les spectateurs par la manière dont il accomplit l'exercice ». Après avoir accepté en cadeau un sabre ancien hors de prix, une lame donnée à Hitachiyama par son ancien clan féodal lorsqu'il s'était vu conférer le statut de yokozuna, le Président arrange des préparatifs pour pouvoir assister à une démonstration des lutteurs japonais après son retour d'un voyage de chasse en Louisiane. Un mois plus tard le lutteur et ses disciples font une petite démonstration de leurs talents sur le terrain de tennis de la Maison Blanche. Le jour suivant, les journaux notent que le Président, l'ambassadeur d'Inde et les membres du gouvernement « sont restés assis en ligne le long de l'aire de combat, à part quand ils se sont mis à sautiller devant le spectacles, semblables à des fans de football devant un grand match ».



入 俵 十 綱 横 山 陸 常
Hitachiyama, qui devient 19^{ème} yokozuna en 1903, effectue le dohyo-iri.

Après sa tournée en Europe, Hitachiyama retourne au Japon en 1908. Se retirant en 1914, il hérite du nom et du statut d'Ancien de son maître Dewanoumi, et demeure l'un des grands personnages de l'association de sumo jusqu'à sa mort en 1922. trois de ses disciples – Onishiki, Tochigiyama et Tsunenohana – deviendront yokozuna, et bien d'autres atteindront les premiers rangs de la makuuchi, faisant de la Dewanoumi-beya une pépinière de champions – tradition poursuivie jusqu'à nos jours.

Umegatani Toutaro II, fils d'un droguiste, né en 1882 dans la préfecture de Toyama, est considéré comme un « maître lutteur », un champion au contrôle absolu des techniques requérant une coordination et des manœuvres délicates. Il est découvert en 1891 par l'ozeki Tsurugiyama, dont le maître, Ikazuchi (l'ancien Umegatani I), invite le jeune garçon à rejoindre sa heya. Début 1898, après sa promotion en division makuuchi, le jeune lutteur est rapidement vu comme le principal rival d'Hitachiyama. Umegatani (il héritera du nom de son maître à son accession au rang de yokozuna) décroche le rang d'ozeki deux ans plus tard et est promu yokozuna en 1903 en compagnie d'Hitachiyama. La rivalité entre les deux yokozuna se poursuivra sur toute une décennie. En mai 1915, un an après le retrait d'Hitachiyama, Umegatani abandonne lui-même la compétition et hérite du nom d'Ikazuchi de son ancien maître. En compagnie de Dewanoumi (Hitachiyama) il dirige l'association de sumo durant des années ; la mort d'« Hitachi » en 1922 et celle d'« Ume » en 1929 marque la fin d'une ère dans le sumo moderne.



Hitachiyama (à gauche) et Umegatani posent pour la postérité. Le gyoji est le 23^{ème} Yoshida Oikaze.

A l'époque même où le duo « Hitachi-Ume » fait chavirer les foules de Tokyo, un lutteur du nom de Wakashima Gonshiro retient de plus en plus l'attention à Osaka. Né en 1876 dans la préfecture de Chiba, Wakashima rejoint à Tokyo la heya de Tachiyama à l'âge de 15 ans. Début 1896, il combat au sein de la division makuuchi, mais deux ans plus tard, alors qu'il est en tournée, il quitte le sumo de Tokyo pour rejoindre la Nakamura-beya à Osaka. Il y est promu ozeki en 1902, et début 1903 se voit accorder l'autorisation par la famille Gojo d'accomplir les devoirs de yokozuna. Deux ans plus tard cette promotion est ratifiée par les Yoshida. Wakashima aura été populaire en grande partie pour son physique attirant et occidentalisé, mais sa réputation de grand lutteur est tout aussi justifiée. Lorsque les lutteurs d'Osaka et de Tokyo se rencontrent dans des tournois communs, Hitachiyama s'avère son seul adversaire à sa mesure. Une blessure contractée en tournée fin 1905 le conduit cependant à se retirer du sumo deux ans plus tard, et il quitte totalement le monde du sumo, avant de mourir en 1943, à l'âge de 68 ans.

Un stade national.

En 1909, le premier Kokugikan, le stade national de sumo, est construit dans le quartier Ryogoku de Tokyo, adossé à l'enceinte du temple d'Eko-in. Le stade est conçu par Tatsuno Kingo, qui est également l'auteur des plans de la gare de Tokyo. Nombre de suggestions sont

proposées pour le nom du nouvel édifice, mais alors qu'un jour un journaliste lâche sans trop y penser le terme *kokugi* (sport national) dans un article annonçant l'achèvement du bâtiment, l'association de sumo décide que cette expression est parfaite pour le futur temple du sumo ; *kan* est le terme employé pour stade ou salle.

Cette année là, l'association affine également ses règles, imposant que désormais les lutteurs de makuuchi combattront dix jours au lieu de neuf comme il était d'usage au cours de la période Edo. Le costume de l'arbitre, qui était précédemment le costume de cérémonie traditionnel des samurai, est abandonné au profit du kimono usuel du guerrier et d'un chapeau noir en usage à la cour.

A partir de l'ouverture du stade national en 1909, une bannière de championnat est décernée à l'équipe vainqueur à l'issue du dernier jour du tournoi. En outre, le Jiji Shimpō-sha (qui deviendra plus tard la Mainichi Press) commence à offrir au vainqueur de chaque tournoi un portrait encadré que l'on accroche bientôt dans l'enceinte du stade. Avec l'achèvement du nouvel édifice, la composition des spectateurs commence également à évoluer, et les pratiques « indignes » de laisser des individus jeter des vêtements ou de l'argent sur l'aire de combat, ou encore de déambuler n'importe quand dans les allées, est interdite.

Construit pour contenir 13000 personnes assises, le nouveau bâtiment n'attire toutefois pas toujours les affluences escomptées, et les réserves financières de l'Association de sumo sont presque à sec une fois les dépenses pour le stade payées. Quand en 1911 les lutteurs de rang inférieur mènent une grève massive pour obtenir une augmentation de salaire, les Anciens se trouvent face à une situation très délicate. Fort heureusement, un compromis est atteint par l'entremise d'une médiation extérieure, bien qu'il ne satisfasse véritablement aucune des deux parties ; il est décidé que le produit financier dégagé en fin d'exercice sera contrôlé par des représentants choisis parmi les lutteurs de haut rang, et que dix pour cent du total des revenus de chaque tournoi sera donné comme bonus à tous les lutteurs – à l'exception des ozeki et yokozuna. Deux tiers de ces 10% sera reçu en liquide, le dernier tiers alimentant un fonds de pension.

Entre temps à Kyoto le sumo, qui n'a jamais véritablement récupéré des coups encaissés durant la Restauration, est à son plus bas niveau de popularité historique. Dans une tentative de reconstruire le prestige perdu des lutteurs de la cité, 35 d'entre eux, sous la conduite du yokozuna de Kyoto Oikari Taro, acceptent une invitation à venir se produire dans le cadre de l'inauguration d'une exposition sur le Japon à Londres commémorant la signature de l'Alliance anglo-nipponne. Ils partent de Yokohama en 1910 et passent quatre mois et demi à se produire en Angleterre. Après la fin de l'exposition, Oikari et les autres lutteurs se rendent à Paris pour entamer une grande tournée européenne. A mi-tournée cependant, un certain nombre de lutteurs finissent par rentrer au Japon, mais Oikari et le reste continuent d'exercer leur art dans les contrées étrangères, allant en Amérique du Sud en 1913. Après être revenus une fois de plus en Europe, ils finissent enfin par rentrer au Japon, après une absence de trois ans et demi. Oikari toutefois est lui resté en Argentine. Tragiquement, il finit par perdre le travail qu'il y a trouvé, et passera ses derniers jours à s'éreinter dans des emplois de coolie. A Kyoto, entre l'absence prolongée des principaux lutteurs et l'émigration du yokozuna, le sumo a lui fini par perdre les soutiens qu'il lui restait, finissant par mourir tout seul d'un manque d'intérêt.

A Tokyo, après les départs d'Hitachiyama et d'Umegatani, une nouvelle génération de grands lutteurs vient à l'avant de la scène. Tachiyama Mine-emon, né en 1877 dans une famille

paysanne de la préfecture de Toyama, devient en 1911 le 22^{ème} yokozuna. Découvert à l'âge de 21 ans par l'Ancien Tomozuna, il est placé, en raison de sa puissance et de sa taille – il mesure plus d'un mètre 90 – en division makushita pour son premier tournoi professionnel à l'été 1900. trois ans plus tard, il entre en division makuuchi, et en 1905 atteint le rang de sekiwake. Il se voit conférer le rang d'ozeki à l'été 1909 lors de l'ouverture du Kokugikan, et devient yokozuna deux ans plus tard. Le style de Tachiyama ressemble alors beaucoup à celui de la star de l'ère Edo, Raiden. Après les départs d'Hitachiyama et Umegatani, Tachiyama devient la vedette du sumo de Tokyo. Il remporte onze tournois, dont cinq sans concéder de défaite, et remporte en une occasion 54 combats consécutifs. Il se retire en 1918, quittant complètement le monde du sumo.

Le Kokugikan est détruit dans un incendie en 1917 et, jusqu'à sa reconstruction deux années plus tard, les tournois annuels se tiennent dans l'enceinte du sanctuaire de Yasukuni. Onishiki Uichiro devient yokozuna en 1917, suivi l'année d'après par Moriya Tochigiyama. Onishiki, connu à son époque comme le « fondateur du sumo moderne », naît en 1891 dans la ville d'Osaka. Il est remarquablement cultivé pour un lutteur, ayant presque fini le lycée quand il entre à la Dewanoumi-beya de Tokyo. Huit tournois plus tard, il est en division juryo, un tournoi qu'il termine vaincu le propulse ensuite en makuuchi à l'été 1914. Il décroche le rang d'ozeki dans un temps record, se débarrasse du champion Tachiyama début 1917 et se voit nommé yokozuna à la fin de cette année. En 1923, au sommet de sa carrière, il assume la responsabilité d'une grève générale des lutteurs – connue comme l'incident de Mikawajima – et se retire du monde du sumo. Il reprendra plus tard ses études, finissant par devenir journaliste pour le *Howa Shimbun*.



Onishiki Daigoro fait admirer sa carrure au début des années 1920.

A la fin des années 1910, les tournois bisannuels ne parviennent en général pas à attirer de grandes foules, et les dettes contractées pour la reconstruction du Kokugikan en 1919 épuisent encore plus les ressources de l'Association de sumo. En 1923, une nouvelle grève des lutteurs éclate. Lorsque la médiation du yokozuna Onishiki échoue à satisfaire leurs exigences, les lutteurs se retranchent dans une usine électrique à Mikawajima. Le chef de la police finit par y entrer, et finalement un accord est trouvé, permettant aux lutteurs de décrocher une augmentation de 50 % de leurs retraites. Afin de financer cette nouvelle ponction dans le budget de l'association, la durée des tournois est étendue de dix à onze jours. Onishiki,

responsable d'un grand scandale en ayant impliqué la police dans l'incident, tranche son chignon – à priori de son plein gré – et quitte le monde du sumo, bien que la rumeur ne donne son retrait comme forcé, suite à des conflits d'intérêts complexes avec l'association concernant la succession du directeur Dewanoumi (l'ancien Hitachiyama), décédé l'année précédente.

L'incident est à peine oublié quand le Kokugikan est à nouveau ravagé par les flammes au cours du Grand Tremblement de Terre de Kanto en septembre 1923, qui laisse la majeure partie de Tokyo en ruines. Le tournoi de printemps de 1924 se tient à Nagoya mais n'attire que peu de spectateurs. Un terrain d'athlétisme est achevé cette année là dans le parc du sanctuaire Meiji, et les rites de sumo y sont alors pratiqués par les équipes de l'est et de l'ouest lors des cérémonies d'ouverture.

L'Association Nationale de Sumo.

Fin avril 1925, le prince régent (futur empereur Hirohito) invite l'association de sumo à se produire au Palais Impérial. Suite à cela, une importante somme d'argent est donnée à l'association par le Ministre de la Maison Impériale pour la remise d'un trophée pour le vainqueur du tournoi, qui suggère également que les champions d'Osaka y soient éligibles. La question d'une fusion possible des associations de sumo de Tokyo et Osaka est posée depuis le début des années 1920, mais aucun accord n'a encore pu être trouvé. Au cours de la période Edo existaient également des associations à Nagoya et Kyoto, mais elles ont décliné à la suite de la Restauration Meiji pour n'apparaître plus que comme de simples groupes amateurs. A Osaka toutefois, les lutteurs professionnels ont poursuivi leurs activités régulièrement. Des querelles internes à l'organisation du sumo d'Osaka et ses contacts avec le monde des jeux et des individus peu recommandables lui ont conféré un caractère quelque peu sordide, mais malgré tout les yokozuna d'Osaka continuent d'être nommés et ratifiés par les Yoshida.

En dépit de sa ténacité cependant, même le sumo d'Osaka est sur le déclin depuis le début de la première guerre mondiale. Par conséquent, lorsque l'association de Tokyo émet une proposition de fusion en 1925, la réponse est éminemment favorable. L'opération est réalisée peu après à Osaka. Pour réunir les différents classements, des tournois de qualification sont organisés en novembre 1925 et mars et octobre de l'année suivante. Le yokozuna d'Osaka Miyagiyama conserve son rang, même si bien peu d'autres lutteurs d'Osaka ne parviennent à rester dans leurs positions. Miyagiyama remporte le premier tournoi unifié en 1927, mais se retire début 1931, pour devenir Shibatayama. L'Ancien d'Osaka Minato (ancien yokozuna Okido Moriemon) quitte lui complètement le sumo suite à la fusion. Miyagiyama et Okido, les deux derniers yokozuna d'Osaka, meurent tous deux en 1943.

Avec la réunion des associations d'Osaka et de Tokyo, la Dai Nihon Ozumo Kyokai (Association pan-japonaise de sumo) est créée. Dans les années qui suivent, cette organisation changera à plusieurs reprises son nom avant de finalement rester l'Association Japonaise de Sumo (Nihon Sumo Kyokai) en 1958. Elle est formellement enregistrée comme association à but non lucratif en 1927 et, puisque au Japon toutes les associations de ce type doivent être rattachées à un office gouvernemental, la Kyokai se place sous la tutelle du Ministère de l'Education. Légalement, le premier but de l'association est d'entraîner les lutteurs, et l'on attend donc la création d'une école spéciale, mais ceci ne sera pas mis en place avant 1957.



Les yobidashi paraded et frappent le tambour pour annoncer l'ouverture du tournoi de 1937.

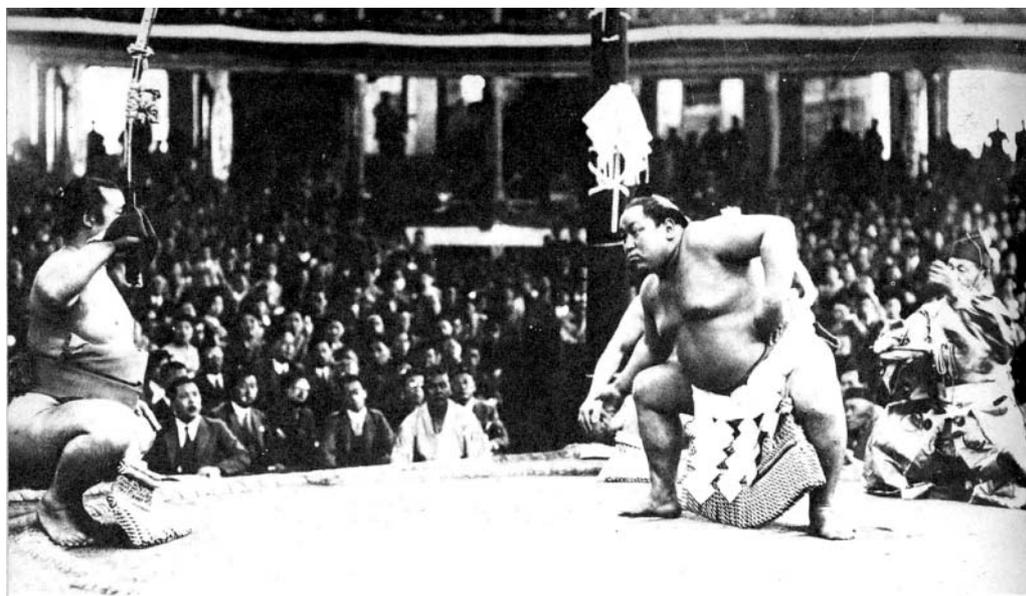
Lorsque les retransmissions radiophoniques des tournois débutent en 1928, des strictes limitations de temps sont imposées pour la première fois aux temps de mise en place des lutteurs. Ils sont fixés à dix minutes pour les lutteurs de makuuchi, sept pour les juryo, et cinq pour les makushita ou lutteurs de rang inférieur. A l'origine, les officiels de la Kyokai, à l'exception unique de son directeur Dewanoumi (l'ancien ozeki Ryogoku Kajinosuke, un disciple d'Hitachiyama) sont opposés à ces retransmissions. Dewanoumi est alors visionnaire, étant le seul à comprendre que cette innovation va populariser le sumo et non pas faire perdre des spectateurs, comme le craignent les autres. Il a raison, et la fréquentation commence à remonter.

En réponse aux requêtes des spectateurs, les quatre juges, qui depuis le milieu de la période Edo étaient placés assis dos aux piliers du dohyo, sont déplacés en contrebas de celui-ci afin de ne plus obstruer la vue des combats de leurs grands corps massifs. L'Empereur assiste au sumo en 1930 et 1931, lui conférant une haute caution morale.

Le sumo est une fois de plus sur la pente ascendante, se remettant de la dépression des années 1920 et offrant une bonne résistance à l'attractivité du plus moderne base-ball, quand en janvier 1932 la plupart des lutteurs de haut rang désertent la Kyokai dans ce qui sera connu comme l'incident du Shunjuen. Tous les lutteurs de la Dewanoumi-beya, menés par le sekiwake Tenryu Saburo, s'enferment alors dans le Shunjuen, un restaurant chinois de Tokyo, après avoir soumis à la Kyokai des exigences concernant une clarification des droits des lutteurs et un meilleur traitement au sein des heya. Bien que l'ozeki Musashiyama ne participe à cette révolte qu'avec réticence et finisse par retourner à la Dewanoumi-beya, un total de vingt lutteurs de makuuchi et de onze juryo du côté ouest se joignent au mouvement de Tenryu. Le major-général de l'armée Kido et d'autres militaires de haut rang proposent leur entremise en tant que médiateurs, mais les lutteurs rebelles rejettent toutes ces tentatives de conciliation. Coupant leurs cheveux, les dissidents forment alors une nouvelle équipe, scellant une rupture définitive avec la Kyokai. Dix-sept lutteurs du côté est quittent alors également celle-ci pour former le Groupe des Lutteurs Révolutionnaires, et les deux nouveaux groupes commencent des tournées en province, donnant des spectacles.

Avec plus de la moitié des lutteurs de makuuchi et de juryo partis, les Anciens se voient contraints de promouvoir des lutteurs moins bien classés les uns après les autres pour remplir les vides. Futabayama Sadaji, qui deviendra par la suite l'un des plus grands champions de l'histoire du sumo, bondit de la division juryo vers les premiers rangs des maegashira. Dans

l'intervalle, les nouveaux groupes de lutteurs gagnent en popularité pendant un moment, mais finissent par perdre leur public. Tamanishiki Takeshi est promu yokozuna en juillet 1932, et Musashiyama San'emon en juillet 1935. A mesure que les lutteurs de Tokyo recouvrent leur popularité et que les groupes réformés perdent la leur, les déserteurs retournent à la capitale les uns après les autres. Asashio, qui s'était vu déchoir de ce nom en rejoignant les déserteurs, est réintégré comme Minanogawa, et la Kyokai montre sa magnanimité en l'élevant au rang de yokozuna en 1936, trois ans après son retour.



*Dohyo-iri de
Tamanishiki au
Kokugikan.
Environs de 1930.*

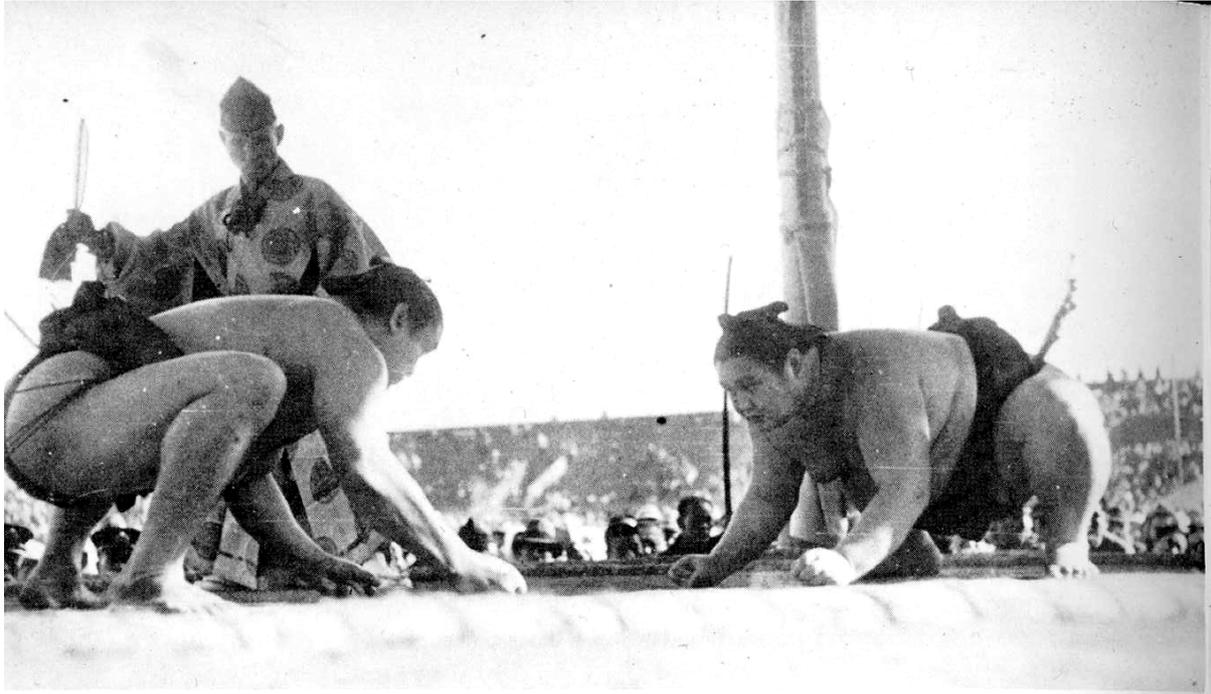
La véritable star de la fin des années 30 et du début des années 40, toutefois, est Futabayama. Ce lutteur, une légende de son vivant, naît en 1912 dans la préfecture d'Oita. Il est le fils d'un pêcheur. Quatre ans après avoir rejoint la Tatsunami-beya en 1927, on ne remarque à priori rien d'exceptionnel chez ce lutteur, mais après sa montée soudaine en makuuchi en 1932, Futabayama commence à montrer sa vraie valeur. Avec sa promotion au rang de sekiwake en 1936, il se met soudainement à prendre du poids, et son style de sumo change de manière radicale. Il débute alors une longue série d'invincibilité après avoir remporté le tournoi de janvier 1936, et demeure invaincu jusqu'à sa défaite face à un maegashira nommé Akinoumi, dans un combat que l'on attendait comme sa 70^{ème} victoire de rang. Au cours de cette période, il est tout d'abord promu ozeki en janvier 1937, puis yokozuna en mai suivant. La défaite de Futabayama face à Akinoumi fait sensation dans tout Tokyo, et les journaux sortent même des éditions spéciales pour annoncer la nouvelle. Ne perdant qu'un seul autre tournoi, Futabayama ne connaît que peu de rivaux, même si Haguroyama Masaji, Akinoumi Setsuo et Terukuni Manzo sont promus yokozuna en 1941 et 1942. A l'annonce de son retrait à l'automne 1945, Futabayama a remporté douze tournois, dont huit sans connaître de défaite.

L'énorme gain de popularité que connaît le sumo pousse la Kyokai à étendre la durée des tournois à treize jours en mai 1937, puis à quinze début 1940. La compétition est-ouest, remplacée au moment de l'incident du Shunjuen par une compétition entre heya, est restaurée. Le temps de préparation est à nouveau réduit en 1942 à sept minutes pour les lutteurs de makuuchi, cinq pour les juryo et quatre pour les rangs inférieurs.



Le fabuleux Futabayama en plein dohyo-iri après avoir été promu yokozuna en 1937.

Avec l'extension de la guerre en Chine à la fin des années 30 et le déclenchement de la guerre du Pacifique en décembre 1941, le slogan de « l'Invincible Armée Impériale » est sur toutes les lèvres, et la performance de Futabayama apparaît à tous comme un symbole de cette époque. Le sumo est introduit comme matière obligatoire dans l'éducation physique des écoles primaires. Comme le base-ball et les autres sports d'origine étrangère sont officiellement condamnés, le sumo est au faîte de la ferveur populaire, et les lutteurs traversent les océans pour se produire devant l'Armée Impériale dans les zones occupées de Chine et de Mandchourie. A l'été 1943 toutefois, la guerre tourne en défaveur des Japonais. La plupart des jeunes lutteurs sont engagés et partent pour le front, tandis que ceux qui restent en arrière se voient organisés au sein des heya en équipes de travailleurs de force pour aller travailler dans les provinces. Le Kokugikan est réquisitionné par les forces armées en 1944, et les tournois d'été et d'hiver de cette année ont lieu sur le terrain de base-ball du parc de Koraku-en. En 1945, les raids aériens sur Tokyo deviennent si violents que le tournoi de janvier est reporté, et en mars, quand le stade et la plupart des heya sont lourdement touchés par des incendies, un grand nombre de lutteurs font partie des victimes. Cet été-là, des combats sont effectués par les lutteurs de haut rang dans les ruines du Kokugikan, mais seuls les membres de la Kyokai peuvent y assister. En août 1945, le Japon capitule face aux forces Alliées.



Le sumo revient en plein air en 1944 quand l'Armée Impériale réquisitionne le Kokugikan et que les tournois doivent se tenir au parc Koraku-en.

Le chaos d'après-guerre.

En novembre 1945 la Kyokai reçoit l'autorisation des forces d'occupation de tenir un tournoi de dix jours dans les décombres du Kokugikan. A cette occasion le diamètre du dohyo est étendu à seize pieds, mais le public comme les lutteurs sont unanimes pour le considérer comme étant trop large – et il semble d'autant plus large, notent certains, qu'en raison des restrictions de la guerre bien des lutteurs sont devenus très fins. Le dohyo est réinstauré dans ses dimensions traditionnelles de quinze pieds dès l'année suivante. Haguroyama et le tout nouveau lutteur de makuuchi Chiyonoyama gagnent tous deux l'ensemble de leurs combats – il n'est alors pas d'usage pour un lutteur classé en bas de la makuuchi d'être confronté à un yokozuna – mais la coupe du champion revient à Haguroyama puisque, par tradition, le titre est attribué en cas d'égalité au lutteur le mieux classé. Tout de suite après le tournoi, le Kokugikan est réquisitionné par les forces d'occupation. Rebaptisé Memorial Hall, il est partiellement transformé en patinoire pour les soldats américains. Avec la perte du Kokugikan, le seul tournoi de 1946 se déroule en novembre, lorsque la Kyokai reçoit l'autorisation de tenir un dernier tournoi de treize jours dans le vieux stade de lutte. Après ce tournoi, l'immense Futabayama prend officiellement sa retraite (annoncée un an auparavant), effectuant son dernier dohyo-iri avec à ses côtés les yokozuna Haguroyama et Terukuni, devant des spectateurs en larmes.

En 1947, l'accès au Kokugikan étant toujours interdit, la Kyokai obtient la permission d'employer l'aire de sumo des jardins du sanctuaire Meiji pour y tenir ses tournois. a leur arrivée sur place, les spectateurs sont assaillis par des volontaires recueillant des signatures pour exiger que l'on rende le Kokugikan aux lutteurs, mais le mouvement ne porte pas à conséquence, et les tournois continuent à se tenir en extérieur jusqu'en 1949, date à laquelle un stade temporaire en tôle galvanisée est érigé dans le parc Hamacho.



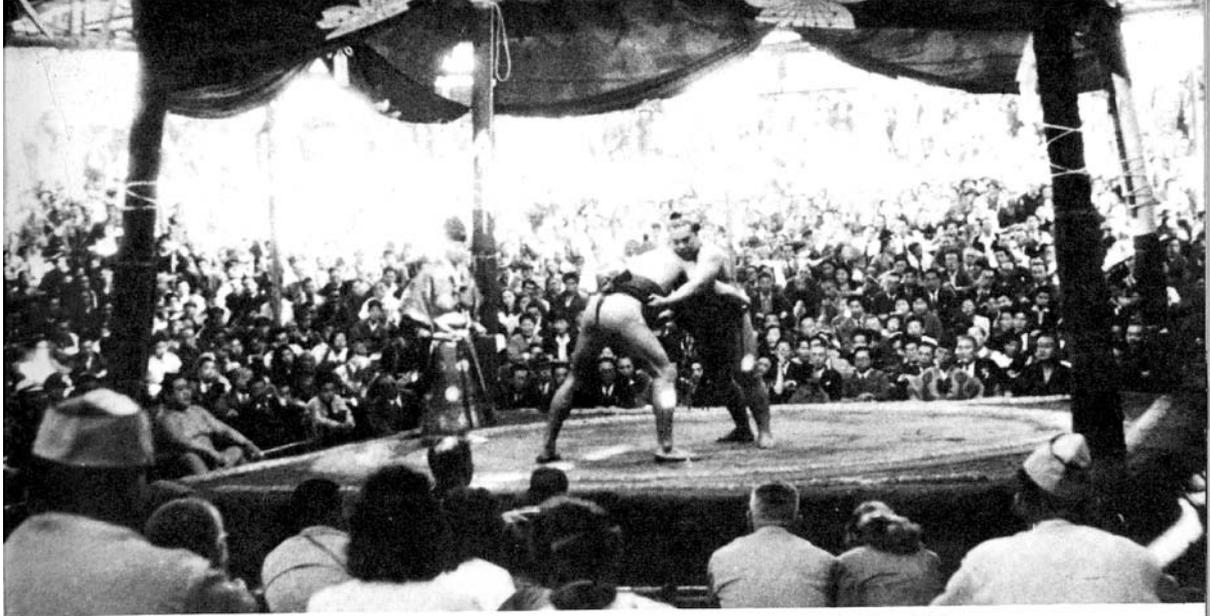
Le mage de Futabayama tranché lors de son intai en 1946. Son record du plus grand nombre de victoires successives tient toujours.

En juin 1947, Maedayama Eigoro est promu au rang de yokozuna, devenant ainsi le premier grand champion de l'après-guerre. Né en 1914 dans la préfecture d'Ehime, il rejoint la Takasago-beya à l'âge de quinze ans. Il est exclu temporairement de sa heya pour une bagarre peu après, et un peu plus tard est rétrogradé de juryo en sandanme alors qu'il est contraint de récupérer d'un problème osseux. Après avoir finalement atteint la division makuuchi en 1937, il ne lui faut que trois tournois pour décrocher le rang d'ozeki. Il demeure à ce grade durant neuf années et demi, attaquant ses adversaires Futabayama et Haguoyama dans un style rugueux, à défaut d'être efficace, qui enchante le public. Il est finalement promu au rang de yokozuna à 33 ans, mais se retire en septembre 1949 après avoir essuyé une pluie de critiques pour avoir été aperçu à un match de base-ball durant un tournoi dont il s'est retiré au beau milieu. En dépit de sa courte et peu convaincante carrière de yokozuna – 29 défaites sur 53 combats – Maedayama contribue ensuite comme Ancien de manière significative au fonctionnement de la Kyokai. Il sera également le maître de la Takasago-beya jusqu'à sa mort en 1971.

Au cours de l'été 1947, le système du kettei-sen (play-off) est instauré. Si deux lutteurs arrivent à égalité en tête à la fin d'un tournoi, la coupe ne sera plus automatiquement attribuée au plus gradé des deux, mais ils auront à disputer un combat supplémentaire au dernier jour de ce tournoi. Le système des prix individuels est également créé, modifiant la traditionnelle compétition est-ouest au profit d'une compétition entre tous les lutteurs, et créant trois récompenses spéciales – le prix de la combativité (*kanto-sho*), celui de la technique (*gino-sho*) et celui de la performance (*shukun-sho*) – pour les lutteurs de makuuchi en dessous du grade d'ozeki. A l'automne 1948 un tournoi se tient à Osaka pour la première fois depuis la fin de la guerre, où le sekiwake Masuiyama l'emporte après un kettei-sen passionnant contre le vainqueur du tournoi d'été, Azumafuji. Ce dernier est promu yokozuna, et Masuiyama ozeki, le tournoi suivant.

Azumafuji Kin'ichi, seul yokozuna natif de Tokyo, naît en 1921. Il rejoint la Fujigane-beya en 1939 (il fera plus tard partie de la Takasago-beya) et débute sa carrière en division makuuchi en 1943 sur un coup d'éclat, ne concédant qu'une défaite lors de son premier tournoi. Il est promu ozeki en 1945, et yokozuna trois ans plus tard. Détenteur du record du yokozuna le

plus lourd de l'histoire [*ndt : battu bien plus tard par Akebono*] avec près de 190 kilos, Azumafuji termine sa carrière avec des statistiques inégales et se retire en 1954 avec six tournois remportés en douze ans de carrière en makuuchi. Il sert un temps comme Ancien mais se retire ensuite du sumo pour se tourner vers la lutte de style occidental. Il sera ensuite critique de sumo pour les journaux et la télévision, avant de décéder en 1973.



Tournoi d'après-guerre dans le stade provisoire du parc Hamacho, utilisé jusqu'en 1949. on peut voir des soldats américains, dos au photographe.

Au printemps 1950, les yokozuna Haguroyama, Azumafuji et Terukuni se retirent tous au beau milieu du tournoi. Dans l'indignation qui s'ensuit, des demandes affluent pour réclamer leur destitution, et les discussions ultérieures aboutissent à la formation d'un comité de délibération des yokozuna qui établit des prérequis pour les détenteurs de ce statut et recommande les lutteurs aptes à être promus à ce rang. Ses dix membres sont tous des membres émérites dans des domaines sans rapport avec le sumo ; on y trouve des savants, des sociologues ou des écrivains (Terukuni regagnera un peu plus tard les faveurs des foules en faisant un retour inattendu au tournoi d'automne, faisant chuter Yoshibayama dans un *ketteisen* qui lui aurait permis de remporter son premier tournoi). En janvier 1951 la *Kyokai* déclare que les licences de yokozuna seront désormais entièrement sous le contrôle du comité de délibération et des directeurs de l'association, transformant la recommandation et approbation traditionnelle des *Yoshida* en une pure cérémonie. La remise du portrait du champion par le *Mainichi Press*, interrompue durant la guerre, reprend en mai, et celui de Terukuni devient le premier à être suspendu dans le nouveau *Kokugikan* – dont la construction a démarré en 1950 – après sa victoire en mars 1951. Chiyonoyama remporte le tournoi d'été, après lequel il est promu au rang de yokozuna.

Chiyonoyama Masanobu, qui avec son mètre quatre vingt quinze ne laisse que bien peu de chances à ses adversaires, est le premier yokozuna originaire d'Hokkaido. Il rejoint la *Dewanoumi-beya* en 1942 à l'âge de seize ans, et au cours de son premier tournoi en tant que lutteur de makuuchi en novembre 1945, il remporte dix de ses combats pour arriver à égalité avec le yokozuna Haguroyama. Après avoir été promu lui-même yokozuna en automne 1951, Chiyonoyama demeure huit années à ce rang. Après s'être retiré en 1959, il prend le nom de *Kokonoe*, et en 1967 il quitte la *Dewanoumi-beya* pour fonder sa propre *Kokonoe-beya*. Il décède en 1977.

Entre temps les tournois prennent place dans le Kokugikan encore en travaux, qui en 1952 commence à prendre forme dans le quartier de Kuramae à Tokyo. Les bannières portant les noms des lutteurs, qui avaient été bannies depuis l'ouverture du Ryogoku Kokugikan en 1909, se mettent à reflleurir leurs couleurs dans la brise après 43 ans d'interruption. A l'intérieur, juste avant le tournoi d'automne 1952, les quatre piliers entourant le dohyo sont enlevés pour faciliter la vision des combats. Ils sont remplacés par quatre grands pompons colorés pendant d'un toit suspendu en dessous du toit du bâtiment. Les retransmissions télévisées en direct débutent dès l'année suivante.

A l'été 1953 Kagamisato Kiyoshi est promu yokozuna, Yoshibayama Junnosuke le suivant au début de 1954.

La construction du Kokugikan est finalement achevée en septembre 1954 avec l'ouverture d'un musée du sumo dans l'enceinte du bâtiment. Le sumo accroît encore sa popularité avec l'avènement des retransmissions télévisées, et ce ne sont pas moins de quatre chaînes qui se battent pour les droits de diffusion. Au début des années 60, la NHK, la télévision publique, s'empare du monopole du sumo. A cette époque, avec la rivalité entre Tochinishiki et Wakanohana, chaque tournoi propulse un peu plus le sumo.

L'ère Waka-Tochi

Tochinishiki Kiyotaka, né en 1925 pas très loin de Tokyo, commence à travailler dans un moulin juste après l'école primaire. Il a tout juste treize ans quand il rejoint la Kasugano-beya. En mai 1944, il prend le nom de Tochinishiki, se servant du premier caractère de Tochigi-yama, l'ancien nom de lutteur de son maître. Tochinishiki est petit pour un lutteur, ayant à peine rempli les exigences de poids et de taille pour devenir apprenti, et il ne fait que 1,78 mètres pour 83 kilos lorsqu'il entre en division makuuchi en 1947. Il est promu ozeki en janvier 1953 et yokozuna l'année suivante après le tournoi de septembre 1954.

Wakanohana Kanji, connu comme le « diable du dohyo » (*dohyo no oni*) naît en 1928 dans la préfecture d'Aomori. Après la faillite complète des vergers de pommes de son père alors que son fils vient tout juste de commencer l'école primaire, la famille déménage à Hokkaido, où le père trouve du travail comme docker. Quelques années plus tard, il s'engage dans l'armée, et pour soutenir la famille le jeune Wakanohana trouve du travail dans une mine de charbon. Cet emploi lui sculpte le corps et renforce ses muscles, et à l'été 1946 la rumeur de sa force parvient à un groupe de lutteurs de la Nishonoseki-beya en tournée dans le voisinage. Le jeune garçon s'avère être d'une taille si petite que le maître de la Nishonoseki le rejette dans un premier temps comme éventuel disciple, mais après l'avoir vu lutter, il réalise que le jeune a un don naturel pour le sumo. Cet automne Wakanohana, à l'âge de 17 ans, apparaît pour son premier tournoi au sein de la Nishonoseki ; il rejoindra plus tard la Hanakago-beya. Au début de 1950 il est en makuuchi, et il se voit promu au rang d'ozeki après le tournoi d'automne 1955. Un an plus tard, il est pris en considération pour une promotion comme yokozuna, ayant gagné le tournoi de janvier, partagé la tête en mars et remporté le tournoi de mai. Juste avant le début des combats de septembre toutefois, son fils aîné âgé de quatre ans meurt brûlé par une marmite renversée dans les cuisines de la Hanakago-beya ; Wakanohana prend part au tournoi en deuil, un rosaire bouddhiste en bois accroché autour du cou. Il remporte ses douze premiers combats mais abandonne alors le tournoi, annihilant toute chance d'une promotion comme yokozuna. Ce n'est qu'en février 1958, après le retrait des yokozuna Yoshibayama et Kagamisato, qu'il est finalement promu à ce statut.



Le nouveau Kokugikan de Kuramae, encore en construction au début des années 1950, avec la tour des tambours sur la droite. Les dons de mécènes sous forme d'énormes pots de sake sont disposés de chaque côté de l'entrée.



Le Kokugikan de Kuramae avant que les quatre piliers ne soient ôtés du dohyo. Les lutteurs effectuent le dohyo-iri.

Les années qui s'écoulent entre la promotion de Tochinishiki comme komusubi et celle de Wakanohana comme maegashira, jusqu'au retrait de Tochinishiki en mars 1960 deviennent l'ère « Tochi-Waka ». Tous deux sont élégants – même parvenus au rang de yokozuna, aucun d'eux ne pèse plus de 115 kilos – et beaux garçons, et ils deviennent de grands favoris du public dans ces premières années de retransmissions télévisées. Les combats entre ces deux lutteurs sont attendus avec presque autant de ferveur que ceux qui avaient opposé Tanikaze à Onogawa, ou Hitachiyama à Umegatani. Sur les 33 rencontres opposant les deux lutteurs, Tochinishiki en remporte 18 contre 15 à Wakanohana. Tous deux s'adjugent dix coupes de l'Empereur avant de se retirer (Wakanohana s'en va en 1962). Tochinishiki deviendra le maître de la Kasugano-beya, Wakanohana celui de la Futagoyama-beya.

En 1957, un scandale qui éclate au sujet de la façon douteuse dont la Kyokai, organisation en théorie à but non lucratif, gère ses finances, aboutit à une série de changements drastiques dans l'association. Le fonctionnement interne de la NSK est examiné par une session spéciale de la Diète provoquée par une critique massive de l'opinion publique sur la difficulté extrême d'obtenir des sièges lors des tournois. Les chaya, ou maisons de thé, détiennent depuis longtemps le monopole de la vente des tickets qu'ils cédaient aux mécènes en vue, et au cours de la session spéciale de la Diète il est révélé que la femme et la fille du président de l'Association, Dewanoumi (l'ancien Tsunenohana) dirigent deux des plus grosses d'entre elles. La façon dont l'association est gérée subit de telles critiques que Dewanoumi, confronté au scandale, tente de se suicider par hara-kiri. Il est remplacé comme président par Tokitsukaze (Futabayama), sous la direction duquel, jusqu'à sa mort en 1968, d'importantes réformes sont menées. Un accord est obtenu au terme duquel quarante pour cent du total des tickets seront vendus au public ordinaire sans avoir recours aux maisons de thé qui sont rebaptisées offices des guides et tickets (*annai-jo*) et regroupées sous la direction de la Compagnie des Services du Sumo. Un institut d'entraînement au sumo est officiellement ouvert en octobre 1957, et tous les lutteurs faisant leur entrée dans le sport sont contraints d'y passer six mois d'études sur des sujets allant de l'histoire du sumo et les traitements médicaux des blessures du sport à la calligraphie et à la lecture des poésies. Le système salarial traditionnel des lutteurs est modifié passant d'un système de bonus périodique à des émoluments mensuels, établissant des salaires fixes pour tous les lutteurs à partir de la division juryo. Une heya indépendante d'arbitres est également établie, et un cinquième tournoi annuel est ajouté à Fukuoka tous les mois de novembre. Le sixième et dernier tournoi annuel est inauguré à Nagoya en juillet 1958. Deux ans plus tard le système d'arbitrage est encore révisé, et à partir de cette époque il devient d'usage pour l'arbitre qui dirige les combats des komusubi, sekiwake, ozeki et yokozuna de porter des *tabi* blanches (les chaussettes fendues) et des sandales de toile.

Les lutteurs de la nouvelle ère.

En 1959 Asashio Taro est promu au rang de yokozuna. Avec 189 cm c'est un géant aux muscles bien dessinés, des sourcils épais et le torse velu. Il naît à Kagoshima en 1929 et entre à la Takasago-beya à 19 ans. A l'inverse de bien des lutteurs de grande taille, il possède une technique solide et maîtrisée, et il avance rapidement dans la hiérarchie jusqu'à finalement atteindre le rang d'ozeki en 1957 et celui de yokozuna deux ans plus tard. Des problèmes de dos récurrents – Asashio souffre de vertèbres disjointes – l'empêchent de devenir un champion à records, puisqu'il est régulièrement contraint d'abandonner les tournois. Il se retire en janvier 1962, quatre mois avant Wakanohana, et devient entraîneur à la Takasago sous le nom d'Ancien de Furiwake, avant d'assumer la position de maître à la mort de Takasago (Maedayama) en 1971.

Les lutteurs les plus représentatifs de la nouvelle ère de popularité phénoménale que connaît le sumo dans ces années 60 sont Kashiwado Tsuyoshi et Taiho Koki. Tous deux se révèlent très tôt prometteurs, tandis que les fans comme les officiels de la Kyokai attendent avec impatience leur émergence en makuuchi depuis le temps où les deux lutteurs font leurs armes comme apprentis. Kashiwado intègre la makuuchi en 1958, et Taiho le suit un an après. Semblables dans leur poids comme dans leur stature, tout comme dans leur point faible – les techniques de poussée – ils dominent rapidement le monde du sumo.

Kashiwado naît en 1938 dans la préfecture de Yamagata. Il apparaît pour son premier tournoi à l'âge de quinze ans sous son vrai nom, Togashi Tsuyoshi. Mesurant 1,88 mètres mais ne pesant que 85 kilos, il avance rapidement dans la hiérarchie jusqu'à la division makuuchi qu'il atteint à 19 ans. Au printemps suivant, il adopte le nom traditionnel de l'Isenoumi-beya, Kashiwado, accordé uniquement aux champions potentiels et remontant au milieu de la période Edo. Il atteint le rang d'ozeki après le tournoi de Nagoya de 1960. En septembre 1962 Kashiwado perd le titre face à Taiho dans un kettei-sen, mais à la suite de ce tournoi les deux ozeki sont promus yokozuna. Jusqu'en 1963 les deux lutteurs montrent des talents comparables, mais une épaule droite disloquée contraint Kashiwado à se retirer durant quatre tournois. Il remporte le tournoi d'automne sans concéder aucune défaite au cours d'un retour passionnant, mais ses performances commencent à s'étioler après cela. Kashiwado se retire finalement en juillet 1969 (à ce moment il pèse plus de 140 kilos) et fonde la Kagamiyama-beya.



Taiho, qui domina le monde du sumo dans les années 1960, effectue son dohyo-iri.

Taiho, né sous le nom de Naya Koki en 1940 à Karafuto (une île du nord du Japon occupée par les Soviétiques et connue désormais sous le nom de Sakhaline), est le fils d'un réfugié Russe Blanc ayant fui la Révolution Bolchevique et d'une mère japonaise. En 1956, alors qu'il vit sur Hokkaido avec sa mère, il est recruté par la Nishonoseki-beya et apparaît à l'automne dans son premier tournoi. En trois ans et demi, il atteint les rangs makuuchi et remporte son premier tournoi, devenant en son temps le plus jeune lutteur à décrocher la coupe de l'Empereur. En novembre 1960 il est promu ozeki, et en septembre 1961 il devient le 48^{ème} yokozuna, une fois encore le plus jeune lutteur à établir cette performance. Dans les années 60, Taiho rencontre pas moins de sept yokozuna différents sur le dohyo : Wakanohana et Asashio, qui se retirent tous deux en 1962 ; Kashiwado, qui devient yokozuna en compagnie de Taiho et se retire en 1969 ; Tochinoumi Teruyoshi, qui est promu en 1964 et se

retire en 1966 ; Sadanoyama Shimmatsu, promu en 1965 et qui se retire en 1967 ; et Tamanoumi Masahiro et Kitanofuji Katsuaki, qui deviennent tous deux yokozuna en 1970. Avant de lui-même céder la place en 1971, Taiho remporte 32 tournois – record absolu – et passe de très peu à côté du record de Futabayama de 69 victoires consécutives. Une décision controversée au deuxième jour du tournoi de mars 1969 à Osaka le donne perdant d'un combat contre le maegashira Toda, stoppant la série de Taiho au chiffre de 45. L'arbitre pointe dans un premier temps son éventail vers Taiho, mais les juges retournent le verdict. Les photographies publiées dans les journaux le lendemain montrent clairement que la première décision était la bonne. Toutefois, comme la tradition l'exige, la décision des juges fait foi, même si à partir de ce moment les magnétoscopes seront employés pour les décisions litigieuses. Taiho remporte par la suite deux fois de suite 34 combats de rang, et remporte également à deux reprises six tournois consécutifs, mais il ne s'approchera jamais plus du record de Futabayama. A l'automne 1969 la Kyokai lui accorde le statut d'Ancien honoraire pour honorer sa carrière exceptionnelle, et en 1971 le champion se retire pour fonder sa propre heya.

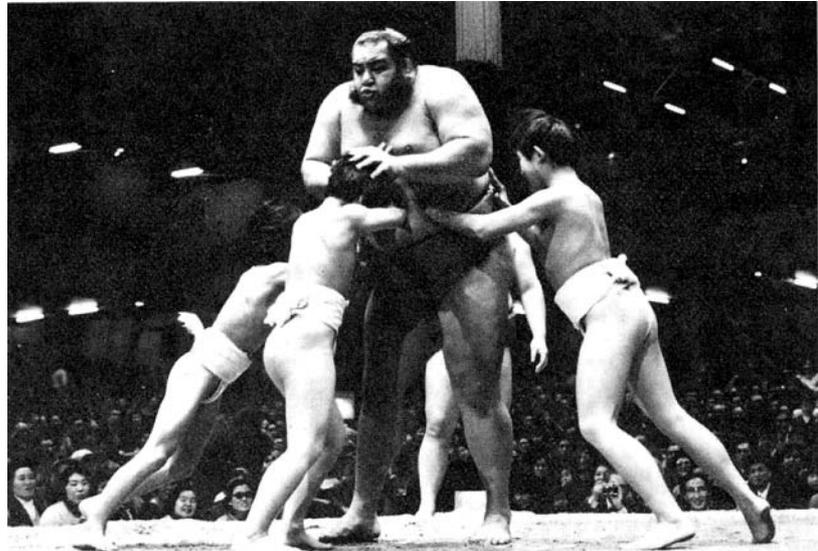
Les Ambassadeurs Nus.

Dans les années 60, le Japon se remet non seulement des dévastations de la deuxième Guerre Mondiale, mais devient rapidement une puissance économique majeure et est bientôt reconnue en tant que telle par le reste du monde. En 1968 le PNB du Japon devient le deuxième des pays non-communistes, et en 1973 la balance du commerce extérieur japonaise fait de ce pays le premier exportateur au monde. Dans le domaine politique également, le Japon revient au premier plan comme une puissance reconnue. Les relations diplomatiques sont rétablies avec la Chine en 1973, et l'année suivante Gerald Ford devient le premier Président des Etats-Unis en activité de l'histoire à visiter le Japon.

Le sumo fait les gros titres dans ces années 60. Au cours de l'été 1965 – presque soixante ans après qu'un groupe de lutteurs, inspirés par la tournée d'Hitachiyama en Europe et aux Amériques en 1907-1908, ont pour la première fois traversé la Russie – des lutteurs, menés par Taiho, Sadanoyama et Kashiwado, effectuent une tournée en URSS à l'invitation des autorités soviétiques. Encensés des deux côtés du rideau de fer comme les « ambassadeurs nus », les lutteurs sont reçus avec un grand enthousiasme à leur venue au Cirque National de Moscou et dans d'autres régions du pays. Huit ans plus tard, en 1973, un groupe similaire de lutteurs voyage jusqu'à Pékin et Shanghai pour célébrer l'ouverture des relations diplomatiques sino-japonaises.

Le monde du sumo commence également à s'ouvrir de plus en plus aux étrangers durant les années 60. La toute première tentative d'un étranger de pénétrer cette société très fermée est effectuée par un immense Américain en 1865, qui vient voir l'Ancien Urakaze pour le supplier de le prendre comme disciple. Urakaze, pour le moins surpris, écrit aux autorités pour demander si la requête est recevable, mais celle-ci est rejetée au motif qu'il n'existe aucun système en vigueur permettant à des étrangers de vivre en permanence sur le sol japonais. Soixante ans plus tard un lutteur né à l'étranger – Ozaki Kiichiro, un Américain Nisei du Colorado qui avait réussi à se faire passer pour un Japonais durant la deuxième Guerre Mondiale – atteint la division reine du sumo professionnel, sous le nom de Toyonishiki. Et deux ans après cela, Rikidozan, un Coréen né à Nagasaki en 1924, atteint les rangs makuuchi au sein de la Nishonoseki-beya. Il atteindra le rang de sekiwake avant de contracter une infection pulmonaire fin 1949. Les soucis d'argent engendrés par sa maladie finissent par engendrer une querelle avec son maître et il quitte le sumo en septembre 1950. Rikidozan se tourne alors vers la lutte professionnelle de style occidental ou il devient célèbre pour ses

atémis de karaté. Après avoir effectué des tournées aux Etats-Unis, il se retire pour travailler dans la promotion de la lutte à Tokyo et diriger un certain nombre de sociétés de location et de boîtes de nuit ; en décembre 1963 il est poignardé à mort dans l'un de ses bars par un gangster.



Takamiyama (Jesse Kuhaulua) affronte un groupe d'enfants lors d'une représentation de charité.

A la fin des années 70 plus de trente lutteurs non-Japonais – la plupart d'entre eux étant des Coréens nés au Japon, mais également pas mal d'Hawaïens, des Américains, Brésiliens, Chinois et Tongiens – ont fait leur entrée dans le sumo professionnel depuis la fin de la deuxième Guerre Mondiale. Mais bien peu atteignent la division reine, et seul Takamiyama Daigoro, né Jesse Kuhaulua sur l'île de Maui, Hawaï, en juin 1944, parvient à devenir une star – une superstar, en fait. Le sumo est populaire à Hawaï depuis que Tachiyama et Otori sont venus avec un groupe de lutteurs pour se produire devant les émigrants japonais en 1914. La guerre du Pacifique engendre un hiatus dans les tournées sur l'île, mais les groupes amateurs japonais commencent à revenir sur Hawaï dès 1950. En juin 1962 un important groupe de lutteurs professionnels viennent effectuer leur premier tournoi majeur d'après-guerre à Honolulu, qui devient vite une tournée bisannuelle dans le cycle des circuits de province.

Jesse Kuhaulua rejoint le club de sumo amateur de Maui alors qu'il est encore au lycée, tout d'abord avec l'objectif de renforcer ses jambes – qui ont été atteintes après qu'il a été renversé par une automobile alors qu'il était enfant – pour pouvoir jouer au football. En février 1964 le maître Takasago (Maedayama), responsable d'un groupe de lutteurs de makuuchi en transit à Honolulu avant d'aller effectuer une tournée en Californie, assiste à des combats de Jesse et est suffisamment impressionné pour inviter l'Hawaïen à rejoindre sa heya au Japon. Jesse, qui n'a pas encore tout à fait vingt ans, participe à son premier tournoi professionnel à Osaka le mois suivant sous son vrai nom, mais se voit par la suite attribuer le nom de Takamiyama, l'ancien nom de lutteur de Takasago Uragoro. Ne connaissant pas un traître mot de japonais à son arrivée dans le pays mais s'adaptant sans peine à la rude discipline du monde du sumo, Takamiyama s'impose lui-même un strict programme d'entraînement et avance jusqu'au rang de juryo à la suite du tournoi de janvier 1967. Un an plus tard il remporte le prix de la combativité lors de son premier tournoi en makuuchi. En juillet 1972 Takamiyama devient le premier étranger de l'histoire à remporter un tournoi, et l'ambassadeur des Etats-Unis de l'époque, Robert Ingersoll, monte sur le dohyo durant la cérémonie des prix à Nagoya pour lire un télégramme de félicitations personnelles de la part du président Richard Nixon. Jesse, apprécié des Japonais comme des étrangers, atteindra au

summu plus de 200 kilos sur la balance. Sa taille (plus d'1,90 mètres) et son poids lui vaudront souvent d'être déséquilibré, ses jambes restant trop fines par rapport au reste de son corps.

Début 1979 Takamiyama bat le record d'étoiles d'or – une étoile d'or est attribuée à un maegashira lorsqu'il défait un yokozuna – avec un total de douze, alors qu'il est à cette époque le plus vieux lutteur en activité à l'âge de 35 ans. Au cours des années 70, des éléments réactionnaires au sein de la Kyokai, inquiets du succès inédit et inattendu de Takamiyama – il atteint alors le rang de sekiwake – préparent une annonce de l'association en septembre 1976 stipulant que, le sumo étant le « sport national, reconnu comme tel par les autorités gouvernementales », les lutteurs étrangers ne seront pas éligibles pour devenir des Anciens après leur retraite. Visant directement Jesse, cette action est vertement critiquée par la presse. Bien qu'une autre règle finisse par statuer que Takamiyama et Kaneshiro, un lutteur de makuuchi originaire de Corée du Sud qui remplit également les conditions pour devenir Ancien, seront des exceptions à cela et seront autorisés à le devenir sans obtenir la nationalité japonaise, en juillet 1979 Takamiyama décide de se retirer à la fin de l'année, prend la nationalité japonaise et adopte le nom d'Azumazeki.

Le monde du sumo dans les années 70.

Le banzuke du tournoi de 1967 réduit le nombre de lutteurs des divisions supérieures de seize éléments : Six sont éliminés de la division makuuchi pour arriver à un total de 36, et dix des juryo pour un total de 28. seize sekitori, la crème du monde du sumo, sont brutalement rétrogradés en makushita, une chute radicale de statut qui prive les malchanceux des privilèges et salaires accordés uniquement aux juryo et supérieurs. Les combats de printemps cette année là, qui prennent place alors que ces coupes claires sont connues, sont extrêmement capitaux. Takamiyama, participant alors à son premier tournoi en juryo, remporte dix combats et demeure dans la division, alors que son ancien et camarade de heya Maedayama, entré dans le tournoi trois places au-dessus de lui, est rétrogradé en makushita avec seulement neuf victoires.

En novembre 1968, presque immédiatement après avoir pris part aux cérémonies de remise des prix du tournoi de Kyushu, Tokitsukaze (l'ancien Futabayama), alors directeur de la Kyokai, décède à l'hôpital d'une hépatite à l'âge de 65 ans. Le maître de la Dewanoumi-beya (l'ancien maegashira Dewanohana Yoshihide) est élu pour le remplacer. Devenu directeur, il reprend le nom qu'il employait précédemment comme entraîneur, Musashigawa, et le yokozuna Sadanoyama prend immédiatement sa retraite pour le remplacer au sein de la heya. Un an plus tard, Kashiwado se retire. Taiho, de son côté, entame sa fameuse série de victoires à l'automne 1968, pour n'être stoppé que par Toda en mars 1969. Kitanofuji et Tamanoumi sont promus au rang de yokozuna au printemps suivant, et à l'été 1971 Taiho se retire.

Tamanoumi Masahiro, né en 1944 dans la préfecture d'Aichi, intègre la Nishonoseki-beya à l'âge de seize ans, mais à l'été 1962 il rejoint l'entraîneur de la Nishonoseki Kataonami (l'ancien Tamanoumi) quand ce dernier fonde sa propre heya. Quand Tamanoumi entre en division makuuchi en mars 1964, il ne pèse pas plus de 90 kilos, mais il parviendra à gagner cinquante autres kilos avant que sa carrière ne prenne fin brutalement. Moins d'un an après avoir commencé en makuuchi, il fait chuter Taiho et entame une série de succès qui le voient être promu ozeki en 1966 et yokozuna en 1970. Il a six tournois à son actif quand il décède soudainement d'une embolie suite à une banale opération de l'appendicite en octobre 1971. Jusqu'à la mort de Tamanoumi un lutteur qui ne pouvait se présenter sur le dohyo en raison d'une maladie ou d'une blessure était considéré comme perdant, et bien des lutteurs,

Tamanoumi compris, participaient en général aux tournois, même quand ils étaient sérieusement mal en point, pour tenter d'éviter des défaites synonymes de rétrogradation. La révélation arrive rapidement que la mort de Tamanoumi a sans doute été accélérée par un certain nombre d'autres affections qui lui empoisonnaient l'existence depuis des mois – des affections qu'il n'avait pas le temps de soigner en raison des défaites consécutives à un retrait prématuré. Quand ces éléments deviennent publics, la stupeur qu'elles engendrent amène à établir un système de blessure publique autorisant un lutteur blessé durant un tournoi à ne pas participer aux combats suivants sans enregistrer de défaites. Si un lutteur manque un second tournoi consécutif, toutefois, l'ancien système retrouve droit de cité, et la maladie n'est toujours pas considérée comme une excuse pour manquer des combats.

Kitanofuji, né en 1942 à Hokkaido, devient membre de la Dewanoumi-beya en 1956. En 1964 il atteint la makuuchi et est promu ozeki deux ans et demi plus tard. Début 1967, il quitte la Dewanoumi pour rejoindre la toute nouvelle Kokonoe-beya, et il remporte son tout premier tournoi deux mois plus tard. En compagnie de Tamanoumi, il est promu yokozuna en janvier 1970. Alors que le long règne de Taiho arrive à son terme, la rivalité entre « Kita » et « Tama » domine le sumo jusqu'à la mort du dernier, suite à quoi celle de Kitanofuji s'effondre. Souffrant selon certaines sources d'insomnies, il abandonne à mi-course le tournoi de Nagoya l'année suivante. Après s'être remis, il affronte les yokozuna Kotozakura et Wajima jusqu'à son retrait en 1974, date à laquelle il devient le maître de la Kokonoe-beya.

Kotozakura Masakatsu est promu au rang de yokozuna après le tournoi de janvier 1973. Né en 1940 dans la préfecture de Tottori, il fait sa première apparition en tournoi début 1959 comme disciple de la Sadogatake-beya. Il entre en division makuuchi en 1963, atteignant le rang de komusubi, quand une blessure à la cheville droite le plonge en juryo jusqu'à ce qu'il récupère. Il est promu ozeki en 1967 et reste à ce rang plus de cinq années. Au moment même où tout le monde considère que sa carrière arrive à son terme, Kotozakura gagne soudainement deux tournois successifs et est promu yokozuna à la fin du mois de janvier 1973. Kotozakura pèse bien plus de 150 kilos, avec un ventre extrêmement proéminent, et possède une charge si puissante que les autres lutteurs disent de lui qu'il est comme un éboulis rocheux qui arrive sur eux. Il a déjà 32 ans lorsqu'il atteint le rang de yokozuna et en 1974, après seulement huit tournois en tant que grand champion, il se retire pour devenir le maître de la Sadogatake.



Avec la retraite de Kotozakura, l'attention du monde du sumo se porte sur Wajima Hiroshi et Kitanoumi Toshimitsu. Wajima, premier yokozuna diplômé d'université, naît en 1948 dans la préfecture d'Ishikawa. Il est la star de son équipe de lutte au lycée, et comme étudiant à la Nihon Daigaku (l'Université du Japon) de Tokyo, il remporte le championnat universitaire deux années consécutives. Il est recruté par la Hanakago-beya avant qu'il ne soit diplômé de l'université, et effectue son premier tournoi professionnel en janvier 1970. Un an plus tard, Wajima – son vrai nom – atteint la division makuuchi. Sa promotion au rang d'ozeki en novembre 1972 et celle de yokozuna en mai 1973 ne sont une surprise pour personne. Une blessure en mars 1975 contraint Wajima à quitter le tournoi au milieu, et à manquer la majeure partie des tournois de

mai et juillet cette année-là, mais il fait rapidement son retour. Il remporte sa treizième coupe de l'Empereur en juillet 1979. C'est sa première depuis novembre 1977, et il prouve qu'à 31 ans il est encore un concurrent pour la domination apparemment sans partage de Kitanoumi.

Né à Hokkaido en 1953, Kitanoumi n'a que quatorze ans lorsqu'il intègre les rangs de la Mihogaseki-beya en 1867. Il arrive jusqu'au rang de makushita alors qu'il va encore en cours au collège local, et à l'âge de 18 ans il bat le record de Taiho pour devenir le plus jeune lutteur à arriver en makuuchi. Kitanoumi bat un autre des records de Taiho en étant promu yokozuna à l'âge de 21 ans et deux mois en juillet 1974 (Taiho avait lui 21 ans et trois mois). A l'été 1972, cinq ans après le début de sa carrière, une loi est mise en application interdisant aux garçons de prendre part à des tournois professionnels de sumo avant qu'ils ne soient sortis du collège, rendant très douteuse l'éventualité que ce record soit battu un jour. Comme yokozuna, Kitanoumi est non seulement l'un des plus lourds de l'histoire, pesant bien plus de 180 kilos, mais il est aussi sans conteste l'un des plus forts. Véritable vedette, son mariage avec la fille d'un restaurateur de fruits de mer après le tournoi de janvier 1978 fait l'objet d'un grand battage médiatique. Au milieu de l'année 1979, il a alors déjà seize titres en poche, et montre peu de signes de lassitude.



Kitanoumi rédige un autographe sur des empreintes de sa main. Souvenir typique de sumo, les tegata sont vendues aux fans des lutteurs.

En 1977 Wakamisugi Tochihiro arrive auréolé de l'étiquette de rival potentiel au règne de Kitanoumi sur le Kokugikan. Né en 1953 dans la préfecture d'Aomori, il commence à combattre en 1968 dans les rangs de la Futagoyama-beya. Il est encore un lutteur de makushita en 1972 quand son camarade de heya Takanohana s'élève au rang d'ozeki. L'année suivante, toutefois, il entre lui-même en division makuuchi, et en 1975 est promu au rang de komusubi. Wakamisugi devient ozeki après le tournoi de janvier 1977 et, bien qu'il n'ait remporté qu'un seul tournoi, celui de l'été de cette année, il est promu au rang de yokozuna en mai 1978 après avoir amassé un total de quarante victoires sur les trois basho précédents, un score supérieur à celui des treize yokozuna l'ayant précédé, au moment de leur promotion. Une semaine après l'annonce de sa promotion, Wakamisugi change son nom en Wakanohana Kanji, le nom de lutteur de son maître, Futagoyama. Doté d'un physique fluet, presque féminin, et d'un corps bien proportionné – Wakanohana, caractéristique de la nouvelle génération de lutteurs « sveltes », ne pèse que 130 kilos – il est extrêmement populaire, avec une base de fans très jeune et féminine.

Mienoumi Tsuyoshi vient tout juste de finir son 97^{ème} tournoi professionnel quand, à l'âge de 31 ans, il rejoint Wajima, Kitanoumi et Wakanohana comme yokozuna à l'été 1979. Né en 1948, il entre à la Dewanoumi-beya en 1963 sous le nom d'Ishiyama mais change son nom de lutteur trois ans après pour Mienoumi, de la préfecture de Mie où il est né. Il arrive en makuuchi en 1969 et, un an plus tard, il défait les deux yokozuna Taiho et Tamanoumi, alors qu'il est komusubi. En juillet 1972, alors qu'il est sekiwake, il est contraint d'abandonner le tournoi sur une crise hépatique, et quatre ans plus tard, six mois tout juste après être devenu ozeki, une blessure au ligament le force à se retirer au milieu du tournoi et d'être par la suite rétrogradé du rang d'ozeki. Mienoumi regagne son rang en novembre de la même année toutefois, et durant les trois ans suivants établit des scores consistants à ce rang. Finalement, en dépit de son âge avancé, il est promu au rang de yokozuna après le tournoi de Nagoya 1979.

Les yokozuna ne sont pas les seules stars des années 70. Le lutteur hawaïen, Takamiyama, continue de se maintenir dans le milieu des rangs maegashira et reste très demandé dans le monde de la publicité. L'ozeki Asahikuni Masuo (Tatsunami-beya) établit de continuelles bonnes performances. Kaiketsu Masateru (Hanakago-beya), deux fois promu ozeki et deux fois rétrogradé dans les rangs sanyaku, remporte en septembre 1976 le tournoi alors qu'il est maegashira. L'ozeki Takanohana Kenshi (Futagoyama-beya), beau et fin avec ses 115 kilos comme son frère aîné et maître, l'ancien yokozuna Wakanohana, bat Kitanofuji par deux fois au début des années 70 et remporte deux tournois comme ozeki en 1975. Plus tôt dans la décennie, il s'est vu attribuer le surnom de « Prince du Sumo », mais fin 1978, doublé dans la promotion au rang de yokozuna par son cadet, Wakamisugi, il finit par être connu comme « l'Eternel Ozeki », et ses rêves de succéder à son frère s'estompent apparemment. Il ne fait aucun doute, toutefois, que Takanohana restera dans l'histoire comme l'un des plus populaires et sympathiques ozeki de tous les temps.

Alors que le Japon entre dans les années 80, la phénoménale popularité que connaît le sumo à la fin des années 70 ne montre aucun signe d'essoufflement. Au lieu de cela, l'intérêt pour ce sport féodal continue de s'accroître à un rythme inverse de celui auquel les autres vestiges de la culture ancestrale du Japon disparaissent derrière les façades de verre et de béton de sa croissance économique. Le monde du sumo, avec les autres spectacles que sont le kabuki, le bunraku et le nô, est considéré comme l'un des derniers bastions des us et coutumes féodaux de la période Edo. Il y a un siècle, il était considéré comme trop vulgaire pour les goûts occidentalisés de l'élite Meiji, mais une nostalgie de grande ampleur et un respect ravivé pour le passé du Japon, à la fois sur le plan national et international, ont provoqué l'actuel enthousiasme sans précédent pour le sumo. Bien que des critiques pessimistes dans les années 60 prédisaient un déclin rapide du sumo alors que le base-ball lui ôtait les bases traditionnelles de sa popularité et que moins de jeunes se risquaient dans les incertitudes économiques et la rigueur de l'entraînement du sumo professionnel, cette prévision sinistre n'est plus évidente du tout. Les tournois actuels attirent invariablement les foules et des millions de téléspectateurs suivent attentivement les retransmissions. L'insécurité financière et la dureté physique de la vie des lutteurs, qui pourrait rebuter la jeunesse d'un Japon prospère, semblent être contrebalancés par la fortune et la gloire qui viennent avec les succès du dohyo et continuent à attirer un flot continu de jeunes aspirants dans les heya de Tokyo.

Le Sumo aujourd'hui

Lutteurs et heya

Les rangs des lutteurs

Le kilomètre carré situé au sud de la gare de Ryogoku à Tokyo est connu comme le quartier du sumo depuis le milieu de la période Edo. Les restes de l'ancien grand temple d'Eko-in, qui abrita les tournois du milieu du XVIII^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle sont là, tout près de l'ancien Kokugikan, qui fut reconstruit après la deuxième Guerre Mondiale et sert désormais d'amphithéâtre pour l'Université du Japon. Plus de la moitié des trente heya de sumo, dont certaines furent fondées il y a deux cents ans, sont dispersées dans ce quartier : l'Asahiyama, Dewanoumi, Kasugano, Mihogaseki, Miyagino, Nishonoseki, Oyama, Takashima, Tatsudagawa, Tatsunami, Tokitsukaze et Wakamatsu sont toutes situées à quelques mètres les unes des autres. La plupart des heya fondées dans les dernières décennies ont pu trouver leurs locaux à seulement quelques jets de pierre du quartier du sumo – l'une, la Onaruto-beya, est plus loin dans la préfecture de Chiba – et il n'y a pas si longtemps, l'une des plus vénérables des heya, la Takasago, a été contrainte en raison de problèmes fonciers de déménager près de la gare d'Asakusabashi.

La vie au sein des heya repose sur les traditions – développées et entretenues au cours des siècles – d'absolue obéissance et de respect envers les supérieurs. Chaque lutteur doit accepter les prérogatives des mieux classés et agir en conséquence. La stricte hiérarchie du monde du sumo, bien qu'apparemment anachronique et féodale, est en fait un système fondamentalement démocratique, car elle est basée uniquement sur les aptitudes individuelles. Le rang est le miroir des succès d'un lutteur et rien d'autre, et le rang est la seule chose importante. Il implique exactement la tenue d'un lutteur, son salaire, et son traitement par les autres membres du monde du sumo.

Le système utilisé pour classer les quelques 600 lutteurs professionnels qui prennent part aux tournois nationaux peut être représenté par une hiérarchie pyramidale.

Les groupes inférieurs représentent, et de loin, le plus grand nombre des lutteurs. Au sommet on trouve la division makuuchi, qui comprend cinq rangs distincts : yokozuna, généralement au nombre de deux, mais parfois trois voire quatre, deux ou trois ozeki, deux ou trois sekiwake, deux ou trois komusubi, et des maegashira dont le nombre varie de 24 à 28 pour arriver à un total de lutteurs de makuuchi constant à 36 lutteurs. Les sekiwake et komusubi sont collectivement connus comme les *sanyaku*, ou trois rangs, car à l'origine les sanyaku se référaient également aux ozeki. Le titre de yokozuna, créé au XVIII^{ème} siècle, ne fut pas officiellement considéré comme un rang avant le début du XX^{ème} siècle. Le terme sekitori est employé pour désigner un lutteur des rangs makuuchi ou juryo, la division immédiatement inférieure. Les juryo, ou *jumaine* – le premier terme se réfère au montant payé aux jumaine, soit les dix premiers lutteurs listés sur la deuxième ligne du banzuke, *ju* signifiant dix et *ryo* étant une vieille monnaie – comprennent 26 lutteurs. En dessous des juryo se trouvent les makushita, avec presque 130 lutteurs, 180 sandanme, 240 jonidan, et les jonokuchi, environ 36 lutteurs. Les lutteurs novices, qui ne sont pas mentionnés sur le banzuke mais apparaissent

dans les tournois, sont connus sous les qualificatifs généraux de *honchu* et *maezumo*. Les lutteurs de makushita et en dessous (à l'exception des apprentis, qui continuent leurs apparitions en fonction d'un certain nombre de victoires enregistrées jusque là) combattent sept fois par tournois. Les juryo et makuuchi apparaissent à chacun des quinze jours du tournoi.

Les lutteurs des rangs inférieurs – les recrues de makushita et inférieurs – ne sont pas autorisés à revêtir des mawashi de satin, et le blanc est exclusivement réservé aux sekitori. Tous les autres lutteurs doivent revêtir des mawashi de coton noir ou bleu foncé, avec des *sagari* de coton, ces bandes décoratives qui pendent du mawashi durant les combats. Dans des temps révolus un lutteur arrivant en sandanme était autorisé pour la première fois à passer une veste *haori*, mais aujourd'hui il n'y a plus d'autre signe extérieur pour distinguer les lutteurs des divisions inférieures entre eux.

Les lutteurs de juryo et de makuuchi portent leur longue chevelure huilée en ce que l'on appelle un *oicho*, ou feuille de ginko : un petit cercle est rasé au sommet de la tête, et les cheveux sont tirés fermement en arrière, attachés et ramenés vers l'avant en un chignon serré, s'étendant légèrement sur sa fin. Tous les lutteurs des divisions inférieures – à l'exception des apprentis dont la chevelure n'est pas encore assez longue pour être ramenée en arrière – voient leur chevelure travaillée en un *chon-mage*, un style plus simple sans la feuille de ginko. Ces deux styles furent adoptés à partir de coiffures populaires au cours de la période Edo. Lorsque les coupes de cheveux courtes de style occidental devinrent la mode au début des années 1870 – l'un des adages de l'époque était « si tu tapes sur une tête aux cheveux courts, tu peux entendre le son de la civilisation » – et que les barbiers pratiquant les anciens chignons de la vieille époque Edo disparurent, des coiffeurs furent empruntés aux théâtres kabuki pour confectionner les coiffures des lutteurs. Finalement les *tokoyama*, ou barbiers, finirent par devenir des spécificités du monde du sumo. Toutes les heya n'ont pas de tokoyama attitré, et bien souvent les lutteurs doivent attendre la venue d'un tournoi pour voir leur coiffure refaite par un coiffeur collectif).

L'entraînement d'un lutteur dans sa heya dépend uniquement de son rang, bien que l'âge et l'expérience – principes qui régissent le reste de la société japonaise – peuvent s'avérer une question délicate lorsqu'un jeune lutteur entre dans une division supérieure à celle d'un lutteur présent dans la heya depuis bien plus longtemps.

Les apprentis se lèvent à l'aube pour entamer leurs tâches dans les bâtiments et faire leurs exercices d'échauffement sur le dohyo d'entraînement, et ils doivent servir d'assistants au maître de la heya, aux entraîneurs et aux sekitori. Les lutteurs en dessous du rang de sandanme étaient dans le temps appelés les *fundoshi katsugi*, ou carrières mawashi, puisqu'on les voyait toujours juste derrière les champions de leurs heya. Les lutteurs de sandanme ont de façon toute relative une plus grande liberté dans les heya et sont dispensés des corvées les plus pénibles. Les lutteurs de makushita ont un traitement encore meilleur, puisque bien qu'encore dépendants des sekitori, tout ce qu'ils ont à faire, en dehors d'importantes tâches cérémonielles, est de superviser les lutteurs novices et de les entraîner durant leur période d'apprentissage. Un lutteur qui se retire au rang de makushita ou a participé à au moins quinze tournois dans les rangs sandanme peut prétendre à certains emplois au sein de la Kyokai et reçoit une prime à sa retraite. Une fois qu'un lutteur parvient au rang de juryo, devenant ainsi sekitori, tous ses besoins quotidiens sont pris en charge : il se voit affecter au moins un lutteur novice en qualité de serviteur personnel, on l'aide à s'habiller, on lui frotte le dos lors du bain, on le coiffe, et on peut même prendre ses appels téléphoniques ou lui faire ses courses. Plus

l'on s'élève dans les rangs sekitori, plus l'on a de serviteurs. Les repas sont également pris par ordre de classement, en commençant par les lutteurs les mieux classés, qui sont servis par des apprentis.

Entraînement dans les heya.

Quand un lutteur n'est pas en tournée ou engagé dans un tournoi, l'entraînement quotidien ne varie que très peu. Les maezumo et jonokuchi se lèvent à cinq heures du matin pour s'échauffer dans la *keikoba*, ou dohyo d'entraînement. Environ une heure après le maître arrive pour les regarder faire, et ceux qui sont de corvée commencent à nettoyer les lieux ou entamer les préparatifs du repas de midi. Les lutteurs de jonidan et sandanme revêtent bientôt leurs mawashi et font leur entrée sur le dohyo, et un entraîneur fait son apparition pour rejoindre les apprentis. Peu à peu le reste des entraîneurs arrive dans la salle. Un des entraîneurs peut parfois prendre à part des lutteurs pour leur expliquer les finesses de la charge initiale, tandis que d'autres restent au bord du dohyo, criant des conseils aux novices qui s'éreintent au centre du dohyo. Pendant ce temps, à l'étage dans leurs chambres personnelles – les sekitori ont en général leur propre chambre, alors que les plus jeunes lutteurs doivent partager une chambre commune – les lutteurs de juryo et de makuuchi commencent à s'étirer dans leurs pyjamas, et les apprentis viennent porteurs de leurs mawashi d'entraînement et les aident à les passer. A huit heures les sekitori descendent dans la salle d'entraînement, et le chemin du dohyo s'ouvre instantanément devant eux, tandis que les plus jeunes les saluent avec tout le respect qui leur est dû. A peu près à ce moment, la plupart des visiteurs qui sont venus assister à la séance arrivent à la heya et prennent leurs places dans la zone des spectateurs.

Les exercices pratiqués par les lutteurs durant l'entraînement quotidien sont destinés, comme on l'entend souvent, à surpasser les limites du corps et à renforcer l'esprit. L'intensité avec laquelle les exercices sont pratiqués varie en fonction de chaque individu, mais quotidiennement la plupart des lutteurs effectue plus de 200 shiko, levant leurs jambes tour à tour bien haut et droit en l'air, puis l'abaissant pour frapper fort le sol, les paumes des mains contre les genoux. Le shiko renforce et assouplit tout à la fois les muscles et tendons des genoux et des cuisses. Pour étirer ces mêmes muscles, les lutteurs font des étirements sur le côté, bras croisés, une jambe perpendiculaire au corps. Un autre exercice d'assouplissement, connu comme le *matawari*, est considéré comme le plus douloureux de tous les exercices d'entraînement. Pour l'accomplir, un lutteur doit s'asseoir au sol, écarter les jambes autant que possible, si possible en grand écart, et se pencher alors jusqu'à ce que sa poitrine touche le sol. Les apprentis doivent en général être aidés par d'autres lutteurs expérimentés ou des entraîneurs, qui poussent contre leurs dos et maintiennent leurs jambes jusqu'à ce qu'ils réussissent à toucher terre. Le *teppo*, ou canon de fer, vise à renforcer les bras et les épaules ; un lutteur se met face à un pilier de bois se trouvant dans la salle, et pousse soit des deux mains ou alternativement en frappant rapidement, paumes ouvertes. Ces exercices sont en général suivis par l'entrée des lutteurs sur le dohyo pour des combats d'entraînement, qui comprennent des *moshiai* (combats par élimination) et des *samban-geiko* (une longue série de combats contre un même lutteur).

Lorsque les lutteurs de haut rang rejoignent l'entraînement en cours, les apprentis sont en général confrontés aux champions pendant un petit moment. Quand les sekitori luttent entre eux, leur session d'entraînement dure en général de huit à dix heures du matin. Après cela, tous les lutteurs reviennent sur le dohyo pour environ une demi-heure de vigoureux exercices d'étirements musculaires, s'achevant par un exercice connu sous le nom de *butasukari-geiko*, au cours duquel un lutteur vient charger un autre plusieurs fois de suite pour essayer de le

repousser du dohyo, tandis que son adversaire lui résiste en ancrant ses pieds au sol ou en attrapant son adversaire pour le projeter au sol. La violence de ce dernier exercice épuise même les plus solides parmi les lutteurs, et quand l'entraînement s'achève enfin vers 11h30, les lutteurs se dirigent tous vers le bain – par ordre de classement.

Quand l'entraînement des sekitori atteint son apogée, les cuisiniers de la heya – des lutteurs de rang inférieur qui prennent la charge à tour de rôle – commencent à préparer le premier et principal repas de la journée. Les lutteurs ne mangent que deux repas par jour et passent au moins l'un d'entre eux assis autour d'une marmite fumante de *chanko nabe*. Dans le monde du sumo, tout plat cuisiné dans un *nabe* – un grand wok chauffé au gaz à même la table – est appelé *chanko*. On pense que ce terme est issu du dialecte de Nagasaki, *chan* signifiant chinois et *ko* étant un terme chinois pour *nabe*, ou ragoût. Une autre théorie suggère que le *chan* de *chanko* était à l'origine le suffixe de *oiji-chan* (petit oncle) ou de *to-chan* (papa) : Dans la plupart des heya la brigade des cuisiniers est dirigée par l'un des plus anciens et expérimentés des apprentis, surnommé affectueusement l'*oiji-chan*, et partant, le terme aurait fini par s'appliquer à la nourriture qu'il prépare.



Fujizakura, en blanc, enseigne les manières de l'emporter à un apprenti durant l'entraînement à la Takasago-beya.

Les repas dans une heya sont toujours pris après l'entraînement, jamais avant. Combattre avec l'estomac plein embrume les sens du lutteur, et les violents combats d'entraînement voient souvent des chutes violentes au sol. Un coup violent mal placé au ventre après un gros repas peut avoir des conséquences désastreuses. La tradition des heya depuis une éternité dicte donc qu'un lutteur ne prend pas de petit-déjeuner. Après une séance physiquement très intense et l'absence de petit-déjeuner, c'est avec un prodigieux appétit que les membres de la heya s'asseyent pour s'attaquer à leur déjeuner. Viande ou poisson, bière, chou, épinards, oignons, tofu, sauce soja, bouillon gras, et sucre, tous mélangés dans une grosse marmite finissent par créer le *chanko nabe*. La plupart des lutteurs consomment cinq ou six bols pleins à ras-bord de ce ragoût extrêmement calorique, et une quantité analogue de riz, tout ceci avec d'énormes quantités de bière, pour parvenir à un repas de midi typique. Les lutteurs mangent à tour de rôle selon, bien entendu, l'ordre du classement. Les sekitori sont servis par les lutteurs de makushita, qui à leur tour sont servis par les sandanme, et ainsi de suite jusqu'au plus jeunes

des apprentis. Les rangs les plus bas, qui sont levés et au travail avant tout le monde, doivent patienter et attendre l'estomac vide que tous les autres aient fini et soient montés se reposer. C'est un fait établi que le ventre d'un grand champion grossit véritablement après qu'il a atteint les rangs juryo.

La sieste de l'après-midi dure plusieurs heures, et c'est cette inactivité consécutive à un repas solide qui est la véritable origine des estomacs proéminents des lutteurs. La heya est généralement tranquille le reste de la journée, car pas mal de lutteurs sont demandés par des supporters qui les emmènent au restaurant pour leur repas du soir, tandis que d'autres sortent jouer au golf ou à d'autres sports. Quelques sekitori sont mariés et se rendent chez eux pas très loin de la heya (même si au cours des tournois la plupart d'entre eux reviennent vivre au sein de la heya), et il ne reste donc que peu de lutteurs présents pour le dîner. Le reste rentre tôt toutefois, en prévision de la séance matinale du lendemain.

Anciens et direction d'une heya.

Tous les lutteurs professionnels doivent appartenir à l'une des heya, qui sont dirigées par des lutteurs retraités connus sous le nom d'*oyakata*, ou maîtres. Les *oyakata* constituent 30 des 105 Anciens qui, avec les lutteurs en activité, les arbitres, les annonceurs et les entraîneurs, forment l'Association Japonaise de Sumo. L'organisation, dont le nom officiel est *Zaidan Hojin Nihon Sumo Kyokai*, est divisée en un certain nombre de commissions, dont chacune a à sa tête un Ancien élu à cette position. Ces commissions supervisent absolument tous les aspects du sumo professionnel. Au sommet, on trouve un conseil d'administration composé d'*oyakata* et présidé par un directeur en chef. Le conseil lui-même est sous la surveillance d'un comité composé de tous les Anciens, de quatre représentants choisis parmi les lutteurs et de deux arbitres.

Les noms d'ancien, qui ont toujours été héréditaires et sont limités à leur chiffre actuel depuis la fusion des associations de sumo de Tokyo et d'Osaka en 1927 – à l'époque 17 noms d'Osaka furent ajoutés aux 88 de Tokyo – ne peuvent être pris en charge qu'après qu'un lutteur se soit retiré de la compétition. Au cours de la période Edo un lutteur ou un arbitre de n'importe quel rang pouvait poursuivre derrière son maître, mais au XX^{ème} siècle les conditions ont été rendues plus strictes. Au début des années 20 il fut annoncé que seuls les lutteurs de juryo et plus et les arbitres de ces mêmes divisions seraient éligibles au statut d'Ancien. En 1951 la lignée héréditaire des Negishi, en charge de la calligraphie des *banzuke* depuis le milieu du XVIII^{ème} siècle, est dissoute, et sept ans plus tard les arbitres ne peuvent plus devenir Anciens.

Pour pouvoir assumer un titre d'Ancien aujourd'hui, un lutteur doit avoir participé à au moins un tournoi dans les rangs *makuuchi* ou avoir combattu au moins 25 tournois, dont vingt en division juryo. En outre, le lutteur doit détenir un *toshiyori kabu*, une part d'Ancien, d'un Ancien proche de l'âge de la retraite obligatoire de 65 ans, ou de la famille d'un Ancien décédé. En théorie, un lutteur qui assume cette position doit prendre soin de la famille de celui auquel il succède, mais en pratique la part est négociée par un paiement unique. Etant donné que des salaires confortables et autres avantages sont assurés à vie aux Anciens par la *Kyokai*, les parts sont chères et difficiles à décrocher. Quand la popularité et les bénéfices engendrés par le sumo se sont envolés dans les années 50, le statut et les bénéfices des membres en ont fait autant. La valeur d'une part s'est accru énormément, et au début des années 60 elles coûtaient autour de ¥ 10 millions (aujourd'hui trois à quatre fois plus). Avec la mise en place de la retraite obligatoire en 1961, l'achat de parts s'est quelque peu facilité, mais il reste toutefois encore plus de lutteurs intéressés que de parts disponibles.

Les lutteurs souhaitant devenir Anciens essaient d'arriver à un accord avec un Ancien pour une vente de part bien avant leur propre retraite du dohyo. Il n'est pas rare pour un lutteur retraité ne possédant pas de part en propre d'occuper temporairement celle achetée par un lutteur encore en activité, payant à celui-ci un droit de location jusqu'à ce que le propriétaire se soit lui-même retiré des dohyo pour reprendre en charge la heya ou que le locataire ait pu trouver une autre part en propre. Les lutteurs qui échouent à acheter une part doivent finalement quitter le monde du sumo et rejoindre le monde civil.

Tout lutteur qui devient un Ancien peut en théorie devenir oyakata. Il y a donc 105 heya potentielles, même si le nombre actuel n'est que de trente. Les Anciens qui n'ont pas l'occasion de devenir oyakata intègrent l'une des heya comme entraîneurs ou conseillers ; comme les maîtres des heya, ils sont également connus sous le terme d'oyakata. D'habitude, lorsqu'un maître meurt ou se retire, un membre ancien ou actuel de sa heya hérite de son nom et de sa position de maître, et la possibilité existe toujours que l'entraîneur prenne la direction de la heya. A l'occasion, un entraîneur qui voit ce type de possibilité se fermer devant lui peut s'accorder avec l'oyakata pour emmener avec lui un certain nombre des lutteurs de la heya et fonder sa propre heya. En 1960, il y a eu une confusion momentanée pour savoir qui succéderait à la direction de la Dewanoumi-beya après le décès du septième Dewanoumi (l'ancien yokozuna Tsunenohana), mais finalement c'est l'entraîneur Musashigawa (ancien Dewanohana, lutteur de maegashira des années 50) qui a pris la place. Le lutteur Sadanoyama épouse plus tard la fille de Musashigawa, scellant ainsi son avenir de futur Dewanoumi à sa promotion au rang de yokozuna en 1965. En dépit de la longue tradition existant au sein de la Dewanoumi de décourager ses lutteurs d'aller dans d'autres heya après leur retraite, l'entraîneur Kokonoe (ancien yokozuna Chiyonoyama), voyant ses derniers espoirs de devenir maître lui-même réduits à néant, finit par s'en aller début 1967 pour fonder la Kokonoe-beya, prenant avec lui l'ozeki Kitanofuji et d'autres apprentis de la Dewanoumi.

Un lutteur retraité qui fonde une nouvelle heya maintient en général des liens étroits avec une heya plus ancienne et importante. La Dewanoumi-beya possède des liens de type familial avec la Kasugano, la Kokonoe, la Mihogaseki et l'Onogawa. La Nishonoseki-beya a largement aidé la Futagoyama, la Hanakago, la Kataonami, la Minanogawa et la Sadogatake. L'Onaruto-beya est une résurgence de l'Asahiyama, et les Nishikijima et Tatsukawa ont été fondées par d'anciens lutteurs de l'Isenoumi-beya. Les relations entre heya sont un élément pris en compte dans l'établissement des programmes des combats, et la Kyokai essaie autant que faire se peut d'éviter les confrontations entre lutteurs d'une même branche principale.

Des droits non négligeables sont dus non seulement pour la part d'Ancien, mais également pour les terres et l'immobilier. Si un nouveau maître ne peut assumer le coût de toutes les propriétés de son prédécesseur, il peut signer un contrat avec la famille de l'ancien maître pour payer une rente mensuelle pour les locaux de la heya. Fin 1975 le maître de l'Asahiyama décède sans avoir désigné de successeur, et sa veuve tente alors de désigner l'un de ses disciples, Wakafutase, comme nouveau maître. Etant dans l'impossibilité d'assumer les droits de succession, Wakafutase s'arrange avec la famille pour payer une rente mensuelle conséquente durant une période de cinq années. Un désaccord entre le nouveau maître et la veuve d'Asahiyama sur la façon de gérer la heya finissent par amener cette dernière à licencier Wakafutase et à nommer un autre des anciens disciples de son mari, Ryuo, pour prendre la direction de la heya. La Kyokai n'y peut rien, les négociations sur les héritages des heya étant considérées comme des affaires privées entre individus, et Wakafutase est contraint de partir. Ses supporters lui permettent de trouver un nouvel emplacement pour la heya, et il ordonne alors à ses anciens disciples de l'Asahiyama-beya de déménager en sa compagnie.

Six d'entre eux, tous originaires des îles Tonga, refusent. Face à cela, la Kyokai, qui interdit formellement à un lutteur de désobéir à son maître, intervient alors et exclut les Tongiens de la heya. Comme tout lutteur professionnel doit appartenir à une heya, les six lutteurs seront contraints de partir du sumo professionnel en octobre 1976, et de rentrer quelques temps après dans leur pays.

En mai 1941 un système est établi permettant à un yokozuna prenant sa retraite de devenir un oyakata sur une seule génération sous son propre nom. Quand il décède ou se retire du monde du sumo, sa position d'Ancien est dissoute, est par conséquent ce nom est intransmissible. Le système est aboli en 1958, remplacé par une règle selon laquelle un yokozuna qui se trouve dans l'impossibilité de trouver une part peut devenir un Ancien honoraire durant cinq années, avec un salaire à la clé comme officiel de la Kyokai. Si après ces cinq années toutefois il n'a pas retrouvé une part permanente, l'ancien champion est contraint de se retirer du monde du sumo. Dans les dernières années, la seule exception à ce système a été faite au profit du grand Taiho. Il se retire des dohyo en 1971, et reçoit de la Kyokai l'autorisation de recevoir un « nom d'Ancien d'une génération », et il y a donc 106 Anciens aujourd'hui.

En plus des Anciens, il existe un nombre limité de positions d'Anciens associés offertes aux lutteurs de makushita retirés. Douze *wakaimono-gashira* (jeunes leaders) sont employés durant les tournois pour l'enregistrement des scores, le transport des trophées et la supervision des combats des novices. Ils se voient généralement affecter dans les plus grosses heya comme entraîneurs. Il existe aussi douze *sewabito* (managers) qui prennent en charge l'équipement durant les tournois et les tournées en province, et prennent les tickets aux portes d'entrée. Ces managers aident également à l'entraînement des lutteurs apprentis.

Chaque mois le maître et les entraîneurs d'une heya reçoivent leur salaire de la Kyokai, tandis que le maître reçoit en outre une somme supplémentaire pour la nourriture et l'entraînement des lutteurs de la heya et pour l'entretien des bâtiments et des salles d'entraînement. Ces dernières primes sont fixes, mais les autres paiements varient. Pour chaque lutteur de makushita et inférieur, la heya reçoit ¥ 20.000 par mois. A chaque tournoi, le maître reçoit également des primes de « motivation » pour chaque lutteur qu'il a entraîné dans les deux premières divisions. En 1974, cette prime est de ¥ 15.000 pour chaque lutteur de juryo, ¥ 30.000 pour chaque maegashira, ¥ 60.000 pour les sanyaku, ¥ 120.000 pour un ozeki et ¥ 200.000 pour un yokozuna.

Une grande partie des revenus des heya vient des mécènes. Les mécènes du sumo sont généralement connus sous le terme de *tanimachi*, dont on dit qu'il vient d'un quartier d'Osaka, où vivait un médecin qui soignait les lutteurs pour rien. Quand le bénévolat de ce docteur fut connu, l'expression « Tanimachi fan » a été employée pour désigner un amateur de sumo qui contribue à l'entretien de lutteurs professionnels. Les institutions de mécénat datent de plusieurs siècles, cependant. A mesure que la littérature populaire et les œuvres d'art ont fait du champion de sumo un héros moderne, les marchands d'Edo et d'Osaka ont formé les premiers clubs de fans de sumo. Dans certains cercles de commerçants, offrir le repas aux lutteurs et à leurs disciples était considéré comme une grande excentricité. Etre vu en compagnie d'un lutteur était – et demeure – un signe extérieur de richesse et de position sociale.

De nos jours, les organisations de mécènes – appelées les *koenkai*, soutiennent à la fois des lutteurs individuels et des heya. Les clubs soutenant un lutteur seul sont bien souvent affiliés au club général de la heya et leur taille varie en fonction du rang et de la popularité du lutteur.

Un club donne en général une contribution financière pour payer la part d'Ancien lorsque son lutteur prend sa retraite. La plupart des lutteurs sont aussi aidés par des organisations formées dans leur ville ou leur région ; le premier tablier de cérémonie d'un lutteur provient en général de son club local. Les organisations de mécènes d'une heya ont en général de grands patrons financiers ou des membres du gouvernement. L'adhésion de ceux-ci est en général restreinte et élitiste, et les cotisations annuelles peuvent aller de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de yens. Quand un lutteur de la heya gravit les échelons supérieurs, le club lui offre en général un tablier très cher et un kimono brodé de prix. Les mécènes donnent aussi des récompenses en liquide à ceux qui ont terminé leur tournoi avec plus de victoires que de défaites. En plus des koenkai des heya et des champions, les *tomo no kai* (clubs de l'amitié) et autres groupes similaires fournissent un soutien plus moral que financier aux heya et au sumo en général. Les cotisations annuelles pour ces types de clubs sont en général peu élevées, et ces groupes attirent un soutien considérable en provenance du monde étudiant. D'autres types d'organisations de mécènes existent encore, comme le Tamari Kai de Tokyo, dont les membres assistent au tournoi en groupes et occupent des travées entières.

D'apprenti à yokozuna.

L'objectif de chaque oyakata, cela va sans dire, est de former des lutteurs du niveau de la makuuchi. En dehors de la satisfaction personnelle qu'il peut en retirer, le statut du maître au sein de la Kyokai s'en trouve également renforcé, et une heya comprenant de nombreux lutteurs bien classés attire plus facilement des mécènes influents et fortunés.

Le recrutement de nouveaux lutteurs est devenu une tâche difficile au cours des dix dernières années. Il fut une époque où le logement et la nourriture gratuits suffisaient à attirer les apprentis, mais aujourd'hui, dans un Japon devenu riche et industrialisé, l'incertitude financière du sumo – seuls les membres des divisions juryo et makuuchi perçoivent un salaire mensuel, soit quelque 62 lutteurs sur plus de 600 – rend de plus en plus dure la recherche de nouvelles recrues. Non seulement il n'y a pas de salaire initial, mais un garçon entrant dans une heya à quinze ou seize ans doit subir de longues années d'une discipline sans concessions avant de pouvoir même caresser l'espoir d'atteindre les sommets. Quelques champions universitaires, comme Yutakayama, Wajima ou Asashio, atteignent les rangs makuuchi dans des temps records, mais ils ne sont que les exceptions qui confirment la règle. Statistiquement, seul un lutteur sur cinquante finit par atteindre la division juryo, un sur cent les makuuchi, et un sur 400 devient yokozuna. Cela signifie que la plupart des lutteurs finissent par se retirer du sumo professionnel sans avoir jamais vu la couleur d'un chèque mensuel. Les parents des recrues potentielles sont bien conscients de ces statistiques, et si le grand succès et la popularité des champions à l'ère de la télévision peuvent inspirer quelques jeunes Japonais surdéveloppés à suivre leurs pas, parents et amis font souvent leur maximum pour les en dissuader.

Même si ce n'est pas aussi flagrant que dans le base-ball, le sumo s'est mis récemment à développer un système de repérage intensif des recrues potentielles. Les plus importantes heya – Dewanoumi, Takasago, Tatsunami, et Isegahama – ont établi des réseaux dans tout le pays avec l'aide de leurs organisations de mécènes. Lutteurs retraités et membres des fan-clubs font office de recruteurs à mi-temps pour les heya, et amènent souvent à l'attention de l'oyakata des recrues potentielles. Quand ils sont en tournée en province, les oyakata sont toujours à l'affût de talents potentiels et font feu de tout bois pour les dénicher. Hanakago oyakata, par exemple, **qui s'est en 1953 établi depuis la Nishonoseki-beya**, avait précédemment lutté en amateur, et la majeure partie de son succès dans le recrutement de ses lutteurs est la conséquence directe des liens étroits qu'il a su maintenir avec les organisations

nationales de sumo amateur. Les anciens yokozuna devenus oyakata, comme Taiho (Taiho-beya), Tochinishiki (Kasugano-beya), et Wakanohana (Futagoyama-beya) sont à même d'attirer les jeunes sur la seule base de leur nom.

Etablir une relation maître-disciple avec l'une des heya n'assure pas automatiquement le recrutement d'un jeune et sa reconnaissance officielle en tant qu'apprenti par la Kyokai. Un lutteur professionnel potentiel doit d'abord satisfaire aux exigences de scolarité en ayant au moins terminé le collège. A l'occasion, un garçon dont le potentiel est jugé énorme peut commencer à vivre et s'entraîner dans une heya avant d'avoir rempli cette condition, mais il doit dans ce cas faire sa scolarité dans l'école la plus proche.

Les jeunes lutteurs doivent peser au moins 77 kilos et mesurer 1,70 mètres. Toutefois, pour assurer qu'un jeune garçon puisse entrer dans une heya, on peut l'accepter même s'il est trop petit ou trop léger, en estimant qu'il va encore grandir. Il n'y a pas d'allocation financière de la part de la Kyokai pour l'entraînement de ces jeunes jusqu'à ce qu'ils soient formellement reconnus comme étant membres de l'association.

Dans les temps anciens, les prérequis de taille et de poids étaient relativement souples, et il n'était pas rare de voir des lutteurs de makuuchi en dessous de 1,66 mètres. Après la deuxième Guerre Mondiale, toutefois, avec les restrictions de nourriture et la montée rapide de la popularité du sumo, les jeunes souhaitant intégrer une heya se mirent à inonder le marché à Tokyo, et les conditions d'entrée furent progressivement accrues. En mai 1957, une taille minimale de 1,72 mètres est décidée, pour un poids de 87 kilos, et ce pour les aspirants âgés de moins de 21 ans, 1,75 mètres et 91 kilos pour les autres. Jugée comme arbitrairement trop élevée, même pour la génération de jeunes bien nourris de l'après-guerre, ces standards sont rabaisés six mois plus tard. Ils sont à nouveau abaissés en 1969 à leur niveau actuel de 1,70 mètre pour 77 kilos et 1,73 mètre pour 83 kilos.

Les examens d'entrée pour les apprentis se tiennent juste avant chacun des six tournois annuels et sont supervisés par un Ancien nommé par la Kyokai. Un lutteur ne peut pas faire grand chose pour améliorer sa taille, mais pour ceux qui sont un peu limités en ce qui concerne le poids une vieille technique traditionnelle du monde du sumo est encore employée : le garçon se bourre de patates douces et boit autant d'eau que son estomac peut en contenir juste avant la pesée. Il est bien fréquent toutefois de voir à ces examens d'entrée le jeune rendre tout ce qu'il a dans l'estomac tandis que les officiels, feignant de ne pas voir, entérinent les résultats. Si un garçon échoue à remplir les conditions, il doit attendre la prochaine session. En de rares occasions des exceptions sont faites à cette règle, mais uniquement avec l'approbation du directeur de la Kyokai, et seulement s'il est estimé que le garçon peut grandir suffisamment pour satisfaire aux critères.

Une fois qu'il a passé les examens physiques et que son oyakata produit les documents statuant le consentement parental et une copie de son livret de famille, le jeune devient un lutteur apprenti et est reconnu comme membre de l'association. Les étrangers doivent en outre produire la signature de deux personnes garantes.

Suite à leur premier tournoi, tous les nouveaux apprentis – y compris les lutteurs universitaires – sont contraints d'effectuer la scolarité de l'école de sumo de l'association. Lors de la session matinale de l'école, les entraîneurs effectuent des démonstrations des techniques de base du sumo, la pose du mawashi, le shiko, le teppo et le shikiri. Les après-midi sont réservés à l'instruction sur l'histoire du sumo, les cours de médecine du sport, le

physiologie, la calligraphie, la poésie chinoise, et des cours généraux. Durant cette période le lutteur reste au sein de sa heya à Tokyo et ne participe pas aux tournées de province, bien qu'il combatte lors des tournois principaux. Trois fois par an, à l'issue de chaque tournoi se déroulant à Tokyo, une cérémonie de l'école récompense un élève particulièrement brillant.

Remplir les conditions et être sur les listes officielles de l'association ne signifie pas nécessairement que le nom d'un lutteur apparaît sur le banzuke officiel. Mis à part les champions universitaires qui sont généralement placés en fin de division makushita, les jeunes lutteurs apprentis doivent commencer par le maezumo dans le tournoi qui suit son acceptation au sein de la Kyokai. Le système du maezumo date de la période Edo, bien qu'il ait été brièvement interrompu entre 1946 et 1956. Les combats pour les rangs de maezumo et honshu, le rang immédiatement au-dessus, entament chaque journée d'un tournoi, à l'exception de la première et de la dernière. Quand les combats de maezumo débutent au deuxième jour dans une enceinte quasiment déserte, les nouveaux lutteurs, divisés en deux groupes est et ouest, se tiennent assis autour du dohyo en compagnie de deux juges. L'arbitre, qui est aussi un apprenti, est sur le dohyo, pieds nus, un éventail de bois brut en main. L'annonceur ne monte pas sur le dohyo comme il le fait pour les combats des divisions supérieures mais, au signal d'un des responsables de l'enregistrement des scores, appelle les noms des deux lutteurs de sa place en dessous du dohyo. Il n'y a pas de temps d'échauffement ou de délai d'aucune sorte. Les deux garçons se font face, frappent dans leurs mains, et chargent l'un contre l'autre avec une grande énergie dans ce qui est connu sous le terme de *tobitsuki*. A la différence des combats des divisions supérieures, le vainqueur reste sur le dohyo pour faire face à un second adversaire. S'il gagne une deuxième fois, son score est marqué avec une « étoile blanche ». Si le second combat est perdu toutefois, la première victoire est décomptée. Un lutteur qui remporte deux étoiles blanches entre le deuxième et le sixième jour du tournoi luttera dans la classe honshu entre le sixième et le huitième jour. S'il remporte encore deux autres étoiles blanches, il est promu en jonokuchi et son nom sera inscrit au prochain banzuke. Sans le nombre requis d'étoiles blanches toutefois, un lutteur reste en maezumo.

Avant la deuxième Guerre Mondiale, lorsqu'il y avait un grand nombre de nouveaux lutteurs, trois étoiles blanches étaient nécessaires. Avec seulement deux tournois par an, une grande partie des nouveaux venus, dont l'immense Futabayama, devaient attendre plus de deux ans avant d'arriver en jonokuchi. Aujourd'hui les combats de maezumo et honshu prennent place deux fois à chaque tournoi. La première série a lieu entre le deuxième et le huitième jour, la seconde entre le neuvième et le treizième jour. Quand il y a un très grand nombre de nouveaux lutteurs, il peut y en avoir trois. Si d'un autre côté il y a très peu de lutteurs, ils peuvent être promus directement de maezumo en jonokuchi, laissant de côté les honshu.

Aux huitième et treizième jours d'un tournoi, une pause est effectuée au milieu des combats de makushita pour présenter les apprentis qui intègrent les rangs jonokuchi. Ils revêtent en général les tabliers de cérémonie de membres plus expérimentés de leur heya et s'alignent un à un tandis que leur nom et celui de leur heya est déclamé par l'arbitre des honshu. Ils sont alors félicités par le haut-parleur et, après s'être inclinés vers les quatre directions, descendent du dohyo et sortent. Le groupe est ensuite emmené pour aller présenter ses respects au directeur et aux juges de la Kyokai, tandis que leurs aînés attendent de les féliciter à leur manière, avec de généreuses claques dans le dos.

Le banzuke – le programme ou liste de classement – est délivré par la Kyokai environ un mois avant chaque tournoi. Imprimé sur de larges feuilles de papier de riz blanc et vendu à un prix

assez modeste, il est bien souvent épuisé avant les tournois et il est donc sage de l'acheter bien avant. Le banzuke est rédigé dans un style ancien de calligraphie similaire à celui développé fin XVII^{ème} et début XVIII^{ème} siècle à l'usage du théâtre kabuki. Quand les premiers banzuke d'Edo furent imprimés en 1757 à l'aide de blocs de bois, la lettrine en fut réalisée par l'imprimeur Mikawa Jiemon, qui devint plus tard un officiel de l'association et prit le nom héréditaire de Negishi. Par conséquent, le style d'écriture qu'il a développé pour le sumo est connu sous le terme de *Negishi-ryu*, ou style Negishi. La calligraphie en usage de nos jours a été développée par l'un de ses disciples de lignage, Negishi Kenkichi, aux alentours de 1903. Depuis 1926 toutefois, ce sont les arbitres qui prennent en charge la rédaction du banzuke. Commenant au sommet par les noms des yokozuna et des lutteurs de makuuchi, les rangs et la taille des caractères diminuent à mesure que l'on descend sur la page. Quand il y a plus de deux lutteurs dans les rangs d'ozeki ou de yokozuna, les noms additionnels sont répertoriés comme *haridashi*, ou surnuméraires, et sont ajoutés dans de petites excroissances à l'extrême gauche et droite de la feuille. Pour chaque tournoi, les lutteurs sont divisés entre est et ouest. Les lutteurs de l'est sont sur la partie droite du banzuke, ceux de l'ouest à gauche.

La division est-ouest a perdu son importance en 1947 et n'est plus employée qu'à des fins de classement. Le yokozuna ayant effectué le meilleur score au tournoi précédent est à la tête de l'est, le second est à l'ouest, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la liste des lutteurs. Tout lutteur en dessous du rang d'ozeki est susceptible de changer de classement à chaque tournoi. Un lutteur qui remporte plus de la moitié de ses combats est appelé *kachi-koshi*, et a de bonnes chances de promotion, celui qui gagne moins de la moitié de ses combats est *make-kochi*, et peut être rétrogradé. Au sommet d'une étroite colonne au centre du banzuke on trouve deux gros caractères qui se lisent *gomen komuru*, ou autorisation accordée, une réminiscence de la période entre 1784 et 1868 quand les combats publics de sumo nécessitaient une autorisation officielle des autorités d'Edo. En dessous on trouve une liste des noms des arbitres et des juges. Dans la cinquième (et dernière) ligne, en plus des noms des lutteurs de jonokuchi, on trouve les noms des directeurs et autres officiels de la Kyokai. De petits caractères en bas du banzuke précisent : « Puissions-nous attirer un public nombreux onze mille autres années ».

Sur le banzuke publié lors du tournoi suivant la première apparition d'un lutteur comme jonokuchi, le nom du jeune lutteur apparaît pour la première fois. Bien entendu, il est tout à la fin, et en caractère si petits qu'il est communément appelé *mushi-megane* : il faut une loupe pour pouvoir le lire. Mais cette première apparition sur le banzuke est une étape importante dans la carrière d'un lutteur, quelle qu'en soit la taille.

Le succès d'un lutteur dans les tournois principaux détermine la vitesse avec laquelle celui-ci avance du rang de jonokuchi vers les divisions les plus élevées. Quand il n'y avait que deux tournois par an, il était normal qu'un lutteur ait besoin de sept ans ou plus pour aller jusqu'en makuuchi, bien qu'il existât des exceptions retentissantes. Tochigi-yama, qui deviendra plus tard l'oyakata de la Kasugano-beya, commence en mai 1911 au sommet de la division jonokuchi. Après avoir battu tous ses adversaires, il est promu au tournoi suivant en tête de la division jonidan. Il remporte à nouveau tous ses combats et se voit promu à l'été 1912 en division sandanme. Une fois de plus vaincu, il est en makushita à l'hiver, où il ne perd qu'un combat et doit tout de même demeurer dans la division. Lors des combats de l'hiver suivant, toutefois, il est promu en juryo. Après seulement trois tournois dans cette division, il intègre la division makuuchi. On est alors début 1915, et il ne lui a fallu que quatre ans depuis ses débuts. En 1917 il est promu ozeki et, après deux tournois vaincu à ce rang, il est recommandé pour le grade de yokozuna. De nos jours, avec six tournois par an au lieu de

deux seulement, l'avancement d'un lutteur exceptionnel peut être considérablement plus rapide, bien que le temps moyen pour atteindre les rangs makuuchi reste toujours de cinq à six ans.

Les lutteurs des divisions jonokuchi, jonidan, sandanme et makushita ne combattent que sept des quinze journées d'un tournoi. Le délai entre chaque combat est fixé à deux minutes. Lorsqu'ils atteignent la division makushita, les lutteurs sont autorisés à jeter du sel sur le dohyo avant de combattre. Bien des lutteurs n'atteignent jamais ce privilège, l'intensité de la compétition qui gagne à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie forçant beaucoup à abandonner les rangs professionnels. Et passer de la makushita vers les juryo est encore plus difficile. Le nombre maximum des lutteurs en juryo est de 26, et quelle que soit la qualité des résultats d'un lutteur de makushita, s'il n'y a pas de rétrogradation en provenance des juryo, le lutteur de makushita ne peut progresser. La différence de statut entre ces deux rangs est énorme. Une fois qu'un lutteur atteint les rangs juryo, il laisse derrière lui la dénomination et les tâches d'un lutteur apprenti et est connu comme un sekitori. Il est désormais dans la position de se faire servir par des lutteurs apprentis. Il se voit remettre un coffre de bois laqué (*akeni*) avec son nom inscrit dessus, où il range son tablier de cérémonie et les mawashi utilisés en tournoi. Il peut revêtir un kimono haori et des hakama. Il effectue la cérémonie d'entrée sur le dohyo et combat tous les jours. Et pour la première fois depuis son entrée dans le sumo professionnel, il reçoit un salaire mensuel et des primes, plus de l'argent pour payer ses vêtements et des bonus pour l'entraînement des jeunes lutteurs.

Encore plus difficile que l'avancement jusqu'en juryo est la montée en makuuchi, même si des lutteurs exceptionnellement doués l'ont réalisé en deux tournois. Il n'y a jamais plus de 36 lutteurs de makuuchi, et leurs forces et qualités varient suivant leurs rangs. En général, un lutteur en makuuchi monte d'un rang pour chaque victoire au-dessus de sept qu'il remporte en tournoi. Ceci est valable jusqu'à ce qu'il atteigne les rangs sanyaku de komusubi et sekiwake. Il n'existe aucune garantie que les lutteurs détenant ces positions puissent maintenir leur rang et, à l'instar des lutteurs situés en dessous, enregistrer plus de défaites que de victoires lors d'un tournoi signifie presque automatiquement une rétrogradation. Lorsqu'on atteint le statut d'ozeki, des privilèges particuliers sont accordés. Un ozeki n'est pas rétrogradé avant d'avoir subi plus de défaites que de victoires lors de deux tournois successifs. Et si cela arrive et qu'il est rétrogradé, il récupère son rang d'ozeki s'il enregistre dix victoires ou plus lors du tournoi suivant. Pour devenir ozeki, un lutteur doit avoir combattu comme sekiwake durant trois tournois successifs avec plus de victoires que de défaites, et atteindre un total de plus de 32 victoires dans ces trois tournois. Il doit également être recommandé par le comité de direction et nommé à l'unanimité des juges. Une annonce formelle est alors effectuée à la heya du lutteur, suivie par une courte cérémonie d'initiation.

Selon les règles du comité de délibération des yokozuna, créé en 1951, un lutteur doit remporter deux tournois successifs ou performance équivalente, comme ozeki, pour atteindre le rang de yokozuna. Bien peu de lutteurs, de fait, sont en mesure de remplir cette première condition. Seuls Futabayama, Tochinishiki, Taiho, Kitanofuji et Kotozakura ont dans les dernières cinquante années été à même de remporter deux tournois successifs en tant qu'ozeki. Le conseil souligne également la nécessité que le lutteur ait un fort caractère, car un yokozuna est considéré comme le porte-parole des autres lutteurs. En mai 1978, dans sa recommandation de Wakamisugi comme yokozuna, le conseil y ajouta une déclaration statuant qu'il devrait « se comporter d'une manière qui fasse de lui une idole pour les enfants et cesser de montrer un regard inquiet à son arrivée sur le dohyo ».

Le nom d'un lutteur qui, aux yeux de la Kyokai, remplit les conditions pour être yokozuna, est soumis au conseil, qui se réunit au surlendemain de la fin d'un tournoi. Si le conseil approuve le choix à l'unanimité, la promotion est rendue publique le jour suivant. Tout comme avec la sélection des nouveaux ozeki, des représentants de la Kyokai se rendent au sein de la heya du lutteur pour l'informer lui et son maître, et un rituel est exécuté pour lui conférer le titre de yokozuna. Un message est également envoyé pour rendre compte de la promotion aux descendants de la famille Yoshida à Kumamoto. Dans la heya, les préparatifs s'engagent immédiatement pour la confection de la première corde cérémonielle de yokozuna, au cours d'un rituel vigoureux connu sous le terme de *tsunauchi shiki*, une cérémonie qui se déroule à chaque fois qu'un yokozuna doit remplacer une corde usagée par une nouvelle. Tous les lutteurs de la heya s'habillent avec un mawashi blanc et mettent des gants blancs, et effectuent un rituel de purification avant de débiter la cérémonie. Ils s'alignent alors en deux groupes devant un pilier de bois dans la salle d'entraînement, devant lequel trois tas de chanvre sont posés. Un fil de cuivre est passé dans chacun d'eux, et les trois tas sont alors enveloppés dans du tissu de coton blanchi, pour constituer trois longueurs plus épaisses aux centres qu'aux extrémités. Le centre de chacun des morceaux est placé juste derrière le pilier, et les lutteurs de chaque groupe commencent à tirer à chaque extrémité, martelant et tordant celles-ci au rythme des tambours et chantant jusqu'à ce que les sections soient tressées pour former la corde du yokozuna achevée. Le poids de la corde varie en fonction du tour de taille du lutteur à qui elle est destinée, mais elle dépasse bien souvent les dix kilos.



Une fois la corde achevée, un yokozuna expérimenté instruit le champion nouvellement promu à l'art du *dezu iri*, la cérémonie d'entrée du yokozuna, dont il existe deux styles : Unryu et Shiranui, des appellations qui remontent aux façons majestueuses dont les yokozuna Unryu Hisayoshi et Shiranui Koemon effectuaient la cérémonie à la fin de la période Edo. L'origine des deux styles tels qu'ils sont pratiqués aujourd'hui est un peu plus récente. Durant l'ère Meiji, les yokozuna avaient chacun leur style propre pour effectuer la cérémonie d'entrée, et il est impossible de leur rattacher ce qui est aujourd'hui les styles Unryu et Shiranui. Mais lorsque le yokozuna Haguroyama imite en 1931 le style de Tachiyama,

quelqu'un décide alors que ce style est inspiré de celui du grand Shiranui, et on lui donne alors ce nom. Un autre style populaire à cette époque et effectué par Nishinoumi II est ensuite qualifié d'Unryu.

La plus grande différence qui réside entre ces deux styles aujourd'hui est que dans le style Unryu, la main gauche touche le corps et la main droite se trouve légèrement en avant du corps, tendue et pointant vers le bas, quand le lutteur se lève doucement en ramenant lentement ses pieds l'un vers l'autre, tandis que dans le style Shiranui les deux bras sont largement étendus et levés très lentement. Quand la corde du yokozuna possède une double boucle dans le nœud du dos, également, le lutteur exécute généralement un style Shiranui, un nœud seul signifiant un style Unryu. Il faut normalement une demi-douzaine d'assistants en gants blancs pour nouer ces nœuds compliqués, qui sont eux-mêmes une innovation plutôt récente. Au cours de la période Edo, les cordes étaient bien plus fines et légères qu'elles le sont maintenant, et se dégradaient par conséquent plus facilement. Elles ont été épaissies petit à petit au cours de l'ère Meiji, et l'ajout du fil de cuivre a rendu la confection des nœuds possible.

Une fois la cérémonie d'entrée préparée, le nouveau yokozuna participe à un rituel d'installation au sanctuaire Meiji de Tokyo. Cette cérémonie prend invariablement place au matin du samedi suivant le tournoi qui a vu le yokozuna être désigné à son rang. Au sanctuaire, le lutteur reçoit ses documents officiels de promotion et, après un rituel de purification de la corde du nouveau yokozuna, il effectue la cérémonie d'entrée sur le dohyo.

Un yokozuna ne peut être rétrogradé : la position qu'il détient lui est assurée jusqu'à sa retraite. Si un yokozuna accumule des défaites continues, toutefois, il abandonne en général le tournoi au milieu, et si ses performances sur plusieurs tournois sont mauvaises, on lui met en général la pression pour qu'il se retire.

Salaires.

Un système de salaires mensuels est mis en place à compter de mai 1957, mais seuls les sekitori reçoivent un salaire. Les lutteurs en dessous du rang de juryo ne reçoivent pas de solde mensuelle, mais se voient accorder à chaque tournoi des gratifications : ¥ 45.000 pour les makushita, ¥ 35.000 pour les sandanme, ¥ 29.000 pour les jonidan et ¥ 27.000 pour les jonokuchi. Même pour les lutteurs des divisions supérieures, les salaires ne sont pas franchement élevés si on les compare à ceux perçus dans d'autres sports. La paie mensuelle pour un yokozuna à la fin des années 70 n'est que de ¥ 373.000, un ozeki recevant ¥ 294.700, un komusubi ou un sekiwake perçoit ¥ 200.300, un maegashira ¥ 137.600 et un juryo ¥114.500. S'y ajoute une prime additionnelle de ¥ 35.000 pour un yokozuna, ¥ 30.000 pour un ozeki, ¥ 25.000 pour un sanyaku, ¥ 20.000 pour un maegashira et ¥ 15.000 pour un juryo. Et enfin, à chaque tournoi, un bonus de ¥ 200.000 est accordé aux yokozuna, ¥ 150.000 aux ozeki et ¥ 50.000 pour les sanyaku. Un yokozuna reçoit en outre ¥ 100.000 à chaque tournoi pour refaire sa corde, tandis qu'à chaque tournoi de Tokyo chaque lutteur de juryo reçoit un subside additionnel de ¥ 25.000.

En outre, des primes pour les vainqueurs de tournois sont accordées à chaque division. Le tournoi de makuuchi rapporte un million de yens. Le vainqueur de la division juryo reçoit ¥300.000 ; ¥ 100.000 pour les makushita ; ¥ 50.000 pour les divisions sandanme et jonidan ; et enfin, ¥ 30.000 pour le vainqueur des jonokuchi. En division makuuchi, les prix de la combativité, de la technique et de la performance sont accompagnés d'une somme de ¥200.000.

Salaires et primes dépendent de la performance d'un lutteur lors du tournoi autant que de son classement. Une montée ou une descente dans le banzuke entre deux ou au sein d'une division entraîne un changement correspondant dans les revenus de son auteur.

Avant l'établissement du système de salaires mensuels, le seul revenu financier perçu directement par les lutteurs était le fameux « argent accumulé ». ce revenu a été renommé argent de récompense après l'instauration du système salarial, même s'il est antérieur. Dans les cercles du sumo, il est plus connu sous le terme de *mochi kyukin*, ou paie de base. Les éléments en sont comptabilisés après chaque basho, dès les combats de maezumo, mais n'est payé que lorsque les lutteurs atteignent les rangs juryo. Il est essentiellement basé sur le nombre de victoires qu'un lutteur enregistre au cours de sa carrière. Un lutteur débutant démarre avec un chiffre de base de trois yens. A chaque victoire dépassant le kachi-kochi, cinquante sen (un demi-yen) est ajouté à ce chiffre, mais rien n'est enlevé si le lutteur est make-kochi. La promotion en juryo amène le lutteur à quarante yen ; en makuuchi, soixante ; comme ozeki, cent ; et comme yokozuna cent cinquante. Un lutteur qui enregistre une kinboshi, une étoile d'or accordée après une victoire d'un maegashira contre un yokozuna, rapporte dix yen supplémentaires. Le yusho de makuuchi rapporte trente yen, cinquante s'il est sans aucune défaite concédée. A l'exception des points plancher des divisions, qui sont retirés si le lutteur est rétrogradé, le chiffre ne subit que des additions, aucune soustraction. Quand un lutteur enregistre plus de défaites que de victoires dans un tournoi, on ne lui ajoute rien, même si les étoiles d'or sont, elles, rajoutées quelle que soit la performance du lutteur.

Après chaque tournoi, chaque lutteur des deux premières divisions est payé *mille fois* le chiffre cumulé qu'il enregistre. Cette somme peut prendre des proportions gigantesques. Alors qu'en septembre 1970 le yokozuna Kitanofuji accumule 324,5 points-yen, Takanohana, alors komusubi n'en a que 68, et le Maegashira 3 Takamiyama 90, mais le yokozuna Taiho a un total de 1442 points (huit ans plus tard, Takamiyama n'aura avancé qu'à 388,5). A cette époque, Taiho a remporté 31 tournois de makuuchi, dont huit sans aucune défaite. Ces tournois à eux seuls lui rapportent 1090 points. Les cinquante sen reçus pour ses points au-dessus du kachi-kochi depuis ses premiers combats en jonokuchi en 1956 l'amènent au total de 1442. Multiplié par mille, le total de la prime perçue à chaque tournoi est donc de près d'un million et demi de yen. Ajouté à son salaire mensuel et autres primes, ses revenus sont alors considérables.

Les récompenses d'un lutteur ne se limitent pas à quelques apparitions télévisuelles et quelques dîners aux frais du mécène. Les gains financiers peuvent être très intéressants : cette possibilité, ajoutée au prestige social extrêmement élevé dont jouissent les lutteurs dans la société japonaise actuelle, fait du sumo un monde attirant les aspirants lutteurs. Ceux qui réussissent à décrocher le trésor du dohyo, toutefois, sont bien peu nombreux : seul un lutteur sur dix percevra un salaire dans toute sa carrière, en dehors des primes de tournoi.

Noms de lutteurs.

Les lutteurs professionnels portent par tradition un nom connu comme le shikona. Les premiers shikona apparaissent durant la période des conflits féodaux (1450 à 1550), quand des samurai privés de maîtres, contraints de s'appuyer sur leurs talents de lutteurs pour survivre, hésitent alors à employer leurs noms véritables par respect pour leur réputation en tant que guerriers. Au lieu de cela, ils adoptent les noms de leurs lieux de naissance ou de rivières et montagnes célèbres. Peu de temps après, d'autres lutteurs commencent à se servir de leurs noms pour impressionner le public. Des titres à l'aspect féroce comme Ikazuchi (Tonnerre), Inazuma (Foudre) et Oarashi (Grand Orage) apparaissent dans la littérature du XVI^{ème} siècle.

La tendance à l'utilisation de noms rappelant des animaux, des armes, des dieux et les phénomènes naturels violents pour renforcer l'image du lutteur s'amplifie considérablement durant les débuts de la période Edo ; le terme de shikona, en fait, est à l'origine calligraphié à l'aide des caractères signifiant « nom puissant ». des noms tels que Nio (Roi Gardien), Onikatsu (Diable Volant), Yamaoroshi (Vent Descendant Du Sommet Des Montagnes), et Shishigatake (Sommets du Lion) sont communs. Les noms des champions de la fin du XVIII et du début du XIX^{ème} siècle – Tanikaze (Vent de la Vallée), Raiden (Tonnerre et Foudre), Kimenzan (Montagne du Diable) et Arauma (Cheval Sauvage) sont des produits directs de cette tradition.

Depuis la Restauration Meiji, beaucoup de lutteurs adoptent des noms de lieux de la région où ils sont nés. Le yokozuna Umegatani tire son nom d'un village de la préfecture de Fukushima ; Shiranui est un nom de lieu à Kumamoto ; Tachiyama et Hitachiyama sont des montagnes de la région d'Etchu ; Nishinoumi signifie Mer Occidentale ; Musashiyama est l'ancien nom de la préfecture de Saitama et Tochigi-yama vient de la préfecture de Tochigi. Aujourd'hui, le lutteur Kurohimeyama, par exemple, tire son nom d'une montagne de Niigata, et Aobayama et Aobajo d'une montagne et d'un château de la préfecture de Miyagi.

Certains lutteurs empruntent une partie de leur nouveau nom à quelqu'un qui les a aidés dans leur vie ou leur carrière. Maedayama en est un exemple. Après avoir récupéré d'un grave accident, il a immortalisé le médecin, le docteur Maeda Wasaburo, qui l'avait opéré, prenant le nom de famille du praticien et lui ajoutant le suffixe *yama*, montagne, pour obtenir son nom.

La tendance la plus en vogue, et de loin, du choix d'un shikona est d'y incorporer une partie du nom original de lutteur de son maître. Une suite entière de lutteurs a employé *tochi* en l'honneur de Tochigi-yama, huitième oyakata de la Kasugano-beya : Tochinishiki, Tochinoumi, Tochiakagi, Tochiisami, etc. Le *dewa* de Dewanoumi est aussi souvent transmis à un apprenti prometteur.

Certaines heya possèdent des noms particuliers qui leur sont propres. La Takasago confère souvent le nom Asashio uniquement à des lutteurs ayant déjà atteint les rangs sanyaku, même si le champion universitaire Nagaoka l'obtint fin 1978 comme maegashira. A la Tatsunami-beya, le nom d'Haguroyama n'est donné à des lutteurs qu'après qu'ils aient été confirmés comme futurs successeurs de l'oyakata. Depuis le début du XIX^{ème} siècle l'Isenoumi a arrêté de donner le nom de Kashiwado à des champions. La Nishonoseki-beya a sa propre tradition avec le nom de Umiyama Taro, qui était le nom originel du lutteur de l'ère Meiji Tomozuna, qui fonda la Tomozuna-beya après sa retraite. L'un de ses disciples, qui prit le nom Umiyama Taro pour lui porter chance, devint le maître de la heya après son retrait, fondant la tradition. Le célèbre reporter de sumo Kamikaze était appelé Umiyama Taro au cours de la deuxième Guerre Mondiale, comme Daitenryu, actuel Kumigatake-oyakata.

Bien des lutteurs préfèrent, aujourd'hui, apparaître sous leur propre nom, au moins dans les premiers temps. A la fin des années 1930, c'est devenu une tradition établie au sein de la Dewanoumi-beya d'utiliser son propre nom avant d'arriver en division makushita. Seuls ceux qui possèdent un nom répandu – Nakamura ou Takahashi – choisissent un shikona ou ajoutent simplement *yama* à leur patronyme. La tendance a débordé sur les autres heya, et quelques-uns vont jusqu'en juryo, voire en makuuchi, sans avoir un shikona : le yokozuna Wajima n'a lui jamais changé son nom.

Les shikona suivent des tendances, et certains noms ou parties de noms sont tombés en désuétude, en raison de changements sociaux ou de superstitions. Au cours des années 1920 à 1940, le suffixe *take*, qui signifie sommet d'une montagne, était extrêmement populaire. Après qu'un certain nombre de lutteurs employant ce caractère dans leur nom aient souffert de défaites inattendues et de rétrogradations dans leur classement, le suffixe fut consciencieusement évité, et aujourd'hui il est rarement employé. Au cours des années d'occidentalisation et de confusion culturelle qui ont suivi la Restauration Meiji, un certain nombre de noms étranges sont apparus sur la scène, comme Denkito (Ampoule Electrique), Kikaisen (Navire à Moteur), Ushiwakamaru (surnom de Yoshikune, guerrier-héros du XIII^{ème} siècle), Kataokame (Masque Borgne d'une Grosse Femme), et Togarashi (Poivre Rouge). Les guerres contre la Chine et la Russie dans les années 1890 et 1900 ont produit des noms tels que Nihonkai (Mer du Japon), Taiho (Canon), et Oryokko (Rivière Yalu). Au cours de la guerre du Pacifique, toutefois, les noms de lutteurs reflétant le conflit n'étaient pas très en vogue. Et quand les fortunes de guerre ont commencé à se retourner contre le pays, et que les pertes des fameux pilotes kamikaze ont commencé à se faire lourdes, le lutteur Kamikaze (ce qui en fait signifie Vent Divin, mot célébrant la grande tempête qui empêcha les Mongols d'envahir le Japon au XIII^{ème} siècle) se vit demander de changer son nom. Les shikona demeurent un élément vivant et très significatif du monde du sumo.

Organisation et tournois.

Kokugikan

Les tournois donnés à Tokyo se déroulent dans le Kokugikan, le stade national de sumo du quartier de Kuramae. L'actuel bâtiment a été construit au début des années 50 pour remplacer l'ancienne enceinte, située dans le quartier voisin de Ryogoku et gravement endommagée lors des bombardements de la seconde Guerre Mondiale. Près de l'actuel Kokugikan, on trouve un petit sanctuaire, le Kuramae Hachiman, unique vestige d'un complexe religieux autrefois prestigieux, où le premier banzuke de l'ère Edo fut imprimé en 1757. La plupart des terres qu'occupait le complexe ont été progressivement cédées dans les premières décennies de ce siècle, mais une bonne partie a été sauvegardée ensuite par la Kyokai pour devenir le site du complexe reconstruit.

Devant l'entrée principale du Kokugikan, on trouve une vingtaine de petites échoppes de restauration alignées des deux côtés d'un long corridor couvert. L'un des nombreux vestiges de l'époque féodale, ces fameuses maisons de thé se voient attribuer des travées entières des meilleurs sièges du hall, qu'elles revendent à des clients habituels. Les tickets pour les boxes, connus sous le nom de *sajiki* ou *masseki*, sont quasiment impossibles à obtenir sans les bonnes relations avec une entreprise ou un ministère qui les monopolisent à chaque tournoi. Le prix d'un siège dans l'un de ces boxes de quatre personnes est d'environ ¥ 10.000, si les rafraîchissements – sake ou bière – et les souvenirs sont inclus. Les serveurs des maisons de thé, appelés *dekata*, dont beaucoup sont des fermiers des environs de Tokyo et viennent année après année au Kokugikan, se pressent dans les couloirs pendant les combats, guidant leurs clients vers leurs sièges et alimentant les invités en boissons et nourritures.



*Le Kokugikan
de Kuramae*

Quatre allées étroites descendent à travers les lignes de boxes bondées qui couvrent le niveau principal jusqu'au dohyo, situé au centre. Les deux allées employées par les lutteurs de l'est et de l'ouest pour pénétrer dans la salle sont appelées *hanamichi*, ou allées des fleurs. Le terme date de la période Heian, quand les lutteurs de la « gauche » portaient des fleurs de papier dans les cheveux à leur entrée dans la cour du palais impérial depuis l'est, pour se produire devant l'empereur, tandis que les lutteurs de « droite » portaient des fleurs de calebassier tandis qu'ils s'approchaient de l'ouest. Lorsqu'une démonstration de sumo était donnée devant l'actuel empereur au palais impérial dans le Tokyo d'avant-guerre, les deux allées que les lutteurs empruntaient étaient décorées de fleurs de cerisier et de chrysanthèmes (le symbole impérial), et des fleurs étaient données aux lutteurs gagnants. La *hanamichi* que l'on retrouve dans le théâtre kabuki est d'une toute autre origine.

Entre les boxes et le dohyo, on trouve une série de coussins connus sous l'appellation de *suna kaburi*, ou couverts de sable. Le sens de ce terme est aisément compréhensible quand on a vu une fois un lutteur voler en dehors du dohyo, recouvert de sable, sur les spectateurs assis jambes croisées sur le bord. Les boxes de l'étage, dont chacun contient quatre coussins violets, s'étendent au-delà des *suna kaburi* jusqu'au fond de la salle, et sont séparés entre eux par des rambardes basses d'aluminium. Dans des temps plus anciens, ils étaient délimités par des cordes de chanvre et accueillaient huit personnes. Les balcons du deuxième étage ont été changés en sièges de style occidental à la fin des années 50, avec des gradins très bon marché tout au sommet qui s'étendent quasiment jusqu'au toit. Les tickets sont marqués *shomen* (côté principal), *ko-shomen* (côté secondaire), *higashigawa* (côté est) et *nishigawa* (côté ouest). Traditionnellement l'empereur du Japon s'assied du côté sud et, vu de cette place – le « côté principal » – tout ce qui est à sa gauche est à l'est, et ce qui est à sa droite est à l'ouest. La capacité totale du bâtiment est d'environ 11.000 places.

Le dohyo.

En plein centre du hall se trouve le dohyo, un amas d'argile de soixante centimètres de haut pour six mètres de côté, si compacté qu'en construire un nouveau requiert sept semi-remorques de terre. La surface du sommet est recouverte d'une légère couche de sable, employé assez fréquemment comme un symbole de pureté dans les rituels shinto, mais qui a également l'avantage de prévenir les glissades et d'aider à la décision quand une empreinte permet de déterminer si un lutteur est sorti ou non du cercle. De petites balles oblongues de paille de riz remplies de terre, serrées avec des cordes de paille, et à demi-enterrées dans l'argile, délimitent un cercle intérieur d'environ quatre mètres cinquante de diamètre. Une balle de paille est placée légèrement vers l'extérieur à chacun des points cardinaux ; à l'origine il s'agissait de permettre le drainage des eaux de pluie quand les tournois se tenaient en extérieur. Ces balles sont connues sous le nom de *tokuhyo*, ou balles privilège, car à chacun de ces quatre points un pas en dehors de la circonférence normale n'est pas considéré comme faisant perdre le combat. Juste au-dessus du dohyo et suspendu par des câbles depuis le toit principal, on trouve un toit charpenté conséquent, construit dans le style architectural des sanctuaires shinto. Le toit était soutenu par quatre piliers depuis les années 1700, mais en 1952 ils ont été ôtés pour permettre une meilleure visibilité. Les piliers ont été à cette époque remplacés par d'énormes pompons de soie pendant depuis les coins du toit et colorés de la même manière que l'était le tissu qui recouvrait chacun des quatre piliers. Chaque pompon (*fusa*) représente l'une des quatre saisons : le bleu pour le printemps, le rouge pour l'été, le blanc pour l'automne et le noir pour l'hiver. Des coffres de bois remplis de sel sont placés sous les pompons rouge et blanc, et des boîtes de cèdre remplies d'eau sont fixées à proximité du côté du dohyo, chacune d'elle servant à un court rituel de purification des lutteurs de juryo

et de makuuchi. De petites marches sont creusées dans chacun des côtés du monticule pour faciliter la montée sur le dohyo.

Les arbitres.

Diriger et arbitrer un combat d'un tournoi professionnel de sumo est la tâche du gyoji, dont les devoirs incluent la présidence des cérémonies et des rituels qui ont lieu avant le tournoi – pour purifier l'enceinte et le dohyo – et entre les combats. Les gyoji portent des kimono de soie épaisse d'un type employé par les samurai au cours de la période Muromachi, et un chapeau noir de la cour impériale semblable à celui des prêtres shinto. Les gyoji, à l'inverse des lutteurs, sont classés en fonction de leurs compétences mais aussi de leur ancienneté. Le plus haut rang est celui de *tate gyoji*, ou chef arbitre, qui comprend les seuls arbitres qualifiés pour diriger un combat impliquant un yokozuna.

Chaque gyoji porte un éventail de guerre en bois, dont il se sert pour donner le départ du combat, montrer les fautes et désigner le vainqueur. Le rang d'un gyoji peut se voir à la couleur du long pompon attaché à son éventail : le violet, avec ou sans blanc, montre un gyoji en chef ; le rouge est la couleur employée pour un gyoji arbitrant les combats de sanyaku ; le bleu et le blanc indiquent les juryo ; et le noir et bleu montre un gyoji dirigeant les divisions inférieures. Les éventails des gyoji de rang supérieur sont laqués et incrustés d'or ou d'argent. Les gyoji de divisions inférieures, qui débutent leur entraînement professionnel alors qu'ils ne sont encore qu'enfants, entrent sur le dohyo pieds nus, tandis que ceux qui ont un rang plus élevé portent des tabi ou des sandales de paille.

Chaque gyoji porte comme nom de famille Kimura ou Shikimori, les lignées héréditaires qui émergent comme les plus puissantes des familles d'arbitres de la période Edo dans les années 1750. Un spectateur qui observe un combat avec attention peut distinguer à quelle lignée un gyoji appartient à la façon dont celui-ci tient son éventail au moment de l'annonce des lutteurs qui vont combattre : les Kimura ont le poignet inversé, tandis que les Shikimori ont le pouce vers le haut.

Habits.

Sur le dohyo, les lutteurs ne portent qu'une épaisse bande de soie colorée (coton pour les divisions inférieures) appelé un *torimawashi* ou *shimekomi*. Mesurant environ 90 centimètres de large et faisant jusqu'à douze mètres de longueur, elle est pliée six fois dans le sens de la largeur, enveloppe la taille et les parties génitales, et est nouée dans le dos. Le mawashi employé aujourd'hui a été développé dans les années 1790. Enfoncée dans le bas, on trouve une ceinture sur laquelle sont attachés les sagari. Il y a généralement 19 de ces bandelettes de soie amidonnée, bien que certains lutteurs en préfèrent 17 ou 21. Comme celles-ci sont un rappel des cordes sacrées qui pendent devant les sanctuaires shinto, qui sont toujours en nombre impair, les sagari ne sont jamais en nombre pair. Cette ceinture n'a aucun usage fonctionnel, et elle se détache bien souvent au cours d'un combat, et est en général jetée à l'extérieur par l'arbitre. Le mawashi lui-même est la clé de la plupart des quelques 70 techniques officielles qui servent à basculer ou tirer un adversaire à terre, ou à le repousser ou le porter en dehors du dohyo.

Cérémonies d'entrée sur le dohyo.

Les combats, qui commencent à onze heures du matin chaque journée de tournoi, se déroulent par ordre ascendant de grade. Les apprentis, qui apparaissent les uns après les autres en une rapide succession jusqu'au milieu de l'après-midi, combattent avec de très courtes interruptions cérémonielles. Tout au long de la journée la tension monte, et le public grossit à

mesure que des lutteurs de plus en plus importants montent sur le dohyo. A environ trois heures de l'après-midi, le hall s'emplit presque totalement avec l'arrivée dans leurs boxes des cadres sortis en avance de leur travail pour voir les combats. Vers quatre heures trente, de puissants projecteurs sont allumés alors que la télévision commence ses retransmissions. Si tous les billets ont été vendus, quatre bannières blanches pourtant le mot *man-in* (public complet) descendent du haut du bâtiment au-dessus du toit du dohyo.



Les lutteurs font face à la foule durant le dohyo-iri. De gauche à droite, Kurosegawa, Yutakayama et Takanosato.

Juste avant le premier des combats des sekitori, les lutteurs de juryo du côté est apparaissent tous ensemble pour le *dohyo iri*, la cérémonie d'entrée. Les lutteurs, qui portent des tabliers décorés de riches broderies offerts par les organisations de mécènes, sont précédés sur la hanamichi et leur entrée sur le dohyo par un arbitre, qui s'accroupit au centre de celui-ci, son éventail tenu parallèlement au sol. Alors que les lutteurs sont présentés au micro par leur nom et leur lieu de naissance, ils montent sur le dohyo et en font le tour pour prendre place, jusqu'à ce qu'ils forment un cercle, chaque lutteur étant tourné vers l'extérieur, face au public. Au signal, ils se retournent, frappent dans leurs mains, lèvent le bras droit, lèvent légèrement leur tablier des deux mains, lèvent à nouveau brièvement leurs deux bras, puis se retournent et s'en vont par la hanamichi. Le rituel est alors répété par les lutteurs de l'ouest, qui font leur entrée par la hanamichi à l'opposé alors que les autres s'en vont. Plus tard, quand les combats de juryo s'achèvent, les lutteurs de makuuchi répètent le cérémonial. Le yokozuna, qui fait son entrée après le makuuchi dohyo-iri, accomplit le *dezu iri*. Les jours impairs, c'est l'est qui fait son entrée en premier pour les cérémonies d'entrée. Les jours pairs, c'est l'ouest. L'ordre est le même en ce qui concerne les yokozuna.

Cette brève cérémonie d'entrée, dont l'origine date du début des années 1700, a été dans le passé bien plus élaborée. Au cours de la période Edo, le nombre de lutteurs était bien inférieur à ce qu'il est aujourd'hui, et les lutteurs de rang élevé faisaient leur montée sur le dohyo au son de bâtons de bois frappés par un arbitre. Une fois sur le dohyo, ils frappaient les pieds au sol et frappaient dans leurs mains, d'une façon assez similaire à ce que fait le yokozuna de nos jours. Depuis le début du siècle, le nombre de maegashira et de juryo s'est accru, et pour leur permettre à tous d'effectuer la cérémonie d'entrée, celle-ci a été modifiée au profit de la forme abrégée que nous connaissons aujourd'hui. Le claquement des mains, rituel symbolique que l'on peut également voir devant les temples shinto, signifie que les corps et les âmes des lutteurs ont été purifiés. Lever les bras montre que les lutteurs, autrefois recrutés dans les rangs des samurai, ne cachent aucune arme, et lever les tabliers remplace le tapement des

pieds sur le sol. D'un sens purement religieux, l'entière cérémonie est supposé être un serment fait aux dieux que les lutteurs s'appêtent à combattre loyalement et avec l'esprit adéquat.

Après le dernier combat des juryo et la cérémonie d'entrée des lutteurs, le yokozuna fait son entrée pour le *dezu iri*. Passée au-dessus de son tablier de cérémonie, on peut voir une énorme corde tressée de coton, d'un blanc éclatant, liée dans le dos par un nœud bouclé. Pendant sur l'avant, on peut voir des bandes de papier blanc pliées en zigzag, semblables à celles employées pour les rituels shinto. Le yokozuna est précédé à son entrée par un arbitre et accompagné par deux lutteurs de rang inférieur, l'un connu sous le nom de *tsuyu harai* (porteur de rosée) qui sert de héraut, et un autre connu comme le *tachi mochi* (porteur de sabre) qui porte un long sabre courbe et sert de garde du corps. Les deux lutteurs doivent appartenir à la division *makuuchi* et, si possible, à la même *heya* que celle du yokozuna. Si la *heya* n'a pas d'autres lutteurs de *makuuchi*, ils sont alors choisis dans une de celles qui entretiennent des liens historiques avec elle.

La cérémonie d'entrée du yokozuna fut effectuée pour la première fois en 1789 par le yokozuna Tanikaze Kajinosuke, à l'époque où les lutteurs faisaient en général partie de la suite d'un seigneur féodal. A cette époque, le yokozuna désignait des lutteurs parmi ses propres disciples pour porter les sabres qui attestaient de son propre statut de samurai.



Wajima, avec
Misugiiso et Arase.

Les trois lutteurs s'accroupissent au bord du dohyo, où le yokozuna, flanqué de part et d'autre par ses assistants, frappe d'un large geste ses deux mains, dans un claquement retentissant. Après chaque claquement, il frotte ses mains devant lui puis les ramène horizontalement, paumes vers le ciel, de chaque côté de son corps. Ce geste est connu comme le *chiri o kiru* et symbolise une purification du corps et des mains par de l'herbe, avant une bataille. Laissant les deux autres lutteurs sur le côté du dohyo, il se lève et s'avance au centre, se tourne pour faire face au nord (et aux caméras), et étend à nouveau ses bras pour les frapper à nouveau. Il écarte bien ses jambes et, la main gauche sur la poitrine, étend son bras droit vers l'est. Inversant la position de ses mains, il lève alors sa jambe droite aussi haut qu'il le peut, puis l'abaisse pour frapper violemment le sol. Après être revenu en position lentement et de façon théâtrale en ramenant ses pieds vers l'avant, il reproduit sa frappe (*shiko*) deux autres fois, changeant de jambe et pressant ses mains sur les genoux à chaque fois et de toutes ses forces. Le *shiko* est pratiqué par tous les lutteurs comme exercice d'assouplissement, mais sa

vocation était au départ une expression assez imagée de la volonté d'un lutteur de vaincre son adversaire en piétinant celui-ci avant de lui broyer le crâne au sol. Le piétinement est également censé effrayer tout esprit malin qui pourrait se trouver sur le dohyo. Le yokozuna se tourne alors, revient sur le côté du dohyo et reprend sa position accroupie entre les deux autres lutteurs. Il répète le *chiri o kiru*, se tourne et descend de la plate-forme, suivi par les deux assistants et l'arbitre, qui lui était accroupi au sud du dohyo durant toute la cérémonie. Le rituel est immédiatement répété de l'autre côté par le yokozuna suivant.

Les combats de makuuchi.

On trouve deux vestiaires (*shitaku-beya*) à l'arrière du Kokugikan. Ils sont reliés par vidéo pour que les lutteurs puissent y voir le déroulement des combats et étudier les techniques de leurs adversaires. La plupart des *sekitori* y déambulent en shorts, se reposant, lisant ou jouant aux échecs jusqu'à ce que leurs assistants les avertissent qu'il va bientôt être temps de faire son entrée dans le hall. Aidés par des lutteurs novices, ils enroulent leur *mawashi* autour de leur taille et entament leurs exercices d'échauffement. Deux combats avant leur montée sur le dohyo, les lutteurs font leur entrée dans le hall, prenant place sur de larges coussins. Les vestiaires eux-mêmes sont estampillés est ou ouest, et chaque lutteur y prend place en fonction du côté où il va combattre, qui peut être à l'est un jour et à l'ouest le lendemain.

Bien que le *banzuke* soit divisé en deux côtés, cette division n'est pas prise en compte par les officiels au moment de l'établissement du programme des combats d'une journée. La taille ou le poids de chaque adversaire ne sont pas plus considérés dans la désignation des paires de compétiteurs. Les combats de chaque journée, annoncés 24 heures à l'avance, sont décidés par les officiels et ne peuvent jamais être contestés ni remis en cause, sauf quand un lutteur vient à être malade. Dans la mesure du possible, un lutteur entre pour son combat de son côté du *banzuke*, mais lorsque deux lutteurs devant s'affronter sont du même côté sur le *banzuke*, le lutteur du rang le plus élevé est toujours celui qui vient de son côté du *banzuke*.



Asahikuni offre le chikara-mizu et les chikara-gami à Wakanohana.

Après une courte pause suivant la fin des cérémonies d'entrée, les combats des *makuuchi* débutent. Un assistant frappe deux blocs de bois l'un contre l'autre pour annoncer le début d'un nouveau combat, tandis que le *yobidashi*, vêtu d'un kimono noir, s'approche au centre du dohyo. Ouvrant un éventail pliant de couleur blanche, il fait face à l'est puis à l'ouest, déclamant les noms des lutteurs d'une voix haut-perchée et quelque peu tremblante : « Higaaaaashiiiiii, Takanooohanaaaaaa. Nishiiii, Asahikuniiiiii.... ». Il se retire, puis les

lutteurs montent sur le dohyo pour commencer une série d'exercices d'échauffement, tandis que l'arbitre annonce leurs noms une fois de plus. Pendant ce temps, d'autres assistants grimpent sur le dohyo pour entamer une parade de bannières de satin qui annonce que des mécènes vont donner de l'argent au vainqueur du combat. Cette coutume prend ses origines au début des années 1700 quand les riches marchands d'Osaka et de Kyoto se mettent à donner de l'argent aux vainqueurs ; à l'époque, l'arbitre annonce avant le combat leurs noms et le montant alloué. Suite à la deuxième Guerre Mondiale, quand l'argent comme les produits de consommation se font rares, les mécènes donnent de la nourriture ou des vêtements. En 1978, chaque bannière représente ¥ 25.000 : la moitié de ce prix est donné en liquide au lutteur, tandis que la Kyokai place le reste sur un compte spécial pour payer les impôts du lutteur.

Les deux lutteurs commencent alors à frapper des pieds dans leurs coins respectifs, puis ils s'accroupissent pour recevoir une louche d'eau prise dans les coffrets scellés en bas du dohyo. Si le précédent combat a été emporté par un camarade de heya, ce gagnant offre au lutteur le *chikara mizu*, l'eau de force, dont il se sert pour rincer sa bouche et conjurer le mauvais sort. Si le précédent lutteur a perdu, c'est le lutteur suivant qui lui transmet l'eau. Les deux combattants s'essuient alors la bouche et le corps avec un bout de *chikara-gami* blanc (papier de force). Attrapant une poignée de sel des boîtes placées aux coins du dohyo, ils se tournent alors et la jettent sur le sol, goûtant un peu du sel qui leur restent sur les doigts, puis s'avancent au milieu du dohyo. Le jeter du sel, tout comme le rituel du papier et de l'eau, date des années 1700, quand les rituels shinto furent adoptés au cours des tournois publics de sumo. Le dohyo est toujours considéré comme un champ de bataille sacré – même aujourd'hui les femmes en sont toujours bannies – et la purification de l'arène avant un combat revêt une grande importance. Selon les croyances shinto, le sel possède des propriétés lui permettant de faire fuir les mauvais esprits, en même temps que ses propriétés régénératrices.



Shikos

Après l'accomplissement de ces premières formalités, les deux lutteurs s'accroupissent sur leurs talons sur les côtés est et ouest. Imitant le rituel du *chiri o kiru*, chaque lutteur frotte ses mains devant lui, puis lève les bras, paumes vers le ciel. Ils s'avancent alors encore un peu et, après avoir frappé au sol pour détendre leurs muscles, ils s'approchent l'un de l'autre et se

posent derrière deux lignes parallèles peintes en blanc au centre du dohyo. L'arbitre s'avance du côté nord du dohyo et lance « *Kamaete !* » [prenez place !], et les lutteurs abaissent lentement leurs poings au sol en se penchant en avant, fixant le regard de l'autre. C'est le shikiri, qui était avant une partie bien plus fastidieuse du combat, durant lequel les lutteurs attendent le moment psychologique propice pour charger. Invariablement les adversaires ne parviennent pas à être simultanés au premier shikiri, et ils se lèvent donc de leurs positions et retournent dans leur coin chercher une nouvelle poignée de sel. Le lançant en l'air d'un mouvement exagérément ample, ils reprennent leur position accroupie au centre du dohyo. Cette série de mouvements peut être répétée trois ou quatre fois avant que les lutteurs n'entament réellement le combat. L'époque est révolue toutefois, où les combats pouvaient être précédés d'une heure de « *matta !* » [attendez !] alors qu'ils attendaient le moment propice pour commencer. Depuis 1928, avec l'arrivée des retransmissions radio, des limites strictes ont été édictées concernant les rituels d'avant combats. Aujourd'hui le shikiri, qui doit permettre aux lutteurs de se poser et de se concentrer physiquement comme mentalement, est limité à quatre minutes pour les lutteurs de makuuchi, trois pour les juryo, deux pour les makushita et à rien du tout pour les autres rangs. Quand le temps est achevé, un juge assis sous le pompon noir fait un signe aux deux annonceurs qui se trouvent près des coffres d'eau. Ceux-ci se retournent et font un signal de la main vers l'arbitre quand celui-ci jette un œil au-dessus de son épaule. Lorsque l'arbitre signale lui-même la fin du temps d'échauffement en rapprochant son éventail jusqu'à ce que celui-ci soit dans l'axe de son corps et non de côté, le combat s'engage enfin. Les deux géants se ruent vers l'avant et s'entrechoquent avec une force gigantesque dans le *tachiai*, ou charge initiale. L'arbitre sautille sur le dohyo, criant tout le long du combat de sa voix haut perchée. A chaque fois qu'un lutteur modifie sa prise ou sa technique, l'arbitre lance « *nokotta !* » [pas de décision]. Si les deux lutteurs se retrouvent bloqués sur une prise, il dit « *hakkeyoi !* » [du nerf !] tandis que chacun d'eux bande ses muscles pour essayer de faire chuter son adversaire le premier, tous les sens en alerte sur le moindre signe de changement de stratégie de la part de l'adversaire. Dans un contraste assez saisissant avec le lent processus de l'avant combat, celui-ci est souvent achevé en l'espace de quelques secondes. Un lutteur peut parfois faire un bond de côté au moment de la charge initiale et faire chuter son adversaire immédiatement. Ou les deux peuvent se retrouver au corps à corps, soit immédiatement ou après une série de frappes ou de poussées. Les combats durent rarement plus d'une minutes ou deux, mais à ces occasions, lorsque les lutteurs semblent être mutuellement en échec, ils sont séparés par l'arbitre et reviennent dans leur coin pour une courte pause et une gorgée d'eau, connue comme le mizu ire, ou prise d'eau. L'arbitre replace alors les lutteurs dans leur position initiale, et le combat reprend. Tôt ou tard un pied finit par toucher en dehors du dohyo, une épaule heurte le sol ou un lutteur de 150 kilos vole au beau milieu des spectateurs et des juges assis tout autour, et le combat est terminé.

On ne montre pas ses émotions. Le perdant s'incline brièvement vers son adversaire et se retire. Le vainqueur reste sur ses talons au bord de la tawara de son côté du dohyo, et l'arbitre se place devant lui et le proclame vainqueur. Si des mécènes ont donné de l'argent pour le combat, l'arbitre s'accroupit devant le lutteur et lui tend une pile d'enveloppes, placées sur le plat de son éventail. Le lutteur effectue trois mouvements du tranchant de la main droite, prend les enveloppes, s'incline et se retire. Il reste alors au coin du dohyo pour offrir l'eau au prochain lutteur à combattre, après quoi il descend l'allée, fendant la foule, pour sortir et rejoindre les vestiaires. Fréquemment après un combat, des assistants montent sur le dohyo pour le balayer et l'humidifier, afin qu'en cas de combat litigieux les empreintes de pas soient les bonnes et plus facilement visibles.

Les juges sont assis sur des coussins surélevés aux quatre côtés du dohyo. Ce sont tous des Anciens et des champions réputés des années passées, et ils ont autorité pour retourner tout verdict annoncé par l'arbitre si l'un d'entre eux ou un lutteur assis au bord du dohyo émet un quelconque doute sur la décision qui vient d'être annoncée. Dans le cas où il y aurait une réclamation, les combattants se retirent sur le côté du dohyo tandis que les juges grimpent sur celui-ci pour discuter de l'affaire entre eux, en compagnie de l'arbitre. Cette situation est appelée le *mono ii*, ou retournement. Après que les juges se sont rassis sur leurs coussins, le juge en chef, un rôle pris tour à tour et dévolu au juge assis du côté shomen, annonce la décision au micro. En général un nouveau combat, ou tori-naoshi, est annoncé. Comme les juges peuvent voir de très près les combats de leurs sièges situés tout autour du dohyo, ils ont généralement une meilleure vue de la situation que ne peut l'avoir l'arbitre, car quelle que soit la vitesse à laquelle il se déplace, ce dernier n'est pas toujours dans la meilleure position pour apercevoir l'instant crucial où un orteil ou un coude touche le sol. Un arbitre peut donner son avis au cours d'un *mono ii*, mais il n'a aucun poids dans la décision finale qu'expriment les juges. Si la décision de l'arbitre est considérée comme mauvaise, on lui met une « étoile noire ». Deux étoiles noires reçues lors d'un seul tournoi ont généralement pour conséquence une rétrogradation de cet arbitre. Dans le passé, même les juges ont pu eux-mêmes rendre de mauvaises décisions, comme l'ont prouvé des photographies. Dans de tels cas toutefois, la décision instantanée des juges est la seule chose qui soit valable. Depuis les années 60, le juge en chef porte une petite oreillette en liaison avec une salle juste à l'extérieur du hall principal, où deux autres juges étudient les ralentis de l'action.



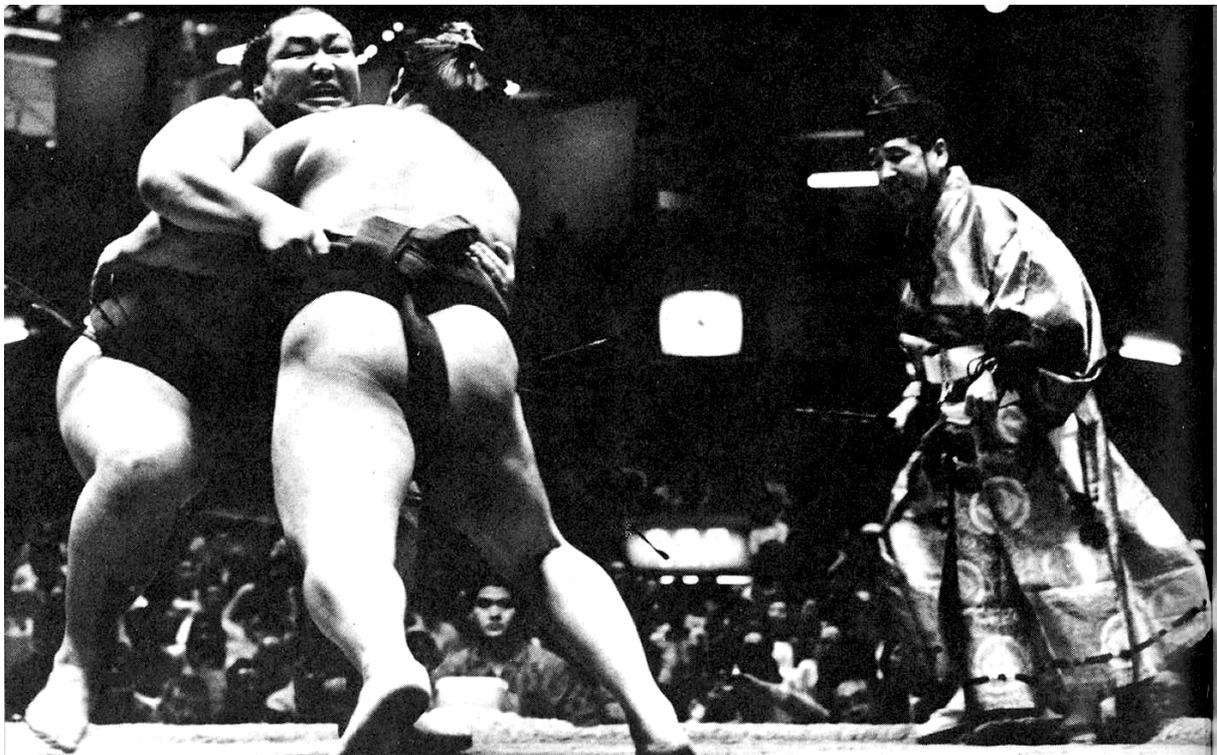
*Takanohana soulève
Tamanofuji en tsuridashi.*

Quand le dernier combat s'achève, un lutteur de juryo ou de makushita s'avance pour exécuter le *yumitori shiki*, ou cérémonie de l'arc, une danse de l'arc qui marque la fin de la journée de tournoi. Cette tradition remonte à plus d'un millier d'années, quand le vainqueur du tournoi annuel de sumo de la cour Heian se voyait remettre un arc à l'issue du dernier combat de la cérémonie et que l'arbitre de son camp effectuait une danse avec celui-ci. L'archive la plus ancienne concernant l'actuelle cérémonie de l'arc date de 1791, quand le yokozuna Tanikaze se vit offrir un arc après être devenu le champion du tournoi de la citadelle d'Edo devant le onzième shogun Tokugawa, Ienari, et qu'il brandit l'arc aux quatre points cardinaux. Dans les tournois publics de sumo à Edo, les récompenses – un arc pour l'ozeki vainqueur, une corde d'arc pour le sekiwake, et un éventail pour le komusubi – étaient remises au dernier jour, mais jusqu'en 1909 les lutteurs les mieux classés n'apparaissaient pas

au dernier jour de tournoi. Depuis 1796, au dixième (et dernier jour à cette époque) jour du tournoi, un lutteur de nidanme acceptait l'arc en lieu et place de l'ozeki absent et le brandissait sur le dohyo. Le rituel, connu sous le nom de *yumi furi*, est devenu peu à peu plus complexe, et des lutteurs de makushita spécialisés sont bientôt apparus. Les années 1850 voient la cérémonie apparaître sous sa forme actuelle. Elle disparaît des tournois en 1946, pour être réintroduite cinq ans plus tard. Depuis 1952 le rituel, précédemment exécuté au dernier jour du tournoi, est effectué à la fin de chaque journée de combats.

La tension d'un tournoi s'accroît à l'approche du dernier jour et à mesure que la bataille pour la victoire s'intensifie. Chaque jour les combats du lendemain sont annoncés, et les derniers jours voient les ozeki et les yokozuna s'affronter entre eux. Jusqu'en 1947, si deux lutteurs sont à égalité à la fin du tournoi, celui ayant le rang le plus élevé est déclaré vainqueur. Aujourd'hui, un combat de barrage (*kettei-sen*) intervient en cas d'égalité ; il se tient immédiatement après le dernier combat de la journée.

A la fin du dernier combat, une liste apparemment interminable de trophées et de récompenses sont remis. Tous les prix sont attribués à des lutteurs individuels. Le *yusho*, ou championnat, est remis au vainqueur de chaque division. En plus, le lutteur de makuuchi ayant remporté le plus de victoires reçoit la coupe de l'empereur, et une grande bannière lui est remise de la part de la Kyokai. Il reçoit aussi des trophées de divers organismes gouvernementaux ou entreprises, y compris le portrait grandeur nature offert par le Mainichi Press, qui rejoindra ceux déjà exposés dans les travées supérieures du Kokugikan. Les trois prix spéciaux remis à des lutteurs de makuuchi d'un rang inférieur aux ozeki sont décernés par un groupe composé d'Anciens et de journalistes. Le prix de la performance revient à un lutteur qui a battu le plus d'ozeki et yokozuna, celui de la technique au lutteur le plus habile, et celui de la combativité au lutteur ayant le bilan le plus positif. A l'occasion le prix de la technique n'est pas attribué si l'on juge qu'aucun lutteur ne le mérite.



Kitanoumi à la lutte

Emploi du temps.

Un célèbre poème satyrique de l'ère Edo a décrit un jour les lutteurs comme « des gars qui gagnent un an de subsistance en vingt jours de travail ». A l'époque, c'est certain, il n'y a que deux tournois par an. De fait, jusqu'en 1909, les lutteurs de makuuchi ne prennent part qu'à neuf des dix journées d'un tournoi. En apparence, la vie d'un lutteur est enviable. Dans la pratique, toutefois, les périodes entre les tournois sont alors passées presque sans interruption sur les routes des tournées de province ou en entraînement intensif au sein des heya, et rares sont les lutteurs professionnels capables de passer plus d'une poignée de jours chez eux avec femmes et enfants – si tant est qu'ils aient eu le temps d'en trouver. Aujourd'hui les choses sont un peu différentes, car avec le triplement du nombre de tournois et le rythme de vie du Japon d'après-guerre, la vie des lutteurs est encore plus embriguée et mouvementée.



Daigo effectue la danse de l'arc après le dernier combat du jour.

Dans l'ancien temps, les *jungyo*, ou tournées provinciales, étaient effectués par de petits groupes de lutteurs, la plupart du temps d'une heya. En 1957 toutefois, la Kyokai a décrété que la majeure partie des tournées serait effectuée par l'ensemble des lutteurs. Même si le spectacle est plus sympathique pour le spectateur, le grand nombre de lutteurs impliqués fait des *jungyo* un temps moins efficace que les séances d'entraînement. En général les combats de province sont faits de manière bien plus détendue par les lutteurs haut classés que les six tournois majeurs, car ils n'ont aucune sorte d'influence sur les revenus des lutteurs. Pour les lutteurs apprentis cependant, les tournois de province sont encore plus pénibles que la vie de la heya. Chaque jour un tournoi est effectué dans un lieu différent, et quand les combats ne se déroulent pas dans les gymnases locaux, les apprentis doivent monter des vestiaires temporaires pour les sekitori en plus de mettre en place les cuisines et de transporter l'équipement des camions qui font le voyage de ville en ville avec tout ce qui est nécessaire. Quand les combats sont finis, les tentes doivent être démontées, si on s'en est servi, et les camions chargés. La discipline des heya ne disparaît pas en voyage, et les apprentis doivent donc se rendre à pieds jusqu'à la gare, en portant les bagages des sekitori en plus des leurs, pendant que leurs aînés partent en taxis ou en bus. La Kyokai affrète en général son propre train, la première classe étant réservée pour les lutteurs de plus haut rang accompagnés des

Anciens. Même dans les hôtels ou chambres d'hôtes en voyage, les jeunes lutteurs doivent servir à table et s'occuper des sekitori. La vie n'est pas rose pour les apprentis en province, et la plupart d'entre eux sont heureux de rentrer dans leurs heya à Tokyo.

L'année d'un lutteur commence à Tokyo avec des vacances, même si elles sont très brèves. Chaque heya fête le Nouvel An, avec les lutteurs, leurs familles, les entraîneurs et les mécènes. L'entraînement reprend le lendemain, car le tournoi de janvier débute au premier ou au deuxième dimanche du mois. A la suite de chaque tournoi, les lutteurs ont droit à une semaine de repos. Le samedi qui suit le tournoi de Tokyo, du *hana-zumo* se déroule, soit pour une œuvre de charité ou à l'occasion d'une retraite (*intai*) d'un champion. La semaine suivante on assiste souvent à des combats de bienfaisance sponsorisés par la NHK ou une autre organisation.

Le terme de hana-zumo remonte au milieu de la période Edo, quand les lutteurs se produisaient pour des dons (*hana*) plutôt que de réclamer un droit d'entrée, puisque ce dernier était interdit par les Tokugawa. Hana est un mot qui désigne à cette époque les cadeaux de remerciement et les récompenses reçues en général par les artisans. Plus tard le caractère signifiant fleur (*hana*) sera adopté pour remplacer l'ancien, emprunté du chinois durant la période Heian.

Les tournois de hana-zumo incluent des combats entre lutteurs de haut rang – qui à l'instar des tournées de province ne compte pas dans leur score général – mais la plupart du spectacle se veut festif pour le public comme pour les lutteurs. On trouve des combats de *gonin nuki*, au cours desquels un lutteur doit se défaire de cinq adversaires à la suite pour l'emporter ; des démonstrations par un *yobidashi* des différentes techniques employées pour battre le *taiko* du sumo (le tambour) ; et une démonstration de la façon dont on fait le nœud de la corde du yokozuna. Quelques-uns des lutteurs les plus talentueux montent sur le dohyo en tabliers décorés pour chanter quelques chants de sumo. L'un des moments-phares du hana-zumo est toujours le *shokkiri*, un combat burlesque effectué par deux lutteurs de rang inférieur qui se frappent des pieds et des poings sur le dohyo, employant des techniques prohibées et des gestes comiques. On assiste aussi parfois à des combats entre les champions et de petits enfants, dont bien souvent des étrangers.

Quand le hana-zumo est en l'honneur d'un champion qui prend sa retraite, ce que l'on appelle *intai-zumo*, l'événement central en est la cérémonie de coupe (*dampatsu-shiki*). La retraite d'un yokozuna est particulièrement poignante. Le champion exécute sa dernière cérémonie d'entrée, flanqué des autres yokozuna ou ozeki en activité, après quoi il prend place sur une chaise au milieu du dohyo, en kimono ordinaire. Une suite apparemment interminable de mécènes, d'autres lutteurs et d'officiels de la Kyokai se succèdent pour couper une mèche de cheveux avant que son oyakata ne vienne finalement lui couper complètement son chignon. Les revenus du tournoi, dont le reste du déroulement est identique au hana-zumo, vont au lutteur retraité.

La plupart des lutteurs restent à Tokyo, s'entraînant au sein des heya, jusqu'à la fin du mois de février, date à laquelle ils partent pour Osaka pour y préparer le tournoi de mars. Parfois un groupe de lutteurs en compagnie d'un oyakata profite de février pour une tournée outre-mer, en général Hawaï ou les Etats-Unis. Le tournoi d'Osaka débute le second dimanche de mars. Après une semaine de vacances, les lutteurs vont sur Shikoku et dans les régions de Kinki et de Chugoku pendant environ deux semaines, puis reviennent à Tokyo pour reprendre

l'entraînement. Chaque année à la fin du tournoi d'avril il y a une démonstration de sumo au sanctuaire Yasukuni de Tokyo pour honorer la mémoire des victimes de la guerre.

Le tournoi de mai à Tokyo débute au deuxième dimanche de ce mois et est suivi, comme le tournoi de janvier, par de l'hana-zumo et des tournois de charité. La plupart des heya restent sur Tokyo pour s'entraîner jusqu'à fin juin, date à laquelle ils partent pour Nagoya. Parfois les lutteurs vont se produire dans des provinces proches, quelques-uns à l'étranger. Le tournoi de Nagoya commence le premier dimanche de juillet, et après la semaine de vacances à l'issue du tournoi, la plupart des lutteurs s'en vont pour une tournée septentrionale vers les régions d'Hokkaido et de Tohoku, revenant sur Tokyo fin août.

En septembre a lieu le troisième tournoi de Tokyo de l'année, qui commence au deuxième dimanche. Une nouvelle fois, il s'achève avec une semaine de vacances, suivie par du hana-zumo, de l'intai-zumo ou des tournois de charité de la NHK. Les lutteurs restent à Tokyo jusqu'à la mi-octobre, où ils partent à Fukuoka, en profitant sur le trajet pour faire quelques sauts en province. Le tournoi de Kyushu de novembre tombe au deuxième dimanche de ce mois, et une fois de plus les lutteurs ont droit à une semaine de repos avant d'aller à Kyushu en tournée, s'en revenant à Tokyo mi-décembre, ce qui marque la fin d'une année de sumo.

Heya

Les trente heya varient en taille comme en prestige. En général une « grande » heya tend à le rester, car ceux qui produisent des lutteurs de haut rang attirent plus facilement non seulement de riches mécènes, mais aussi de nouveaux apprentis avec un grand potentiel. Les textes qui suivent retracent brièvement l'histoire de quinze des heya les plus puissantes, dont toutes ont sur la longueur sorti des lutteurs de juryo et de makuuchi sur les dernières décennies. La plupart de ces heya ont été fondées il y a deux siècles, voire plus.

Dewanoumi

La Dewanoumi-beya a été fondée par un lutteur du nom de Dewanoumi Ren'emon, qui était en activité à Edo durant les vingt dernières années du XVIII^{ème} siècle. A la fois lui et son successeur sont nés dans la région de Dewakuni, dans la préfecture de Yamagata. Le Dewanoumi de la troisième génération était un lutteur appelé Hitachiyama qui prit en charge la heya en 1861. Son propre successeur – également un Hitachiyama – produisit un troisième Hitachiyama, qui devint le grand yokozuna de l'ère Meiji et le premier de ce rang à voyager aux Etats-Unis et en Europe. Il hérita plus tard de la heya comme cinquième Dewanoumi et entraîna un total de 37 lutteurs de makuuchi, établissant cette heya comme la plus importante et la plus puissante du monde du sumo. Les sixièmes et septièmes générations – l'ozeki Ryogoku et le yokozuna Tsunenohana – continuèrent à produire de lutteurs de grande qualité. A la mort de Tsunenohana, l'Ancien Musashigawa, qui agissait en tant que conseiller dans la heya, en devint le maître. Lorsqu'il fut élu directeur de la Kyokai en 1968, il reprit le nom de Musashigawa, et la heya fut transmise à l'ancien yokozuna Sadanoyama, qui est actuellement le neuvième Dewanoumi. Parmi les champions récents de la heya, on trouve le yokozuna Mienoumi Tsuyoshi.

Futagoyama

La première mention, datée de 1791, du nom de Futagoyama, apparaît dans les archives d'une démonstration shogunale de sumo tenue en la citadelle d'Edo cette année là. En 1922 un lutteur de la Tomozuna-beya du nom de Toshuyama, qui était l'un des rivaux les plus réguliers d'Hitachiyama, adopta le nom en tant qu'Ancien de la huitième génération. Il resta au sein de la Kyokai jusqu'à sa mort à l'âge de 71 ans en 1960, date à laquelle son nom fut transmis au yokozuna Wakanohana, lutteur de la Hanakago-beya. Wakanohana attendit en fait un an de plus avant de prendre sa retraite de lutteur, et durant ce laps de temps loua la position d'Ancien au lutteur Onoura. Wakanohana fut donc considéré formellement comme le dixième oyakata de la Futagoyama quand il débuta la heya qui porte ce nom en 1962. Parmi ses disciples les plus connus, son jeune frère, l'ozeki Takanohana, le yokozuna Wakanohana (anciennement connu sous le nom de Wakamisugi) et les lutteurs de makuuchi Takanosato, Wakajishi et Taiko.

Hanakago

Le premier Hanakago était en activité dans le sumo d'Edo autour des années 1720. Les troisième à sixième oyakata du nom étaient tous originaires de la région de Niigata, et le huitième du nom, qui succéda en 1909, était le renommé ozeki de l'ère Meiji Araiwa. Il fut suivi par un lutteur Taisho nommé Misugiiso. Le dixième, Terunishiki, fut remplacé par un lutteur de la Nishonoseki-beya, Onoumi, après que la veuve de Misugiiso eut exercé de son influence pour le faire licencier en 1953. Parmi ses disciples, on trouvait le yokozuna

Wakanohana, actuel maître de la Futagoyama. Le yokozuna Wajima et les lutteurs de makuuchi Kaiketsu et Arase sont aussi des membres de cette heya.

Isegahama

Le nom d'Isegahama fut adopté pour la première fois par un lutteur de la fin de l'ère Edo, Arakuma, qui se retira en 1859 pour fonder sa propre heya. Il fut suivi dans les débuts de l'ère Meiji par Ryogoku Kajinosuke. A la fin des années 1910 Tsurugahama prit la succession, lui-même suivi par le sekiwake de l'ère Kaisho Kiyosegawa. Parmi les nombreux lutteurs qui furent ses disciples, on trouve le yokozuna Terukuni, qui devint le cinquième Isegahama, et dont les apprentis incluaient Kurosegawa. Terukuni décéda en 1977 et fut remplacé par Kyokuni.

Isenoumi

Le premier Isenoumi était un lutteur qui portait ce nom dans les années 1740. Figure centrale de l'establishment de l'association d'Edo dans la dernière partie du XVIII^{ème} siècle, il créa un modèle de succession dans le monde du sumo pour des générations de maîtres Isenoumi. Tanikaze Kajinosuke était l'un des premiers membres de la heya. Avec la troisième génération, une tradition fut établie selon laquelle le successeur désigné lutterait sous le shikona de Kashiwado. L'actuel Isenoumi, comme ses prédécesseurs, fut un Kashiwado. Son propre successeur désigné, devenu yokozuna en 1961, s'est retiré en 1969 pour ressusciter la Kagamiyama-beya.

Kasugano

Le premier Kasugano naquit dans la région d'Akita et fut actif comme lutteur à Edo durant les années 1750. Le nom ne fut pas réutilisé avant 1844, 62 ans après sa mort, et c'est alors que la heya fut fondée. La direction revint lors de la septième génération à un arbitre Kimura, qui fut suivi par l'un de ses disciples dans la heya, le yokozuna Tochigiyama, en 1926. A son tour, il forma les yokozuna Tochinishiki et Tochinoumi, et l'ozeki Tochihihikari. Tochinishiki reprit la heya en 1960. Les plus récents sekitori sont Kaneshiro, Tochiagaki, Tochiisami et Masudayama.

Kataonami

Le premier Kataonami était un lutteur du début du XVIII^{ème} siècle. Le nom fut abandonné des tablettes de l'association et ne réapparut pas avant 1846. L'oyakata de neuvième génération fut Kamikaze Shoishi, qui devint plus tard un commentateur célèbre sur la NHK. Tamanoumi, de la Nishonoseki-beya, reprit la heya comme maître de la douzième génération en 1961. L'un de ses disciples est l'ancien yokozuna Tamanoumi. Les plus récents sekitori sont Tamanofuji et Tamakiyama.

Kokonoe

Le nom de Kokonoe apparaît pour la première fois il y a plus de 250 ans. A la fin de la période Edo un lutteur de la Urukaze-beya prit ce nom, tandis qu'en 1887 le nom fut à nouveau sorti des limbes par le lutteur Uraminato qui devint le sixième du nom. Il fut suivi en 1904 par Maedagawa, l'un de ses disciples. Les deux générations suivantes, Ichinohama et Toyokuni, étaient tous deux des lutteurs de l'Izutsu-beya ; Toyokuni fut ensuite remplacé par un entraîneur de la Dewanoumi-beya. Après sa mort en 1952, le lutteur Oedo loua pendant presque sept ans la position jusqu'à ce que le yokozuna Chiyonoyama se retire pour devenir l'oyakata Kokonoe de la douzième génération. Il rompit ses liens avec la Dewanoumi-beya début 1967 pour fonder une Kokonoe-beya totalement indépendante, emmenant avec lui un certain nombre de lutteurs de haut rang. Chiyonoyama entraîna le yokozuna Kitanofuji et les

actuels sekitori Chiyonofuji, Kitaesumi, et Kagetora. Chiyonoyama mourut en 1977, date à laquelle Kitanofuji devint oyakata.

Mihogaseki

L'un des plus célèbres noms d'Ancien du sumo d'Osaka était Mihogaseki. Le premier fit son apparition en 1743 comme Miogaseki. A la fin de la période Edo, la prononciation des actuels caractères employés pour l'écrire avaient changé pour donner l'orthographe actuelle. Les sixièmes et septièmes générations dirigèrent l'association de sumo d'Osaka, mais le huitième Mihogaseki déménagea la heya à Tokyo en 1927. Son disciple et successeur, Masuiyama, prit ce nom en 1950 et entraîna un grand nombre de lutteurs de haut rang, ravivant un semblant du pouvoir passé de la heya. Parmi les champions les plus récents sortis de cette heya, le yokozuna Kitanoumi et les makuuchi Masuiyama et Banryuyama.

Nishonoseki

Cette heya fut fondée en 1806 par le lutteur Nishikigi. Il appartenait aux seigneurs de Nambu qui accordaient souvent le nom de Nishonoseki à leurs lutteurs. Le Nishonoseki de la sixième génération fut le yokozuna Tamanishiki, qui forma de nombreux champions. Quatre d'entre eux quittèrent plus tard la heya pour devenir les oyakata des Hanakago, Sadogatake, Kataonami et Futagoyama-beya. Le septième du nom fut Tamanoumi, qui devint plus tard un commentateur célèbre de la NHK. L'ozeki Saganohana succéda en 1951. Il fut remplacé par le maegashira Kongo en 1976 en raison de sa santé chancelante, mais pas avant d'avoir entraîné le yokozuna Taiho et le plus récent makuuchi Kirinji.

Sadogatake

La Sadogatake-beya fut fondée par un Ancien des débuts de l'ère Edo qui était un serviteur des seigneurs Matsue de la région d'Unshu. Les lutteurs de cette région prédominaient tant dans la heya que celle-ci fut aussi connue sous le nom de Unshu-beya. Dans la première partie du XIX^{ème} siècle, cette heya forma le yokozuna Inazuma, mais peu après elle entama un déclin. Le Sadogatake de la dixième génération entraîna toutefois le yokozuna Minanogawa, et son successeur, le lutteur de la Nishonoseki-beya Kotonoshiki, qui prit la succession en 1951, produisit l'ozeki Kotogahama. Actuellement, on y trouve Kotokaze et Kotonofuji.

Takasago

Takasago Uragoro, qui mena le mouvement réformiste au sein de l'association de sumo peu après la Restauration Meiji, fut le lutteur du XIX^{ème} siècle qui fonda la Takasago-beya. Quand il en était le maître, la heya produisit un grand nombre de lutteurs célèbres, en faisant la plus puissante de Tokyo. Elle perdit cette position au cours de la fronde anti-Takasago de 1896, bien qu'elle continua à prospérer génération après génération. Le quatrième Takasago était l'ancien Maedayama, qui hérita de la heya en 1942 alors qu'il était encore en activité. Il devint yokozuna cinq ans plus tard et ne se retira qu'en 1949 pour prendre la direction de la heya. A sa mort en 1971 la position passa à l'ancien yokozuna Asashio, qui était alors entraîneur sous le nom de Furiwake. Récents lutteurs de makuuchi : Takamiyama, Fujizakura et Asashio.

Tatsunami

La Tatsunami-beya fut fondée en 1916 par le quatrième du nom. Il entraîna les yokozuna Futabayama et Haguroyama, en plus d'un total d'une trentaine de lutteurs de makuuchi. Haguroyama lui succéda en 1954, lui-même suivi par son homonyme en 1969. Récents sekitori : l'ozeki Asahikuni, Kurohimeyama.

Tokitsukaze

Le nom de Tokitsukaze était important à Osaka il y a plus de deux siècles. Le sixième du nom dirigea l'organisation de sumo d'Osaka de la fin de la période Edo au milieu de l'ère Meiji. Le douzième oyakata, qui prit le nom en 1921, déménagea la heya à Tokyo. Après s'être retiré en 1946, le yokozuna Futabayama prit le nom de Tokitsukaze et devint l'oyakata. Sous sa direction la heya produisit beaucoup de grands champions, dont le yokozuna Kagamisato et les ozeki Ouchiya, Kitabayama et Yukatayama. Il fut plus tard élu directeur de la Kyokai et parvint à appliquer nombre de réformes dans son organisation. Après son décès en 1968, Yukatayama lui succéda, devenant le quatorzième Tokitsukaze. Récents disciples : Kurama, Oshio, Ogata, Futatsuryu, Yukatayama et Taniarashi.

La liste des yokozuna

Le rang de yokozuna est demeuré une simple appellation honorifique bien après que Tanikaze et Onogawa se soient vu remettre leurs licences en 1789. En fait, le terme ne fut même pas indiqué sur les banzuke avant 1890, et il fallut encore treize années supplémentaires avant que le terme ne soit considéré par tous comme définissant le plus haut rang des lutteurs de chaque côté. La reconnaissance officielle vint encore plus tard toutefois, puisque ce n'est qu'en 1909, quand le Kokugikan de Ryogoku fut ouvert, que la Kyokai établit un statut mentionnant que le rang de yokozuna devenait le plus haut rang du sumo.

Le terme de yokozuna circulait depuis longtemps à ce moment toutefois, et en 1895 l'ancien yokozuna Jinmaku Kyugoro décida d'établir une liste de tous les yokozuna historiques jusqu'à Nishinoumi Kajiro I, le seizième. Ce ne fut pas une tâche si simple, puisqu'en plus d'avoir à fouiller des documents d'archive confus, incomplets et souvent contradictoires, Jinmaku dut se confronter au problème de *l'hinoshita kaizan*, un terme employé presque indifféremment de celui de yokozuna durant toute la fin de la période Edo et aux débuts de l'ère Meiji, et généralement employé pour indiquer un statut équivalent à celui de yokozuna.

Hinoshita kaizan est une expression qui trouve son origine dans la période Muromachi et servait à honorer les fondateurs de temples bouddhistes : *hinoshita* (ou *hishita*) signifiait premier sous le soleil, tandis que *kaizan* se référait au fondateur d'un ordre religieux. Plus tard, l'expression s'étendit pour comprendre les artisans et les pratiquants d'arts martiaux, et au milieu de l'ère Edo il devint un titre honorifique pour les champions de sumo. Au départ, tout champion qui demeurait invaincu durant une longue période était qualifié d'hinoshita kaizan, mais sur la fin de l'ère Edo le terme n'était plus employé que pour désigner un lutteur du statut de yokozuna.

Tout ceci posa un bon nombre de problèmes à Jinmaku quand il essaya de composer sa liste. Dans sa copie finale Jinmaku inclut trois lutteurs qui avaient été connus comme hinoshita kaizan : Akashi Shiganosuke, Ayagawa Goroji, et Maruyama Gontazaemon. Akashi était un personnage bien connu mais apparemment de fiction dont les exploits sont racontés par des récits de la dernière partie de l'ère Edo. Ayagawa semble également appartenir à la même catégorie, et il n'existe pas de preuve que, si tant est qu'il ait existé, il ait reçu une licence de yokozuna.

La liste de Jinmaku fut attaquée presque immédiatement. Certains de ses contemporains exigèrent que les lutteurs de l'ère Genroku Ryogoku Kajinosuke ou Genjiyama Yokogoro soient inclus en lieu et place d'Ayagawa, et la famille Yoshida reconnut Genjiyama officiellement jusque dans les années 1920. Beaucoup insistèrent également pour que Tanikaze soit inscrit comme le premier yokozuna historique, ce qu'il était sans aucun doute.

La liste de Jinmaku fut publiée en 1900, mais la controverse l'entourant se poursuivit pendant des années, et ce ne fut pas avant 1926 qu'elle fut finalement considérée comme correcte et devint le modèle à partir de laquelle les yokozuna sont comptés.

Un autre problème fut soulevé en 1942, lorsque Akinoumi et Terukuni furent élevés au rang de yokozuna en même temps. La question était de savoir lequel des deux apparaîtrait en premier sur la liste des yokozuna, et il fut finalement décidé qu'ils seraient numérotés dans l'ordre de leur retrait de la compétition, suivant un précédent établi par Haguoyama et Umegatani, et donc Akinoumi, qui s'est retiré en premier, précède Terukuni sur la liste.